

PQ
2235
D93
Z7

GEORGES NORMANDY

LA VIE
ANECDOTIQUE

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001021651701

JEAN LORRAIN

Illustré de Portraits et Documents



COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD
VALD. RASMUSSEN
ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

Ex libris:
Charles van Imbeeck.
Bruxelles. Noël 1837.

JEAN LORRAIN

DANS LA MEME COLLECTION

DÉJÀ PARUS :

- George Sand*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Paul Verlaine*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Gœthe*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Lord Byron*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Diderot*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Tolstoï*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Baudelaire*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Balzac*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT.
- Victor Hugo*, par J. BERTAUT.
- Stendhal*, par A. SÉCHÉ.
- Voltaire*, par J. BERTAUT.
- Charles Dickens*, par P.-L. HERVIER.
- A. de Musset*, par M. ALLEM.
- Théophile Gautier*, par L. LARGUIER.
- A. de Vigny*, par M. ALLEM.
- Lamartine*, par G. CLOUZET et C. FEGDAL.
- Villiers de l'Isle-Adam*, par F. CLERGET.
- Guy de Maupassant*, par GEORGES NORMANDY.

EN PRÉPARATION :

- Gustave Flaubert*, par PIERRE BERTHELOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE
DES GRANDS ECRIVAINS

GEORGES NORMANDY

JEAN LORRAIN

PQ
2235
D93
Z7

[20 Portraits et Documents hors-texte



COLLECTIONS LOUIS-MICHAUD

VALD. RASMUSSEN

ÉDITEUR

168, Boulevard Saint-Germain, 168

PARIS

UNIVERSITY OF ARIZONA LIBRARY

LA VIE A L'ÉCOLE DE LA VIE
DE LA VIE A L'ÉCOLE DE LA VIE

GEORGES NORMANDY

JEAN LOURAIN

JEAN LOURAIN



JEAN LOURAIN
JEAN LOURAIN
JEAN LOURAIN

Copyright 1927 by Georges Normandy

UNIVERSITY OF MICHIGAN

JEAN LORRAIN

I

La Race et l'Enfance

Sous ses toitures d'ardoises miroitantes, Fécamp, entre ses hautes et blanches falaises, est semblable à une gigantesque gerbe d'acier au milieu de laquelle s'épanouissent la vaste corolle de lin de son port et le formidable lys de son abbatale éternelle.

C'est devant ce port, alors beaucoup moins important et plus souvent vide qu'aujourd'hui, que se dressaient, « au delà d'un pont que venaient baigner, deux fois par jour, les eaux de la mer », la maison natale de Jean Lorrain, la jolie villa où il passa toute sa jeunesse, et la massive demeure où il se réfugiait, lorsque la capitale lui était trop cruelle.

Ces trois immeubles existent encore sur le quai Guy de Maupassant (autrefois rue Sous-le-Bois) — ce quai qui, jadis, fut *le Perré* — devant lequel la ville s'étale, dominée par les clochers carrés de Saint-Etienne et de l'Abbaye. La porte de la maison natale

de Jean Lorrain s'ouvre exactement dans l'axe de « la Passerelle » qui enjambe l'avant-port au-dessus duquel d'éternels goélands flottent si doucement dans l'air calme du soir. C'est une bâtisse bien cauchoise : brique rouge et silex à joints blancs apparents. Elle porte le numéro 108. Quelques années après la naissance de son fils, l'armateur Martin Duval, père de l'auteur d'*Yanthis*, fit construire, dans la même rue, le vaste pavillon Louis XIII qu'il devait vendre plus tard au marquis d'Héricourt et qui est devenu, depuis, la propriété de M. Gustave Vasse, président de la chambre de commerce de Fécamp. Cette demeure est restée telle que Jean Lorrain la connut. Vaste et correcte, on découvre de ses fenêtres la ville bruissante et les quais d'où montent des odeurs d'iode, de sel et de brai, des parfums de bois blonds venus de Norvège, — ces odeurs et ces parfums que nous, hommes des côtes, n'oublions jamais parce que c'est de l'air qui les porte que nos poumons se sont gonflés pour la première fois et parce qu'ils représentent pour nous l'appétit, la santé, la vigueur, le désir de voyager, de courir les aventures ou de flâner, sur les dalles encombrées de matériaux, en écoutant l'eau clapoter contre la coque des bateaux en partance.

Les môles, les agrès, l'espace, la « mer inviteuse à de joyeux départs », comme Jean Lorrain a chanté cela, à toutes les époques et à toutes les escales de

sa vie, de Fécamp à Nice, en passant par Amsterdam et par Venise, par Carthagène et par Tripoli!...
Ecoutez-le :

« Ce qui me manque ici, ce qui fait la détresse et le désespoir de mes horizons, ce sont ces vergues et ces mâts que mes yeux ne retrouvent plus et qui m'étaient, là-bas, choses familières. Oh ! ce petit port de pêche de mon enfance, où je me suis tant ennuyé cependant, les yeux toujours tournés vers Paris ou ailleurs, comme il emplissait mes prunelles et mon cœur ! Comme j'aimais ses quais empuantis et grouillants avec ses barils de saumure, ses harengs en tonne et ses bateaux de pêche ! Des marins engoncés de toiles luisantes, bottés de grands bas de laine montant presque à mi-cuisse, se dandinaient lourdement sur le pont, des mousses se hêlaient d'une chaloupe à l'autre ; les calfats suspendus à mi-flanc des navires en radoubaient la coque et, par les hublots ouverts, des têtes brunes et frisées se penchaient vers des femmes cramponnées dans le vide, aux barreaux de fer des échelles de quai. Ça sentait le départ, le rêve et l'éternel aventure. Le soir, une gaîté formidable de marins en bordée roulait par les rues, et derrière de lourdes portes entrebâillées sur des seuils glissants, du fond de tous les couloirs humides des bas quartiers, montait un bruit de grosses voix, de gros baisers et de gros-

ses bottes qui me versaient la joie et la santé au cœur. »

Lorsqu'il eut vendu sa villa, le père de Jean Lorrain s'installa dans une très vaste maison contiguë dont la façade, en bordure du quai Guy de Maupassant, se dresse vis-à-vis du Pont Gayant. C'est une longue demeure à un étage, aux portes et aux volets blancs. Une poulie jaillit comme une courte gargouille au-dessous de la toiture : la poulie traditionnelle dans tous les logis de marins où elle sert à hisser les provisions d'hiver et les mannes de poissons — la poulie scellée aux murailles de toutes les vieilles « cassines » de nos quais. C'est là que Jean Lorrain termina ses premières œuvres : *le Sang des Dieux*, *la Forêt Bleue*, *les Lépillier*, *Très Russe...* L'intérieur fut décoré fort joliment par le père du peintre fécampois André-Paul Leroux : il y avait une originale salle gothique que l'auteur d'*Ellen* décrit avec complaisance, dans ses lettres à Charles Buet et à Oscar Méténier notamment. Mais cette maison a été transformée. Son aspect extérieur et sa destination ont si fortement changé qu'il est malaisé d'y retrouver la trace de Paul Duval, dit Jean Lorrain, et de ses parents (1) qui vont, d'abord, nous occuper.

(1) Elle est actuellement occupée par M. Piot, industriel.

Contrairement à celle de son concitoyen Guy de Maupassant, qui est assez nettement normande, l'hérédité de Martin Paul Alexandre Duval, dit Jean Lorrain, est à la fois picarde et cauchoise.

Occupons-nous d'abord de son ascendance picarde, en ligne maternelle.

Mme Elisabeth-Henriette-Pauline Mulat, mère de Jean Lorrain, était la fille d'un ingénieur, Alexandre-Hilaire Mulat, né à Caudebec-eu-Caux, Caudebec que l'auteur d'*Ellen* devait célébrer plus tard, d'instinct, sans songer à son grand-père, « Caudebec et son clocher guilloché comme un sceptre de roi saxon », « joyau brodé et rebrodé de trèfles et de hampes de roses », « fleurdelysé, évidé, ouvragé et comme déjà épanoui dans sa flore de pierre, — Caudebec et son tour d'église où l'*Ave Maria* s'égrène, sculpté mot par mot, à travers l'arabesque des balustres à jour » (1). Le père d'Alexandre-Hilaire Mulat (nous ignorons ses prénoms), possédait des terres à Caudebec. Très fantaisiste et très artiste, il avait une réputation de virtuose : il jouait fort bien de plusieurs instruments.

Nanti de son diplôme, l'ingénieur quitta le pays de Caux et vint à Doingt (Somme) (2), où il établit une filature. Il y épousa Marie-Louise-Claudine-Cé-

(1) JEAN LORRAIN. *Voyages*, p. 26.

(2) Doingt-Flamicourt, à trois kilomètres de Péronne.

lesta Séret, petite-fille du chirurgien Jean-Louis Dubois, d'Amiens, praticien renommé, fils, lui-même, du chirurgien Jean-Baptiste Dubois, né à Monsures en 1709 ou 1710 (1). De ce mariage naquirent deux enfants: Elisabeth-Henriette *Pauline*, mère de Jean Lorrain, et Pierre-Alexandre Mulat, son frère cadet, belle et curieuse figure que nous ne pouvons négliger. Qu'il y ait des chirurgiens dans la lignée de Lorrain, dont la plume vaut un scalpel, ce n'est pas pour nous surprendre.

Si, du côté des Dubois nous trouvons des chirurgiens, du côté des Séret nous trouvons des hommes de loi. Marie-Louise-Claudine-Célesta Séret était la fille de Pierre-Joseph-Frédéricq (*sic*) Achille Séret, avoué, natif de Péronne. Il était lui-même fils de Pierre-Claude Séret, avocat, avoué près le Tribunal civil de Péronne. Et cette ascendance basochienne non plus, n'est pas pour nous surprendre chez un auteur qui voulut toujours savoir quelles réalités abritaient les blasons et quelles misères dissimulaient tant d'apparences magnifiques.

Mais l'étonnante vigueur, le goût violent de la vie que nous allons trouver dans les deux branches de sa famille expliquent déjà la formidable activité qu'il dépensa avec une prodigalité telle qu'il usa en cin-

(1) Monsures (Somme), à 24 kilomètres d'Amiens.

quante ans un organisme construit pour durer un siècle.

Revenons à l'oncle maternel de Jean Lorrain.

Né le 27 mars 1840, — sept ans après sa sœur, qui fut aussi sa marraine, — Pierre-Alexandre Mulat reçut de son père, dont l'énergie farouche est restée légendaire, une éducation très virile, très sportive. Après avoir fait ses études successivement à Péronne et au lycée de Douai, il fut admis à l'Ecole Centrale. Diplômé, il sortit de l'Ecole en 1863. L'année précédente, il avait accompli, au Bois de Boulogne, où son élégance de patineur était remarquée, un acte qui est rapporté comme suit dans les *Souvenirs d'un Bourgeois au quartier latin de 1854 à 1869*, par Henri Dabot : « Il me revient à la mémoire que dans ce déplorable accident (1), un de mes compatriotes, M. Mulat, de Doingt-lez-Péronne, aujourd'hui ingénieur, Directeur des Verreries de Fourmies, se signala tout particulièrement. Il était allé patiner au Bois et achevait de mettre ses patins quand la glace se rompit. Il alla bravement vers le gouffre, s'y jeta sans se déshabiller et sauva plusieurs personnes. » Il reçut pour ce fait la médaille de sauvetage, humble décoration de laquelle il était fier. Vingt-cinq ans plus tard (24 août 1887), il accom-

(1) 20 janvier 1862.

plit un exploit du même genre aux étangs des Moines, à Fourmies, sauvant un enfant et un homme qui allaient se noyer.

A sa sortie de l'Ecole Centrale, il suivit en Amérique son camarade Evans. Très apprécié dans ces pays neufs où il traça des lignes de chemins de fer, il fut prospecteur de mines, ardent chasseur dans la région des Lacs, et même capitaine du génie de l'armée américaine pendant la guerre de Sécession. Lors de l'Exposition universelle de 1867, il fut délégué par le gouvernement américain (section des machines) et chargé de proposer au gouvernement français les premiers fusils à répétition (Remington). C'est à la suite de cette mission qu'il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

En 1868, il épousa Laure-Félicité Cambay, fille du médecin principal aux armées, Charles Cambay, devint ingénieur des mines, forges et laminoirs, appartenant à M. Pinard, du Comptoir d'Escompte, passa en 1873 à la Verrerie de Fourmies, à laquelle il fut associé dès le 30 octobre 1874, et qui, sous sa direction, prit une grande extension.

Ses aptitudes physiques sont restées légendaires. Escrime, boxe, savate, patinage, Mulat, grand et fort comme tous ceux de sa race, pratiquait tout cela.

Pendant la dernière guerre, Mulat réunit les ver-

riers sinistrés (groupe champenois), s'entendit avec M. Aupècle, verrier de Chalon-sur-Saône, pour utiliser un four disponible et dirigea personnellement cette entreprise, au milieu des inextricables difficultés des transports et du ravitaillement, jusqu'à l'armistice : M. Mulat avait alors soixante-dix-neuf ans et l'âge ne semblait point avoir prise sur lui.

Le jour où sa verrerie recommença à fonctionner, la joie de cet homme extraordinaire fut grande, si grande qu'il oublia ses quatre-vingts ans et voulut exécuter une acrobatie qui lui était familière : il se laissait tomber en avant tout d'une pièce et rebondissait sur ses mains en touchant terre ; mais cette fois il rebondit incomplètement. Le magnifique vieillard s'était fait une lésion interne. Il en mourut avec ce courage lucide qui fut un des traits principaux de son caractère.

Son entrain et sa gaîté se démentaient rarement. Il allait parfois jusqu'à la mystification : de nombreux Péronnais croient encore, pour lui avoir entendu raconter cette histoire, que, pendant son séjour en Amérique, il fut capturé par des Peaux-Rouges — et qu'il se débattit si bien et les étonna si fort que ces sauvages, pris de respect, se prosternèrent à ses pieds et, sur-le-champ, le proclamèrent leur chef !

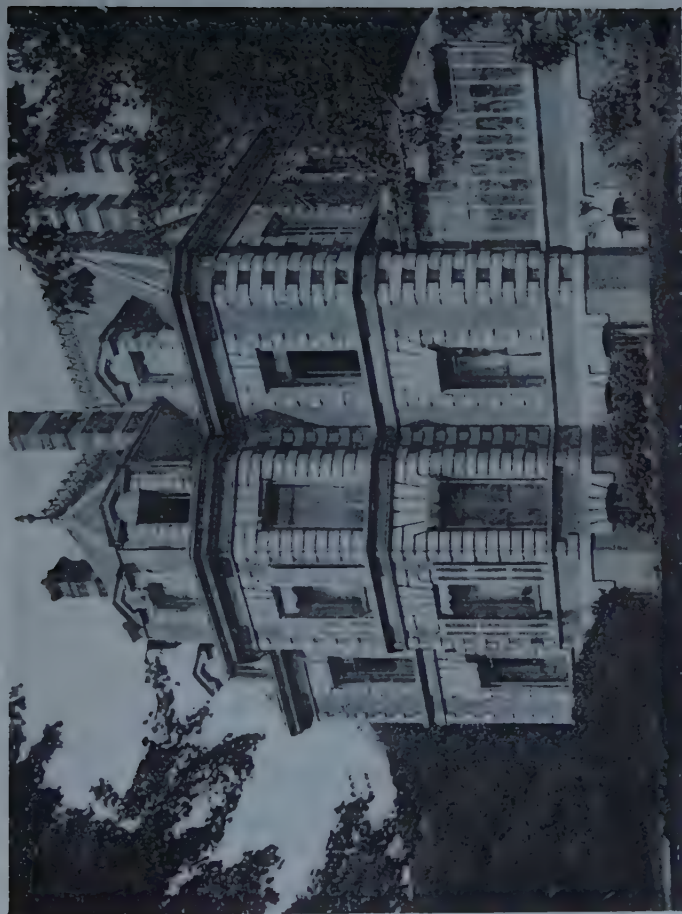
Il donna à ses filles une éducation sportive et ne craignit pas, dès qu'elle sut se tenir en selle, d'offrir à l'une d'elles — superbe amazone d'ailleurs — un

pur-sang arabe, à peine dressé. Et il n'y eut pas d'accident.

Cet entrain, cette gaité, cette bravoure, ce goût du risque et de l'aventure, cette facilité à se mettre en représentation, pour rien, pour le plaisir des autres et de soi-même, nous retrouverons tout cela dans le caractère de Jean Lorrain.

Des qualités analogues, avec une sérénité splendide, se discernent chez son admirable mère, — la grande et seule véritable affection de sa vie.

Comme son frère, Pauline Mulat eut le goût de l'action, des voyages et des arts. Le culte qu'elle ne cessa de montrer pour les livres est caractéristique. Les deux œuvres que, jeune fille, elle préférait à toutes les autres sont *Paris-Londres*, un keepsake français de 1837, illustré de jolies vignettes gravées en Angleterre, et surtout *Le Vicaire de Wakefield*, traduit par Charles Nodier et admirablement égayé par les vignettes de Tony Johannot. Nonagénaire, la vénérable femme, qui fut une des plus belles jeunes filles de son temps, se souvenait encore avec plaisir de ce charmant ouvrage. Dans cet ordre d'idées, il est curieux de noter, en passant, qu'une des lectures favorites de M. Mulat, grand-père de Jean Lorrain, était l'étrange et attachante *Découverte australe* par un Homme volant, « nouvelle très philosophique » de Restif de La Bretonne, dans l'édi-



Cliché Durand et fils, Fécamp.

MAISON DE LA FAMILLE DUVAL, A FÉCAMP



Photo Desgranges, Nice.

ALEXANDRE MULAT

tion originale de 1781. L'auteur de *Sonyeuse* conservera toujours cet ouvrage dans sa bibliothèque.

Passons à l'ascendance de Jean Lorrain en ligne paternelle.

Le 9 octobre 1854, Pauline Mulat épousait, à Doingt, Aimable-Martin Duval, armateur, demeurant à Fécamp. Elle avait vingt ans (1).

Beaucoup plus âgé que sa femme, veuf (2), mais en pleine force et pouvant lui procurer l'aisance, voire le luxe convenant à ses habitudes, à son caractère et à sa beauté, Aimable-Martin Duval la rendit mère dix mois après la cérémonie, jour pour jour. Le 9 août 1855, en effet, Martin-Paul-Alexandre Duval naissait à Fécamp, à sept heures du soir.

Nous avons vu qu'en ligne maternelle, il était d'une famille d'intellectuels, possédant déjà chirurgiens et ingénieurs. Nous allons voir, qu'en ligne paternelle, ce fils d'armateur était le descendant d'une famille de marins, gens solides, et, professionnellement, habitués au Voyage et à l'Aventure.

Aimable-Martin Duval, père de Jean Lorrain, était né à Fécamp, le 13 mars 1815, sur le Perré, dans la longue maison à un étage où naquit aussi l'auteur

(1) Elle était née le 23 avril 1833. J'étudierai ailleurs, tout spécialement (Cf. les *Lettres à ma mère*, Introduction) la noble vie de Pauline Mulat.

(2) De Léonie-Florestine Couillard.

d'*Ellen*, de Louis-Martin Duval, âgé de trente-huit ans, « marin, absent pour la pêche », et d'Anne-Christine-Françoise Verdière, âgée de trente-sept ans.

Anne-Christine-Françoise Verdière, née à Saint-Pierre-en-Port (1), le 28 octobre 1878, était elle-même fille de Marie Pannevel et de François Verdière, « marinier, au service du Roy ». Quant à son mari, Louis-Martin Duval, il avait vu le jour à Etretat, le 19 janvier 1778. Il était le fils d'Etienne Duval, « maistre de bateau », et de Marie-Anne-Rose Vallin, issue, elle aussi, d'une famille de marins, ou, plus exactement, de mariniers.

Jean Lorrain aimait à rappeler qu'il appartenait à une lignée de navigateurs et qu'il avait pour aïeul un hardi corsaire qui donna la chasse aux bâtiments anglais pendant le blocus continental (François Verdière ou Etienne Duval). On constate qu'il y avait là, contrairement au dire de certains bavards malveillants, autre chose que de la littérature : la vérité, simplement.

Le père de Jean Lorrain, Aimable-Martin Duval, qui avait navigué dans sa jeunesse sous les ordres de son propre père, était un homme solide, ardent, d'un abord assez rude, apportant à tous les actes de la vie un vigoureux entrain. Au demeurant, épicurien renforcé et négociant habile. Sous son impulsion,

(1) A douze kilomètres de Fécamp.

son commerce de chaux et son entreprise d'armement prospéraient à souhait.

Sa verve très personnelle est restée proverbiale. Entre autres inventions ingénieuses on cite celle-ci.

Un des capitaines à la solde de M. Martin Duval, revenant de Terre-Neuve avec une cargaison magnifique, disait à l'armateur :

— Notre cargaison est littéralement épatante, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est bonne.

— Alors, nous espérons que vous voudrez bien... l'équipage a travaillé dur... enfin, une prime semblerait...

— Comment !... Mais si mes navires ne se sont pas perdus — car ils pouvaient se perdre, dites ? — et si la pêche a été bonne... ça n'est pas votre faute : c'est un miracle... C'est parce que j'ai de la chance, voilà tout.

— Mais, monsieur...

— Attendez... Avez-vous votre porte-monnaie ?

— Mais... oui.

— Eh bien ! nous allons faire une expérience. Vous allez me le donner et je le jetterai où vous voudrez, dans l'avant-port.

— C'est que je...

— Nous viendrons pêcher à la ligne aussitôt après

à cet endroit. Eh bien ! vous ne prendrez rien, vous, tandis que moi, non seulement je repêcherai votre porte-monnaie, mais encore je prendrai du poisson... Pour votre cargaison, c'est la même chose.

Abasourdi, le capitaine oublia d'insister. Il se retira en tâtant ses poches.

Que de plaisanteries de tous ordres ne risquait-il pas quand, en compagnie de ses fidèles amis Jacquin-Légrand et Gibert, prédécesseur de mon père à la direction de l'usine à gaz de Fécamp, il se rendait au café à l'heure du *biribi* (1) ! En toutes choses, sérieuses ou gaies, il avait régulièrement le dernier mot.

L'opinion publique fécampoise a toujours voulu que tout ce qui était noble et bon en Jean Lorrain provînt de sa mère... C'est sévère, peut-être injuste. Je laisse au lecteur le soin de conclure lorsqu'il fermera ce livre.

L'enfance du prodigieux descriptif des *Heures d'Afrique* révèle une sensibilité extraordinairement précoce, un besoin violent de tendresse et de douceur, une ardeur et une spontanéité stupéfiantes souvent. Fils unique, adoré par sa mère en l'absence

(1) Jeu de dés alors en honneur dans les estaminets de la ville, à l'égal des dominos.

d'un mari et d'un père que les affaires retenaient presque constamment hors de chez lui, il grandit d'abord dans une atmosphère d'amour inquiet, de caresses et de sécurité qui devait faire de lui un révolté contre les ignominies, les nécessités et les brutalités de la vie.

Sa mère lui apprit à lire de bonne heure; elle n'eut pas de plaisir plus grand que de développer la vivacité intellectuelle de son enfant. Très souvent, le soir, « dans la salle gothique », elle le récompensait du bon travail de la journée en lui faisant une lecture. C'était un conte extrait des *Soirées des Chaumières* ou de ce keepsake *Paris-Londres* dont, jeune fille, elle avait fait ses délices — et surtout un roman paru dans un magazine de l'époque, et illustré de vues des bords du lac Majeur — dont Jean Lorrain eut longtemps la nostalgie et qui l'enthousiasmèrent lorsque, trente ans plus tard, il les visita.

L'enfant écoutait avec passion, ses étranges yeux fixés sur sa mère, et lorsque celle-ci, un peu lasse, s'arrêtait, il implorait avec ferveur :

— Encore, dis, encore !

D'autres fois, elle lui contait de belles histoires qui l'encharmaient et dont l'influence sur son esprit est attestée par cette dédicace écrite sur un exemplaire des *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse* : « A ma mère bien-aimée qui berça mon enfance de rêves

purs et de beaux contes, ce livre émané d'elle. JEAN LORRAIN ».

Rien ne peindra et ne caractérisera le tempérament et la psychologie du petit Paul Duval mieux que cette anecdote.

Pendant de très longues années, un cirque composé de braves gens qui travaillaient en famille, vint régulièrement à Fécamp l'hiver. Le père Bazola était, au rebours de la plupart des forains, très bien vu en ville; il partageait ce privilège avec le père Pezon, dompteur. Un jour, Mme Duval mena son garçonnet, alors âgé d'une huitaine d'années, au cirque Bazola, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Placé au premier rang, l'enfant fut enchanté par le spectacle jusqu'au moment où, pendant un exercice exécuté aux girandoles sous la direction du brave banquiste, un des fils Bazola tomba, sans d'ailleurs se blesser. Le gymnaste ne s'était pas relevé que le petit Paul Duval, hors de lui, au grand émoi de sa mère, était déjà sur la piste, montrait son petit poing au père Bazola médusé, et lui criait :

— Mauvais père !

Jean Lorrain vécut ainsi loin de l'humanité, qu'il ne connut que par la bonhomie rude mais affectueuse de son père et les caresses de sa maman. Il s'appartint tout entier, se développa librement. Tout le surprenait, l'amusait, l'intéressait. Il était un être con-

forme aux volontés de la nature. Ses illusions restaient intactes. Ses instincts aussi.

Dès sa dixième année et même auparavant, il s'esquissait tel qu'il devait être à l'âge d'homme. Ses impressions très profondes lui laissaient entrevoir toute l'amertume de la vie, sans lui enlever encore ses illusions — et il en eut jusqu'à la mort.

Cet homme précoce fut toujours un gamin. Il a raconté l'une de ses sensations d'enfant dans une nouvelle : *Le Crapaud*, — thème qu'il reprit souvent, aventure parfaitement authentique et qui, dans son esprit, eut tout de suite la signification d'un présage, la valeur d'un symbole. Cela se passait à Valmont (1) : « Valmont, écrit-il, dont je devais retrouver les deux romanesques syllabes dans le plus mauvais livre, le plus cruel et le plus dangereux du XVIII^e siècle, Valmont dont le mélancolique et doux souvenir, fait de grands arbres, d'eaux de sources et de longues et silencieuses promenades sous des chemins couverts, est demeuré dans ma mémoire ». Il y avait là, un parc dans lequel venaient s'ébattre le petit Paul Duval et ses nombreux cousins et cousines, sous la surveillance de leurs parents. Mais l'enfant n'était pas toujours en humeur de jouer. Il préférait aller seul vers une source très claire où, par-

(1) Chef-lieu de canton à douze kilomètres de Fécamp.

fois, il buvait à longs traits. Or il y eut une atroce surprise qui devait l'obséder pendant sa vie tout entière.

« ... Un jour où, selon mon habitude, conte-t-il, je venais de boire à lentes gorgées l'enivrante eau glacée, comme je me relevais sur la paume des mains, — ce jour-là, dans ma sensualité gourmande (1), je m'étais couché à plat ventre et j'avais lapé à même la source comme un jeune chien, — j'apercevais sur le dallage de la piscine, accroupie dans un angle, une immobile forme noire qui me regardait : c'étaient deux yeux ronds à paupières membraneuses, horriblement fixés sur les miens, et la forme était flasque, comme affaissée et rentrée en elle-même, quelque chose de noirâtre et de mou, dont la seule idée du contact m'énervait. Son immobilité aussi, son immobilité de monstre ou de larve m'emplissait de colère et d'épouvante, quand, à travers les transparences de la source, sous l'ombre dentelée des fougères, l'amas gélatineux et brun s'étira lentement, et deux pattes palmées, ignoblement grêles, firent un pas vers moi.

(1) Près de quarante ans plus tard, alors qu'il villégiaturait au Boréon, séduit par la clarté d'une source, en pleine montagne, il n'hésita pas à se plonger dans cette eau glaciale et bleue. Saisi par le froid, il n'eut que le temps de se rhabiller et de rentrer en courant à l'hôtel où il arriva tremblant de tous ses membres et claquant des dents. Il dut au dévouement de sa mère d'éviter une pneumonie.

« Le crapaud remuait.

« Car c'en était un, un immonde crapaud, pustuleux et grisâtre... Un ventre d'un blanc laiteux traînait entre ses pattes, ballonné et énorme, tel un abcès prêt à crever. Il remuait, douloureux, à chaque effort en avant de la bête et l'ignoble pesanteur de son arrière-train écœurait.

« C'était d'ailleurs un crapaud monstrueux, comme je n'en ai jamais vu depuis, un crapaud magicien, tout au moins centenaire, demi-gnome, demi-bête du sabbat, comme il en est parlé dans des contes, un de ces crapauds qui veillent, couronnés d'or massif, sur les trésors des ruines, une fleur de belladone à la patte gauche et se nourrissent de sang humain.

« Le crapaud remuait, et j'avais bu de l'eau où vivait et où grouillait ce monstre, et je sentais dans ma bouche, dans mon gosier, dans tout mon être, comme un goût de chair morte, une odeur d'eau pourrie, et pour comble d'horreur, je vis que le crapaud, dont les yeux avaient semblé me fixer tout d'abord, avait les deux prunelles crevées, les paupières sanguinolentes et qu'il s'était réfugié dans cette source, supplicié et pantelant, pour y mourir. »

S'il ne « guérit jamais de son enfance », ce qui est la loi, le réveil, malgré tout ce qu'il avait observé déjà, fut rude lorsque Paul Duval prit brusquement

contact avec la vie, l'en devenant interne, au Lycée du Prince Impérial. Il n'était encore âgé que de dix ans. Jusqu'alors il avait été instruit, d'abord par sa mère, puis par Mme Daxan, vieille institutrice en retraite et, pour le piano, par Mme Borhin, sœur de Mme Daxan. Ensuite on lui donna, à domicile, deux professeurs : M. Pimont et (pour le latin) un licencié ès-lettres, attaché à l'Institution Waroquet — curieuse figure, un peu effacée, mais qui tient par trop de points à la littérature pour que nous ne la ravivions pas un peu. — Né en septembre 1830, M. Duhamellet se prénommaît, naturellement, Louis-Philippe. Poète médiocre, il était excellent maître. Vers la même époque il donnait, pendant les vacances, des leçons à Guy de Maupassant et à son frère Hervé, camarades de jeux de Paul Duval. Il devait avoir pour petite-nièce un écrivain de talent, Geneviève Duhamellet.

L'internat, du jour au lendemain, fut pour un sensitif du genre de Lorrain quelque chose d'affreusement douloureux. Qu'elles étaient loin la chambre toujours fleurie de sa mère, les longues mains si douces, si caressantes, et sa « chère petite alcôve » de la rue Sous-le-Bois, sa petite alcôve « au linge net et tous les soirs bassiné à neuf », sa petite alcôve dont « l'ombre tiède et comme rafraîchie » par la bonne présence de sa maman l'enchantait ! Et la messe basse de neuf heures à l'abbaye, et le ciel de mai si

bleu, le ciel où « soufflait de la vallée, où les pommiers hâtifs commençaient à se poudrer de blanc. une telle brise de printemps en fleur, que les glas arrivaient presque comme une gâté dans de la vie et du soleil ! » On peut suivre à travers les lettres qu'il écrivait à sa mère les modifications qui se succèdent dans l'esprit inquiet de l'enfant et de l'adolescent. Sa sensibilité ne s'émoussa jamais, bien qu'il eût appris, lorsqu'il atteignit l'âge d'homme; à la dissimuler. Le post-scriptum d'une surprenante lettre écrite de Paris, un jour que son père était venu le prendre à Vanves pour lui montrer le cortège de la mi-carême... et voir comment il prenait son internat récent — montre à la fois sa nature courageuse déjà et cette sensibilité mise à vif. Lisez (cet enfant a *dix ans*) :

« ... Je t'écris après déjeuner. Je t'avoue que pour une observation, je pleure en ce moment comme un vilain petit boudeur. Mon oncle (1) a prétendu que je mangeais avec mes doigts de la pomme cuite parce que j'avais mis, sans faire attention, mon pouce sur le bord de mon assiette et ma cuiller avait heurté ma main et avait répandu de la pomme sur ma main. Mon oncle a dit que c'était vrai (*sic*), mais *vois-tu*,

(1) Pierre Alexandre Mulat, frère de Mme Duval, maître des Verreries de Fourmies.

j'ai beau savoir que ce n'est pas grand'chose, ça me fait du mal et ça m'a fait pleurer (1). »

De lettre en lettre, son caractère se précise avec ces sursauts, ce goût du détail curieux, cet instinct de l'observation aiguë, cette coquetterie de la riposte, cette recherche du vocable neuf, de l'impression inédite, le procédé d'analyse et de description qui distingueront le Jean Lorrain et le Raitif de la Bretonne de demain. Il y aura des joies délirantes, des drames, des crises, des maladies simulées pour revenir dans cette chère maison où il évoque sa maman « seule, à la fenêtre, brodant, silencieuse » — et une vraie broncho-pneumonie pendant laquelle il fut admirablement soigné, comme d'habitude, par sa mère, qui alla jusqu'à faire répandre dans son lit du pollen de sapin, et par le docteur Gosset, simple « officier de santé », comme le Fortin qui soignait Flaubert, le docteur Gosset devant qui les malades étaient à moitié guéris lorsqu'ils voyaient apparaître sa longue chevelure blanche, « Monsieur Gosset » dont les visites chez les pauvres gens, coûtaient toujours cinq ou dix francs... à sa propre bourse, et qui mourut trop tôt pour avoir la joie de voir son fils, le professeur Gosset, au premier rang des grands chirurgiens modernes. Comme Lorrain a bien décrit

(1) C'est moi qui souligne. G. N.

cette convalescence dans *Sonyeuse*, admirable nouvelle trop peu relue, « la convalescence et ses douleurs dolentes, l'esprit plus subtil dans un corps délicieusement las, et dans l'apaisement des crépuscules doux comme une bonne mort, la tiédeur de la chambre sans lampe, de la chambre obscure avec la blancheur mate des rideaux brodés aux fenêtres, comme un printemps blanc mettant aux vitres closes des fleurs de guérison » !

C'est dans une de ces lettres de Vanves qu'il fait part à sa mère de son premier essai de poésie (8 décembre 1868) ; il maniait déjà la prose avec une belle dextérité pour un enfant de douze ans. Il décore ses lettres de dessins souvent fort amusants. Il aime la littérature sous toutes ses formes. Molière est l'auteur qu'il préfère, au lycée. A Fécamp, il lit avec passion Walter Scott, *La Reine de Jérusalem*, roman du XII^e siècle d'Eugène Nyon. Un peu plus tard, il lira Shakespeare dont les œuvres complètes, traduites par Emile Montégut, lui auront été offertes par ses parents, et surtout *La Mythologie du Rhin* et *les Contes de la Mère Grand* de X.-B. Saintine, illustrés supérieurement par Gustave Doré — le livre de Fécamp qui (avec certains livres de Doingt) exercera sur son imagination la plus durable influence.

J'ai parlé de certains livres de Doingt. Mme Duval faisait, en effet, d'assez fréquents séjours dans sa

famille où son fils et parfois son mari venaient la rejoindre. Doingt et surtout Péronne laissèrent en Jean Lorrain des images bien gravées. Il en a fixé quelques-unes dans le très beau livre intitulé *Ma petite ville*. Il n'oublia point (à la vérité sa prodigieuse faculté de visionnaire lui permit de ne jamais rien oublier) « cette plate et crayeuse campagne, aux longues routes pavées, plantées de maigres peupliers », que la guerre devait dévaster dix ans après que ses yeux se seraient clos pour toujours. De cette vieille petite ville d'où toute la lignée de sa maman était issue, il écrivait dans le livre en question :

« ... Après plus de trente ans, chaque automne, aux premières pluies, c'est son image qui m'obsède et me hante. Telle une estampe un peu jaunie, elle réapparaît devant mes yeux et dans cette ville, aujourd'hui étrangère pour moi, ville à jamais lointaine, mais qui revient tous les ans comme une morte, je retrouve des détails d'architecture et de costumes, des traits de mœurs et de vieux usages ignorés des générations actuelles, un tas de vieilles petites choses démodées, un peu ridicules et touchantes, qui font de cette vieille ville d'automne une espèce de repaire de fantômes et de contes, spectres falots, vieillots et souriants... Et j'entends comme un bruit de roseaux qu'on coupe. »

Si ce que Paul Duval voyait à Péronne et aux environs s'imprimait dans son esprit, ce qu'il y lisait à ce moment et un peu plus tard influait durablement sur lui. L'étonnante, l'anormale puissance d'enregistrement de sa mémoire (qui le fit une ou deux fois accuser de plagiat alors qu'il y avait réminiscence d'une surprenante exactitude), sa mémoire à laquelle, sauf celle de Marcel Proust, aucune autre ne peut être comparée, — « une matrice d'une fidélité invraisemblable même pour les empreintes les plus rapides », me disait un jour Octave Uzanne, — sa mémoire et sa sensibilité suraiguë allant parfois, même avant l'éther, jusqu'à la suffocation, devaient fatalement répercuter à travers toute sa vie, comme un écho sans fin, les sensations pénétrantes que lui donnèrent ses lectures, souvent dissimulées, de Doingt. Il ne trouva pas, dans la bibliothèque de son grand-père, que le *Roland Furieux*, de l'Arioste, ou la traduction de *Roland l'Amoureux* de Matheo Maria Boyano par Le Sage, il y dénicha aussi des livres ayant appartenu à son aïeul et à son bisaïeul, Achille Séret et Claude Séret, hommes de loi amateurs de littérature audacieuse, vivante, — comme il était toujours de tradition parmi l'élite péronnaise pendant la première moitié du xix^e siècle. Cette élite, assez fermée et très peu « provinciale » au sens habituel, cultivait l'esprit et la fantaisie : on pouvait, par exemple, voir dans un des fréquents bals

costumés que l'on donnait alors, le procureur impérial apparaît en Scapin, au milieu de l'allégresse générale. Le jeune Paul Duval dévora donc *les Bijoux dangereux* de Kotzebue, *Jérôme* et *Monsieur Botte* de Pigault-Lebrun, et je crois indiscutable que c'est en partant de Pigault-Lebrun qu'il trouva le secret des dialogues étourdissants qu'il dispose, comme cet auteur trop dédaigné, en « paquets » sans alinéas, dans *Madame Baringhel*, les *Pall-Mall* et ailleurs. Il trouva encore et surtout, dans cette bibliothèque, plusieurs œuvres de l'auteur préféré de son grand-père Mulat : *la Découverte Australe*, que j'ai déjà signalée, quelques volumes des *Contemporaines*, les *Nuits de Paris*. Il est vraisemblable que, de même qu'il fit du nom alors oublié de Restif un pseudonyme célèbre (1), le grand feutre qu'il adopta comme coiffure habituelle lui fut inspiré par le chapeau à larges bords sous lequel l'auteur de *Monsieur Nicolas* (2) se fit représenter dans les estampes des *Nuits* où il s'intitulait : *Le spectateur nocturne*, bis-

(1) Jean Lorrain signa ses premiers *Pall-Mall* Restif de la Bretonne. Ce fut sur la réclamation d'un descendant de l'auteur du *Pornographe* qu'il transforma Restif en Raitif.

(2) RESTIF DE LA BRETONNE, *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, introduction et notes de John Grand-Carteret, 3 vol. ornés de reproductions d'estampes de Binet et d'illustrations exécutées d'après les indications laissées par Restif. (Paris, Vald. Rasmussen.)



M^{me} PAULINE DUVAL-LORRAIN
Mère de Jean Lorrain.



JEAN LORRAIN A L'AGE DE SEPT ANS

toriographe des événements ténébreux des nuits de Paris.

Ce fut à Doingt que mourut, en 1868, la grand-mère de Paul Duval, Mme Mulat, née Séret. A ce moment, Paul Duval avait quitté Vanves pour continuer ses études chez les Dominicains d'Arcueil (Ecole Albert-Legrand).

Il apprit la nouvelle chez les Pères et cette brutale apparition de la mort dans sa famille l'impressionna fortement. Il écrit à sa mère :

« Ce matin, je crois, on a rendu à grand-mère les derniers devoirs. J'ai lu la *Messe des Défunts* et j'étais de cœur à cette cérémonie triste et touchante, si je n'y étais pas de corps.

« Ce qui me fait le plus de mal, c'est que je pense à ta douleur, à votre douleur à tous. Je ne suis qu'un enfant. Mon cœur, qui n'est pas encore bien formé contre ces dures épreuves, est brisé. Que vais-je devenir ? Si ton chagrin allait te rendre malade !... Sèche tes larmes, petite mère. Donne l'exemple à ton pauvre Paul. Réserve-toi pour un frère, un mari, un fils, qui vont concentrer sur toi toute leur affection.

« Viens auprès de moi, viens. Nous allégerons notre chagrin ensemble. Ce que je regrette c'est de

ne pouvoir aller prier sur la tombe solitaire à Doingt, moi à qui un bonheur n'a pas été réservé : celui de recevoir sa bénédiction, celui d'avoir pleuré sur sa dépouille mortelle.

« Je suis bien malade de cœur et je ne sais si mes souffrances dureront longtemps. Je ne peux pas pleurer et j'en ai envie : cela me fait mal. Que l'un de vous vienne auprès de moi : je suis tout seul, là-bas ! Les dames Cambay sont bien bonnes pour moi, mais qui peut remplacer un père, une mère ?

« Je t'embrasse en pleurant, ma pauvre mère, ainsi que mon pauvre père et mon pauvre oncle.

« Adieu. Je t'embrasse encore une fois. A bientôt. »

« PAUL DUVAL. »

Cette sensibilité fougueuse, qui déborde de toute la correspondance et de toute l'œuvre de Jean Lorrain, se développait parallèlement à ses facultés d'observation. C'est un enfant de treize ans qui écrit, à sa mère, ceci :

« ... Le Père Monvoisin joue toujours son rôle de Cardinal de Cour, se mettant dans l'ombre, s'effaçant au second plan mais dirigeant les fils de l'intrigue. En ce moment, il abandonne un peu les anciens ; il attire les nouveaux et, avec son esprit fin et aigu comme une pointe d'aiguille, il pénètre le caractère

de chacun, il soulève à l'insu du plus récalcitrant le voile dans lequel il s'enveloppe. Une huitaine encore : les nouveaux de la veille lui seront tous connus à fond. Néanmoins, pour ne pas perdre les anciens, il les fait encore quelquefois appeler, témoin ton serviteur, qu'il fit appeler l'autre jour, mais ce n'était qu'une visite forcée et j'ai joué le rôle de paravent, je m'en suis aperçu. Après tout, je l'ai fait si souvent jouer aux autres que c'est justice et je ne suis pas en droit de me plaindre tant que je serai le paravent du Père Monvoisin ».

Et Paul Duval n'avait pas treize ans et demi lorsqu'il esquissa ce portrait, entre autres : « Le chloroforme avait endormi la douleur. Je gardai mon bandeau, mais me dispensai, malgré le mauvais temps, d'aller passer mes récréations à l'infirmerie où la présence du maître m'est on ne peut plus désagréable. Il est de ces personnes qu'on ne peut voir sans antipathie. Je ne sais ce qu'on dit sur lui : il a voulu se faire prêtre, il n'a plus voulu ; avec cela il continue de psalmodier des prières, prend à la chapelle des poses ridicules, non pas que je doute de sa piété (ce pauvre garçon, je suis loin de là : il peut l'avoir sincère), mais parmi les Pères, — et je les crois tous, sans contredit, beaucoup plus saints que lui, — aucun ne prend ces mines contournées, ces airs contrits. Et puis ces espèces de gens défroqués, qui sont prêtres, ne le sont pas, enfin qui sont on ne

sait trop quoi, qui sont tout, tout à la fois, sans rien être exactement, je n'aime pas ça. *J'aime les choses qui se dessinent.* Et puis il a toujours l'air de vous faire des faveurs en vous accordant ce qu'il vous doit, après tout : signer, par exemple, un billet, permettre de parler à la sœur et de lui demander des médicaments (choses qu'on lui demande par politesse); il a l'air de se croire je ne sais quel personnage, — et puis quand il vient en cour demander au préfet s'il y a des élèves pour la visite du médecin, avec ses perpétuelles pantoufles, sa petite clef qu'il fait tourner au bout de son petit doigt, son nez en l'air qui défie les astres, il a une figure à gifles. Et puis il faut l'entendre dire : « Y a-t-il des élèves pour le « médecin » ? Autant dirait-il : « Y a-t-il des chiens à tondre ? » Enfin, ce pauvre garçon, il ne m'a jamais fait de mal, je l'en crois même incapable après tout, mais il ne me plaît pas. »

Citons encore ceci, écrit d'Arcueil, à la même époque :

« Le temps de sécher ma plume et je me sauve — simplement pour te donner des nouvelles sur ma santé qui est florissante et ma conduite qui, cette semaine, a *dû* être très pieuse vu que nous avons fini vendredi, jour de la Toussaint, par une communion générale, une retraite de trois longs jours. Je dis longs parce que durant cette semaine qui a pré-

cédé ce « nettoyage », comme l'appelle le Père Monvoisin, les classes se trouvent suspendues et qu'en échange on va à la chapelle trois fois par jour : d'abord la Messe que j'ai dû servir (mais j'ai fait comme Louis XIV qui a manqué d'attendre une seule fois dans sa vie), je me suis fait remplacer et j'ai donc manqué d'être enfant de chœur. Puis nous avons salut, puis trois longs sermons qu'il nous fallait avaler trois fois le jour. Je dis avaler parce que le Père prêcheur qui est très bon confesseur (je suis allé à lui) n'est pas aussi bon orateur et que, sous prétexte que nous étions en retraite, il répétait à tout bout de champ : « Mes enfants, il faut vous préparer, vous préparer » et ne variait guère, ainsi que tu le vois, le thème de ses discours. Bref, si j'avais été incrédule, il ne m'aurait pas persuadé ; mais, heureusement, j'ai encore quelque foi en dépit de M. F..., son journal protestant et les utopies de Georges R... Enfin, vendredi, nous avons communiqué. Je croyais que les sermons étaient finis. Pourtant le Père Letellier, c'est son nom (un bien vilain nom pour un dominicain porté comme il l'a été par un vilain jésuite), bref, ce bon Père Letellier a trouvé le moyen d'en glisser encore deux, mais ils étaient si petits, en comparaison des autres !... Enfin, dans la journée, nous avons été au cimetière rendre notre visite à ceux qui ne sont plus ; il est bien juste, en effet, que les vivants d'aujourd'hui se souvien-

nent un peu de ceux d'hier pour ne pas être oubliés tout à fait de ceux du lendemain. — Je n'aime pas le cimetière d'Arcueil : il a comme un air joyeux. On dirait une tonnelle où l'on vient boire du vin bleu, à la banlieue... Il en est un, tout petit, au bord de la Somme, qui me plaît bien plus avec son petit air désolé et solitaire, et quand on pense à ceux qui dorment là-bas, sous les grandes herbes, à ce qu'ils furent, à ce qu'ils doivent être, l'on se dit tout bas : « Comme ils doivent bien dormir ! » Vraiment, dans ces moments-là, si je n'étais pas chrétien je ne pleurerais pas, mais je n'espérerais pas non plus. La foi, à mon avis, est une brise tiède et parfumée qui berce et console nos douleurs, — et l'âme une fleur trop souvent inclinée et flétrie qu'elle ranime et rajeunit... »

Rien n'échappe à cette jeune âme ardente qui s'élance avec fougue à travers la vie, qui cherche à tout connaître, à tout deviner et qui étudie tout, les plus vastes questions, nous venons de le voir, comme les menuaillies. Une autre lettre à sa mère (du 16 décembre 1868) est typique à cet égard. Le collégien rend compte de sa sortie du dimanche. Il a vu les reptiles « et une couverture conservée : un boa l'avait avalée et revomie après 26 jours », des vipères, des caïmans, des lézards, des crapauds,... et, dans les jardins, Mme Montalant, « fort singu-

lièrement » habillée. « Elle est fort jolie, écrit-il, et ce costume russe rehaussait encore l'éclat de sa beauté ». Suit une description minutieuse de ce costume illustrée de croquis — ornement très fréquent et souvent surprenant des lettres du jeune Paul Duval. Encore, l'écolier n'est-il pas toujours servi à souhait par son talent de dessinateur : « ...Le chignon, note-t-il, était bien plus joli que sur cette imparfaite reproduction et lui donnait autant l'air distingué que le dessin lui donne l'air d'une cocotte ».

Aucun homme, aucun écrivain, ne fut (en dépit et à cause de sa « façade » même : nous nous occuperons de cela plus loin) plus réellement, plus essentiellement candide que Jean Lorrain. Aucun ne s'est confessé plus sincèrement que lui. Cela explique à la fois la qualité exceptionnelle de son art et l'affection que lui conservent, en dépit de tout et de lui-même, ceux qui l'ont intimement connu, j'entends ceux devant qui il consentait à n'être plus « en représentation ». Dans une lettre qu'il écrivit d'Arcueil lorsqu'il avait seize ans, il s'examine et il s'explique, au retour d'une promenade faite à Versailles en hiver :

...« Ces émotions tristes et douces sont pour moi d'un grand charme. Elles me calment, me reposent,

me laissent une douce impression, et, le soir, je m'endors au doux chant de la brise à travers les branches mortes ou de celui des feuilles sèches à la surface des eaux. C'est mon plaisir à moi qui suis tout seul, tout seul, loin de mon pays et de mes parents, sans amis, car y en a-t-il un seul de nos nombreux amis de Paris qui songe à moi, qui vienne parfois me voir ? Mais je suis loin de leur en vouloir. Je prends les hommes comme ils sont, frivoles, oublieux, ingrats, et je ne m'en formalise pas, demandant à Dieu de ne point leur ressembler. On me prendra peut-être pour un original, pour un sauvage... et que m'importe leur opinion tant que je vous aurai tous deux auprès de moi ? L'opinion du monde m'est fort égale. Mais, quand je vous aurai perdus (puissé-je ne jamais vivre jusqu'à ce moment, car je demande toujours à Dieu de m'épargner cette douleur), si je vous perdais que deviendrais-je ? Avec une nature comme la mienne il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer, et si l'ami que j'aurai pris me trompe, se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi. Je suis ainsi fait qu'il faut que je sois très bon ou très mauvais, et si jamais j'étais perdu... voilà pourquoi je me dis souvent qu'il serait peut-être un bien pour moi de mourir tout de suite. Je ne sais ce qu'il m'est venu, mais, malgré moi, j'ai soif, j'ai véritablement soif d'aimer. Il me faut quelqu'un à qui parler intimement, mais qui ne se rie pas de moi

(moi si étrange et si fantasque), quelqu'un de bon, d'indulgent pour moi. Où trouver cela ailleurs que dans une mère ? Et, si loin de toi, mon pauvre cœur qui souvent déborde ne trouve pas à s'épancher. Des amis de collège, l'amitié me fait peur. Je suis défiant et ne veux me livrer à personne sans bien connaître. J'ai éprouvé trop de déceptions et d'amertumes au lycée. On s'est joué de mon amitié. On a abusé de ma confiance... Il se livre dans mon cœur des combats que je ne saurais t'expliquer, tant je souffre. tantôt cruellement, tantôt j'éprouve une douce tristesse et la poésie devient alors mon refuge, — ou bien je m'étourdis d'une gaîté folle, mais ce n'est que pour être plus triste après. Et pourtant le bonheur ne me manque pas. J'ai des succès dans ma classe. Cette semaine j'ai eu 17 de moyenne. J'ai été premier en Instruction religieuse et j'ai obtenu le certificat d'excellence. Pourquoi suis-je triste ? Le sais-je (1) ? »

La crise de l'adolescence fut exceptionnellement violente chez Paul Duval. Il est des enfants pour qui l'éloignement de la famille et le régime sévère et réglé des pensions s'imposent. Mais pour une nature d'élite, pour une sensibilité anormale, pour

(1) Cf. JEAN LORRAIN, *Lettres à ma Mère*, 1 vol. (Librairie Excelsior).

un tempérament d'artiste aussi délicat, aussi conscient des nuances, aussi mûri déjà, quel martyre !

Par quelles transes morales Paul Duval passa-t-il avant d'écrire, en 1872, la lettre que voici :

« Henri (1) avait une fois écrit une lettre à ses parents où il disait la vérité. La lettre n'a pas passé à la censure et Henri a été fortement grondé. Par crainte d'un pareil sort, j'étais forcé de conformer mes lettres selon l'esprit des Pères, forcé de feindre d'avoir en horreur ton arrivée ici, que j'implore et désire, pour voir M. Simon, car je commence aussi à avoir peur. Je perds l'appétit. Mes nuits sont autant d'insomnies et j'ai peur de tousser tant la poitrine me fait mal. Ajoute à tous ces maux l'accablement moral que me laisse le départ d'Henri que ses parents ont emmené hier à Péronne. Je suis donc solitaire et triste dans mon grand fauteuil, dans ma grande salle d'infirmerie, seul avec ma toux et mon ennui, sans savoir jusqu'à quand se prolongera ma captivité. Les Pères viennent bien me voir parfois, mais je m'ennuie quand même. Le Père Monvoisin, lui dont j'aurais tant besoin (2), se fait rare. Aussi,

(1) Henri d'Aldin, fils d'un magistrat de Péronne, avec qui Paul Duval s'était retrouvé à Arcueil.

(2) Le Père Monvoisin était le confesseur de Paul Duval.

je t'en supplie, je t'en conjure, viens m'arracher à mon désespoir, à ma captivité. Hâte-toi, car j'ai peur de moi-même devant ma situation. La fièvre me brûle.

« Adieu. Inutile de te dire que cette lettre est écrite et envoyée à l'insu des Pères. Aussi, si tu me réponds, fais comme si je ne t'avais pas écrit cette lettre et réponds à celle de mardi. — En t'embrassant bien fort ainsi que père, j'espère en toi.

« Ton enfant malade et qui t'aime plus que lui-même.

« PAUL DUVAL. »

Nous ne nous attarderons pas plus longuement à la vie scolaire de Jean Lorrain. Nous allons le voir vivre et se chercher à Fécamp et à Paris jusqu'à l'époque de ses débuts.

Toute une Jeunesse

DANS un article, capital parce qu'il fut écrit presque sous la dictée de Jean Lorrain, qui venait alors de s'installer avec sa mère à Auteuil, Jules Bois, confirmant ce que je viens d'écrire, résume ainsi l'enfance et l'adolescence de Paul Duval : enfance « déconcertante, bizarre, trop sensitive, en fleur de serre, exagérément soignée, gâtée en des câlineries de femmes, enfance où la délicatesse, jamais heurtée, se mettra en fureur, plus tard, aux contacts rudes de la vie. Des colères pour des riens et aussi des maladies, je ne sais quoi de souffreteux où devait s'élaborer la robustesse de l'homme qui me parle. La haine du collège aux promiscuités révoltantes, des fugues dans la campagne normande, à cheval, parfois au bord de la mer, le long des abruptes falaises, quitte à se casser le cou. Si on le contrarie,... prenez garde ! il se jettera par la fenêtre, cet enfant indompté et fou, tout élan... ou il s'empoisonnera ... ou colères noires de solitaire...

Par là-dessus l'envie d'être paré, le précoce chérissement des étoffes, des chamarrures, du décor, la tentation des fêtes foraines (1). »

Son élégance, ses « mots », la facilité avec laquelle il allait du salon de sa mère aux bouges à matelots, sa décision, surtout, de n'être ni armateur ni marin, lui descendant d'armateur et de marins, stupéfieraient la ville et la campagne. Sa répulsion pour les plaisirs grossiers de la jeunesse fécampoise d'alors : billard, chasse, brasseries et le reste, nuança cette stupéfaction d'hostilité latente. Personne ne trouvait grâce devant lui qui avait « horreur du visage humain, du visage commerçant, bourgeois, content, satisfait, stupide (1) ». L'amour des beaux vers et de la solitude le possédait, « les beaux vers que l'on se murmure rien qu'à soi, pour le plaisir de les dire et de les entendre, dans la chambre de travail ou devant un paysage aimé ».

La vocation littéraire parlait haut en lui. Mais M. Martin Duval le pressait de choisir une carrière moins aléatoire que celle des Lettres. Le jeune homme consentit donc à faire son droit. Faire son droit, n'était-ce pas la liberté totale, la vie d'étudiant — et Paris ? Paul Duval fit donc deux années de droit. Il n'avait pas apporté à Paris le cahier relié en rouge sur lequel il transcrivait ses poèmes rue

(1) *Le Courrier français*, 1^{er} février 1891.

(2) D'une lettre inédite à Charles Buet.

Sous-le-Bois. Mais, à chacun de ses voyages au pays, il l'augmentait de rimes nouvelles trouvées dans la capitale, — tellement qu'il prit bientôt un grand registre où figurent la plupart des poèmes composant les deux recueils par lesquels il devait débiter quelques années plus tard.

Détruisons, en passant, une légende, entre autres. Certains biographes, pour des raisons que je n'ai point à connaître, ont imprimé qu'alors Jean Lorrain, non seulement songea à être peintre, mais encore qu'il travailla devant un chevalet. S'il ne s'agissait que de rendre ainsi hommage à l'étonnante couleur du style de notre auteur — le plus grand descriptif français, à mon avis — ce serait à merveille. Pourquoi faut-il que deux ans après sa mort, en 1908, on ait osé vendre (950 francs) à l'hôtel Drouot un tableau dit « Portrait de M. le comte de C... en déshabillé », accompagné d'une lettre, qui est un faux incontestable, malgré cette protestation faite auprès de moi par la mère de Jean Lorrain et publiée par les journaux la veille de la vente : « Je suis stupéfaite : « *Portrait d'homme, par Jean Lorrain* »... Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelqu'un se sert donc de son nom pour donner de la valeur à cette œuvre. Vous savez comme moi que mon pauvre Jean n'a jamais fait de peinture (1). »

(1) Cf. *Intransigeant*, etc. (9 mars 1908).

Paul Duval eut quelques amourettes. Mais n'eut-il pas un grand amour ? Cette question n'a pas été posée — à tort. Essayons d'y voir clair. A la date du 4 septembre 1892, — l'auteur de *M. de Bougreton* avait alors un peu plus de trente-sept ans, — E. de Goncourt écrit dans son célèbre *Journal* (1) :

...« Jean Lorrain vient déjeuner ce matin à la maison et, confiant en moi, il se répand sur sa jeunesse. Tout gamin il s'était pris d'une passionnette pour la fille de Gautier, pour Judith Mendès, qui venait aux bains de mer de Fécamp, et, comme elle peignait alors, il lui portait son chevalet, lui rendant mille petits services. En récompense, à lui qui ne connaissait et n'aimait que Musset, Judith faisait lire du Victor Hugo et du Leconte de Lisle. Or, en ces années, le jeune Jean Lorrain avait vingt sous par semaine et, en l'honneur de l'adorée, il se faisait faire la barbe qu'il n'avait pas, et lui apportait, de temps en temps, un bouquet de quinze sous. Et il se trouvait que le père de Jean Lorrain abominait la littérature et ne voulait pas admettre que son fils en fît un jour, tandis que sa mère, portée vers les choses de l'intelligence, avait mis tout son cœur et un peu de son orgueil en lui, si bien que son père, jaloux de cette tendresse, l'avait fourré dans un col-

(1) *Journal des Goncourt*. T. IX, p. 73.

lège à Paris, d'où il ne sortait qu'au jour de l'an et aux vacances. »

Il est de notoriété publique qu'Edmond de Goncourt n'est pas le parangon de l'exactitude. Ce que nous venons de lire le montre une fois de plus. Jean Lorrain ne fut pas « mis dans un collège de Paris » — mais au lycée du Prince Impérial à Vanves et chez les Dominicains d'Arcueil. Il ne sortait pas seulement, au jour de l'an et aux vacances : nous avons vu son père l'emmener en promenade le jour de la mi-carême. Sa famille ou des amis le faisaient sortir tous les dimanches et s'il avait quarante-huit heures de congé, il les passait à Fécamp. Si Jean Lorrain avait été *tout gamin* on ne lui aurait pas « fait la barbe ». Ce fils d'armateur avait plus de « vingt sous par semaine » : il n'est presque jamais question d'argent dans ses lettres d'enfant et de collégien, — et nous savons que le jour de la Fête-Dieu, par exemple, où la magnifique procession traditionnelle s'arrêtait toujours au reposoir somptueux dressé sous la direction de Mme Duval, il était d'usage que Paul Duval fît largesse aux pauvres gens, matelots, calfats, « rats de quai » du « Bout-Menteux » et du quartier. Nous avons vu, de même, que Paul Duval, même « tout gamin », connaissait et aimait quelques auteurs de plus que Musset. Ceci posé, la note de M. de Goncourt conserve une grande importance.



Photo Nadar

JUDITH GAUTIER



JEAN LORRAIN AU 12^e HUSSARDS

Bien que l'auteur de la *Maison d'un Artiste* parle d'une passionnette, je crois, moi, à un grand amour, à l'unique grand amour de Jean Lorrain pour Judith Gautier. A cette époque, Judith était d'une beauté rare. Très souple, très agile, elle nageait comme une sirène et se montrait parée de tous les dons physiques et moraux. Sa carnation avait même le rare privilège de ne pas *verdir* en pleines vagues de la Manche : Mme Duval m'a signalé souvent ce fait. Cette « passionnette » a eu pour effet de faire dédier à Judith Gautier deux sonnets capitaux du *Sang des Dieux* (et probablement un troisième dédié *A une morte : Les Cygnes* — sujet repris sous le titre *le Cygne*, dans la *Forêt Bleue*... et dédié *A Madame Judith Gautier*) et dix des poèmes de la *Forêt Bleue*. C'est beaucoup pour une *passionnette* — et parmi les passionnettes de Jean Lorrain, aucune ne laissa d'aussi durables traces. Or, le poète de *Modernités* n'eut pas confiance qu'en M. de Goncourt. En 1891, il avait parlé de cela à son ami Jules Bois. Nous allons voir dans quels termes :

« *Un amour, disait-il, un grand amour romanesque et chaste pour Judith Gautier devait mettre dans ma vie une sorte de méfiance douloureuse de la froideur de la femme et aussi un souci d'art élevé au-dessus des mesquineries et des voluptés de passage. Ce qui ne veut pas dire que le rêve de mon cerveau ait ankylosé mes sens. Ils ont repris et gardé*

leurs droits, en tyrans jaloux; et si je suis resté un rouleur de barrières, — les seuls endroits où je m'amuse — *le cas échéant, — ce qui m'épouvante pour moi, — je serais, je crois, très capable d'une passion mystique (1) ! »*

Il ne paraissait pas, il ne mentait pas et il ne se mentait pas à lui-même en prononçant ces paroles. Judith Gautier, accoutumée aux hommages, ne s'aperçut point de la timidité de ce grand garçon réputé, pourtant, capable de toutes les audaces ou, si elle devina (et quelle femme ne devinerait pas?) l'adoration éperdue de son sigisbée fécampois, qui n'avait pas de bonheur plus grand que de se trouver seul avec elle, parmi les rochers et les grottes farouches du Trou-au-chien où les varechs sont si dorés à marée basse, elle s'en amusa gentiment, sans plus. Plus clairvoyant qu'aucun homme, il fut désespéré. Il était de ces êtres qui n'aiment pas deux fois. Rappelez-vous de ce qu'il écrivait d'Arcueil : « Il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer. Et si l'ami que j'aurai pris me trompe, *se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi*. Je suis ainsi fait qu'il faut que je sois très bon ou très mauvais... Voilà pourquoi je me dis souvent qu'il serait peut-être un bien pour moi de mourir tout de suite ». Son désespoir n'aura rien de théâtral. Il ne s'agit pas d'une « peine de

(1) *Courrier Français*, 1^{er} février 1891.

cœur » banale. *Elle* n'a pas compris ou *Elle* s'est « jouée de son cœur », alors « c'est fini pour lui ». Il ne confie sa douleur à personne. Mais, en vrai poète, il fait de son désespoir des vers. Il se rène. Il discipline dans un poème à forme fixe son chagrin et ses regrets qui ne s'éteindront qu'avec lui et, de loin en loin, réapparaîtront dans son œuvre, dans sa conversation, dans sa vie.

C'est d'abord, aussitôt après le départ de Judith Gautier, ce sonnet inédit et sans titre que je retrouve dans le registre où figurent toutes les pièces composant à la fois le *Sang des Dieux* et la *Forêt Bleue*. Elle est partie. Il écrit :

J'ai revu la falaise et le champ de bruyère
Où, le regard perdu dans le tiède horizon,
J'ai tant de fois rêvé le bonheur sur la terre
Et douté du réel comme on doute d'un son.

La falaise est déserte et l'herbe en est amère...
Plus d'insecte doré, plus de folle chanson.
Au loin, le goéland et son vol solitaire
Sous le brouillard errant dans un dernier frisson...

Je pleure et je suis seul... Personne qui m'écoute,
L'eau du ciel en tombant qui filtre goutte à goutte,
Mon cheval qui hennit à grand bruit dans le vent...

Moi seul je me souviens... A cette heure, sans doute,
Vous partez pour le bal... Moi, je reprends ma route
Etreignant sous mes doigts mon cœur vide et sanglant.

Un peu plus tard il écrira *C'était un songe...* qui figure dans le *Sang des Dieux* sous cette claire dédicace : *A Madame Judith G...*

C'était un songe d'or, quand au refrain des vagues,
Perdus dans un regard et du monde oubliés,
Nous laissions sur les flots ondoyer nos yeux vagues,
Et marchions en rêvant l'un sur l'autre appuyés.

C'était un songe d'or ; les longs cheveux des algues,
Sur le sable pâli, déployaient à nos pieds
Leurs grands anneaux vivants et noirs, sinistres bagues
Que l'océan enroule aux doigts de ses noyés,

C'était un songe d'or ; dans les gerbes d'écume
Le flot nous apportait jusqu'aux flocons de plume,
Jusqu'au duvet neigeux du pâle goéland.

Mais, comme un alcyon aveuglé par la brume,
Votre amour s'est perdu dans l'horizon qui fume
Et dans mon cœur sans rêve a laissé le néant.

Le temps passe. Paul Duval écrit *les Cygnes* (1)
qu'il dédie *A une morte*. Puis l'adolescent se domine
enfin dans une insensibilité terrible et terriblement
voulue et, avant de s'élancer à travers la vie en
corsaire et en maudit, avant de se jouer du monde
comme on s'est joué de son cœur, il écrit ce sonnet
effrayant et magnifique (qu'il dédie, cette fois, *A*
Charles Baudelaire) sur le thème de sa première
grande désillusion (2) :

LE CRAPAUD (3)

Comme un crapaud blessé qu'un ruisseau d'azur lave,
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,
Mon cœur, mon triste cœur embusqué sous mon flanc,
Saigne au fond de mon être où son pus crève et bave.

(1) *Le Sang des Dieux*, p. 108 (édition de 1882. Une édition de luxe, ornée de bois gravés par Emile Alder, a paru en 1920.)

(2) Cf. du chapitre I, les pages 23-25.

(3) *La Forêt Bleue*, p. 145.

D'heure en heure éclatant, sa plainte rauque et grave
Déchire le silence et râcle en s'étranglant :
Morne, il tend au courant glacé l'or purulent
De sa plaie et maudit son poids, lugubre entrave.

Heureux l'homme hardi, qui, d'un poing vigoureux,
Plongeant dans sa poitrine, y prend, flasque et séreux,
Le sinistre reptile et dans ses doigts l'écrase.

De son âme embourbée il nettoiera la vase
Et le calme emplira son côté vide et creux
Comme une eau claire et froide emplit l'or d'un beau vase.

Il est assez émouvant de lire parmi les ouvrages recommandés par la librairie Lemerre, au verso de la couverture du *Sang des Dieux* et de *La Forêt Bleue* : « *Le Dragon Impérial*, par JUDITH MENDÈS ». On sait que Catulle Mendès avait épousé Judith Gautier.

[M. Jérôme Doucet pourrait raconter comment, à la *Revue Illustrée*, il déchargea le revolver avec lequel Jean Lorrain voulut un jour tuer Mendès pour un motif assez mystérieux.]

Avec un entrain qui stupéfie tous ceux qui l'approchent, il commence à mener à Fécamp l'existence endiablée qui détruira son organisme en trente ans.

Son père, non content d'armer des bateaux et de vendre de la chaux, avait résolu de tenter l'élevage des bestiaux, encore qu'il n'y connût absolument rien. Cette occupation de « terreux » ne devait pas réussir à ce « marin ». D'abord, pour lui apprendre à

cumuler, des paysans, une nuit, coupèrent la queue de toutes les vaches de M. Martin-Duval ! Ils pensaient ainsi le décourager. C'était le méconnaître. Il s'entêta. Il acheta d'autres bêtes, mais son ignorance fit que toutes les vaches robinières de la région lui furent vendues. (On appelle vaches robinières, en Caux, des bêtes ayant de mauvaises mœurs et ne donnant pas de lait.) On vit alors Paul Duval, chargé de vendre ce bétail, par son père (qui n'avait plus confiance en personne pour ce genre de négoce), aller à la foire, en blouse bleue, grandes bottes, casquette de velours vert, et peau de bique, l'hiver, au grand scandale de la « société » fécampoise. Il ne parvint jamais à se défaire d'une seule de ces bêtes, d'ailleurs. A Goderville et aux foires les plus lointaines, les maquignons le signalaient :

— Attention... Voilà le gars aux vaches robinières!

Il avait beau signaler cet accueil à son père. Obs-tiné dans sa foi d'éleveur, M. Martin Duval, en cela comme en toutes choses, trouvait des réponses et avait le dernier mot :

— Des histoires !... La vérité c'est que tu te présentes mal. Tu ne sais pas encore, mais avec l'habitude, ça viendra.

En attendant, « ce gars aux vaches robinières » qui acceptait de courir les foires mais refusait d'être armateur et chaudiériste, alors qu'il avait « une maison montée », et passait son temps à courir la

ville et les champs, voire à écrire des vers, ce « type » extraordinaire ne rencontrait guère de sympathies en ville — des sympathies qu'il ne recherchait aucunement, au contraire ! Comme Flaubert à Rouen, comme Arthur Rimbaud à Charleville, et bien d'autres, il fut rapidement considéré comme un « original » par « les esprits pratiques » du cru. Distant, cinglant, redoutable, il montra une indépendance d'actions et de parole qui provoqua des stupeurs et des irritations.

L'heure du volontariat sonna fort à propos pour amener quelque apaisement dans les âmes. Ce fut au 12^e hussards, à Saint-Germain et Rocquancourt, qu'il fit son service. Il ne fut jamais aux spahis, comme on l'a imprimé à tort. On ne le revit qu'en passant, pendant ses permissions, littéralement « pourri de chic », éclatant de jeunesse et de santé, avec une assurance et une souplesse nouvelles dues aux « nopces et festins » qu'il faisait avec d'aimables camarades de cette arme, dont la renommée galante reste solidement établie, et à son goût pour l'escrime. (Il se battit, au sabre, au régiment même — et ce genre de combat lui plaisait fort, car il fut toujours courageux jusqu'à la témérité.) Son caractère ne changeait pas, au contraire. Dédaigneux des hommes et des usages, il se montrait toujours très « oseur ». Invité un dimanche avec sa mère, chez Foyot, par son oncle, M. Alexandre Mulat, il trouva

particulièrement recommandable la pièce de bœuf que l'on servit. Sans aucune hésitation il mit de côté l'énorme morceau qui restait dans le plat, et il l'emporta bel et bien, ostensiblement, dans son képi, parmi les rires. Il avait des hardiesses moins inoffensives, mais tant de fantaisie ne lui laissa pourtant pas un aimable souvenir de la caserne. Il s'y ennuya : son volontariat ne lui apparaissait que comme « une épouvantable corvée ». Il ajoutait volontiers, ce qui n'est pas pour infirmer ce que j'ai dit à propos de Judith Gautier, que s'il avait « d'exclusives admirations pour l'art, c'est que dans l'art seul il avait trouvé ce qu'on appelle *amour*. Tout le reste ? ajoutait-il. Des sensations qui, le lendemain, laissent mal aux reins et au cœur (1) ».

C'est dans cet état d'esprit que Paul Duval revint à Fécamp.

On peut imaginer l'attitude qui fut la sienne devant la réprobation de la majorité de ses concitoyens. Il inspira des passions discrètes, comme il sied chez les « personnes convenables ». De beaux partis se seraient présentés à lui avec empressement, malgré tout. Il s'en amusa, mystifia, dédaigna... Sa mère tenta même de faire parler ce cœur, si secret, si insensible à tout cela : lisez l'étincelant chapitre V

(1) *Courrier Français*, 1^{er} février 1891.

des *Lépillier*. Son ardeur, sa gaîté, sa malice : des masques ! Paul Duval n'était alors vraiment lui-même que lorsqu'il écrivait ou lorsqu'il s'abandonnait à ses pensées.

Il flânait au hasard ; il explorait ce Fécamp où se répon dent le fracas des galets roulés par les vagues et le murmure du vent à travers les vieux arbres ; il observait la population de la ville fleurant la paille sèche, la laine humide et le marc de pommes et celle du port odorant le brai, la saumure et l'embrun, écoutait les ragots, admirait les ravenelles crêtant d'or et de flamme les murs lépreux des ruelles désertes, sortait des salons pour aller vers les caboulots où, parmi les calfats aux âmes enfantines, il commandait comme eux quelque « café bien consolé » ou quelque « coup d'genièvre ». On le voyait au Casino, qui était alors une immense bâtisse de bois peinte en marron, où il s'ennuyait le jour autour des « petits chevaux » et où il bâillait le soir à *Gillette de Narbonne*, aux *Mousquetaires au Couvent* ou à quelque autre des braves opérettes dont la bonne société se montrait férue. Au vrai, il accumulait les documents et les impressions. Il se préparait instinctivement à faire en littérature des débuts dénués de banalité.

Cela dura jusqu'à 1880. Fécamp ne désarmait pas. En digne descendant de corsaire, Paul Duval atta-

quait à toute occasion. Paris, de nouveau, l'appelait, mais le jeune homme ne voulait faire à ses parents, à sa mère surtout, nulle peine. Le temps passait. La vocation s'imposait de plus en plus, — les lectures, la correspondance avec quelques jeunes littérateurs vivant à Paris, les promenades, la transcription de poésies sur le grand registre (1) dont il avait encadré toutes les pages, à la plume, d'un double filet noir, tout cela devenait insuffisant pour faire prendre patience au jeune homme, depuis longtemps majeur et qui, s'il avait eu Judith, comme le Fécampois Alfred de Poittevin, oncle de ses voisins et camarades de jeu, Guy et Hervé de Maupassant, avait eu Flora, ne voulait pas, comme l'auteur d'*Une promenade de Bélial*, dépérir, se consumer, inutilement, méthodiquement, dans sa ville natale : un lent suicide. Il conservait encore des illusions sinon sur Paris, du moins sur les gloires et sur la vie littéraire qu'on y trouvait. Il voulait approcher ces célébrités qu'il rêvait hautaines, pures, bienveillantes. Comme les jeunes confrères avec qui il correspondait, il marcherait sur les traces de ces glorieux aînés. Cela donnerait un sens à sa vie. Croyant avoir atteint du premier coup le fond de la détresse humaine, convaincu de son irrémédiable solitude sentimentale,

(1) Cette pièce capitale fait maintenant partie de la fameuse collection de M. Armand Godoy.

il trouvait l'oubli dans une activité cérébrale intense et dans une frénésie physique à laquelle Fécamp lui interdisait de songer. Il fit part de sa détermination définitive à ses parents. M. Martin Duval ne résista point, mais il exprima un vœu :

— Tu devrais changer de nom. On ne peut jamais être sûr d'avance : si tu ne réussissais pas... Nous serions seuls à le savoir.

Alors, d'accord avec son grand fils, Mme Duval ouvrit un livre au hasard. Le premier mot qui lui tomba sous les yeux fut : « lorrain ».

— Eh bien, pourquoi ne signerais-tu pas *Lor-rain* ? C'est simple, sonore, solide... Avec un prénom simple aussi... *Jean*, par exemple ? C'est si « peu-ple » de prendre une particule...

(Il eut un instant la fantaisie de signer JEHAN LORRAIN : quelques rares articles parurent sous cette signature. Il abandonna bientôt ce médiévisme dont sa dilection pour l'époque de la chevalerie était responsable).

Et Jean Lorrain hâta son départ, définitif croyait-il, pour la ville de toutes les ivresses et de toutes les gloires.

III

Le Baptême du feu

LE voici dans ce Paris où, étudiant en droit, il avait habité rue Jacob, puis boulevard Saint-Michel. Mais alors il était un passant ; il partageait son temps entre le vieux Dalloz et la jeune littérature : il n'était ni libre, ni définitivement parisien. Il allait donc les fréquenter ces personnages illustres qui lui apparaissaient encore comme des saints de vitrail, et ce monde, cette élite si différents de la société fécampoise, négociante et peu lettrée. Il allait pouvoir, lui aussi, faire le siège des journaux et des revues, traiter d'égal à égal les « jeunes » en vue — mieux : être l'un d'eux ! La blessure qu'il porterait toujours au cœur lui faisait concevoir l'amour d'une façon particulière, le mettant à l'abri de la moitié des douleurs et des difficultés qui entravent l'essor de la plupart des jeunes gens. Au diable l'abandon de soi-même et la foi dans les serments : on ne le reprendrait plus à ces faiblesses ! Il chasserait

l'image trop présente de Judith en se lançant à corps perdu dans un tourbillon d'aventures, d'impressions, d'explorations inédites. Il ferait de l'amour un sport et de la vie un sujet d'expériences. Au bout le bout ! « Les raisonnables auront duré ; les voluptueux auront vécu ». La littérature le reposera de tout cela.

Il habite une modeste chambre dans cet hôtel du quai Voltaire où Baudelaire avait logé et où Wilde devait venir s'abriter aussi — cet hôtel paisible, familial, où il revint volontiers à toutes les époques de sa vie.

Pendant les premières semaines il avait, par devoir, fait quelques apparitions dans les salons des amis de sa famille — comme au temps de sa captivité scolaire. Il s'y était créé quelques relations, parfois intéressantes parce qu'elles lui fournirent directement ou indirectement des entrées dans certains milieux littéraires ou artistiques « chics ». Mais cette société de hauts fonctionnaires, de magistrats ou d'industriels, l'excéda vite. On ne le revit guère sous les hauts plafonds de ces salons de la rue de Lille, de la rue Vaneau ou de la rue de Varenne qui sentaient « le tilleul, l'encaustique, la laine mal brossée et les vieilles dentelles (1) ». Il

(1) *Le Tréteau*, p. 20.

ne croyait plus avoir d'illusions, il supposait avoir atteint l'extrême limite des déceptions possibles. Or Paris le déçut tout de suite. Il fut déconcerté de trouver dans le monde le plus vertueux mille intrigues, mille équivoques, mille rivalités hypocrites, voire quelques infamies.

Pendant qu'il faisait son droit, il s'était un tantinet frotté aux jeunes génies qui peuplaient les brasseries. Après une période de naïveté et d'enchantement, il n'avait conservé de cette société qu'un médiocre souvenir. Il importait pourtant de ne pas rester inédit, de se faire remarquer, de conquérir la vedette. Il reprit donc le chemin du « Quartier », fit insérer de ses vers dans les revues confidentielles que la jeunesse feuilletait sous les galeries de l'Odéon et s'il s'acquit rapidement une réputation d'esprit, d'originalité et de « roserie » parmi les nouveaux littérateurs, si ses reparties foudroyantes le firent redouter et rechercher ensemble, il comprit vite qu'il perdait son temps dans ces milieux bizarres dont il acheva de se dégoûter.

Il pensait déjà ce qu'il écrivit un peu plus tard à Oscar Méténier (1) : « Le mal d'écrire est le pire des maux; comme tous les vices, il coûte plus qu'il ne rapporte et rien ne saurait le guérir. » Il cessa

(1) Lettre inédite.

donc de perdre son temps en palabres et en beuveries, mena une vie de travail et d'expériences charnelles à la fois, travail désordonné, expériences précipitées, dépravations systématiques, *étourderies* physiques et mentales, curiosités de chair et d'esprit et non raffinements de volupté, caprices nés du hasard et sans lendemain... « J'aimerais assez supprimer... la personne après et j'ai toujours compris Cléopâtre faisant décapiter à l'aube l'heureux passant de la nuit : la sensation est délicieuse, mais les gestes si ridicules (1) ! » Ce travail excessif et irrégulier, ces excès forcenés laissaient peu de temps au sommeil. Il rentrait souvent à l'aube, écorché, l'esprit vague, le corps exténué, ayant consumé trop de phosphore... Peu lui importait !

Relisant un jour ses poèmes de naguère, il constata que son registre aux feuillets encadrés de noir contenait la matière de deux recueils. Il n'hésita pas. Il fallait débiter en librairie... Par qui se faire présenter sinon par le grand éditeur des poètes d'alors, Alphonse Lemerre — un compatriote ? Le jeune et grand Normand de la mer se rendit donc chez le subtil et gros Normand de la terre, passage Choiseul. Personne n'assista à l'entretien de ces deux hommes, mais ce que nous en savons permet de supposer qu'il

(1) Lettre inédite à Charles Buet.

fut aussi serré et aussi malicieux qu'une conversation d'affaires entre deux maquignons : très désintéressé comme il le fut toujours, mais limité dans ses possibilités budgétaires, Jean Lorrain sut utiliser ce qu'il avait appris sur les champs de foire cauchois. Lemerre se déclarait disposé à éditer le manuscrit intitulé *Le Sang des Dieux* moyennant quinze cents francs... payables par l'auteur, bien entendu ! Le poète répondit que « ça ne pouvait pas coûter aussi cher que ça », discuta — enfin se retira, ayant convenu avec son interlocuteur de faire imprimer le volume à ses frais et de choisir son imprimeur — ce qui lui coûta cinq cents francs chez Léon Echégut, du Havre, qui lui livra un bijou de typographie. (La tête d'Orphée de Gustave Moreau y figurait en frontispice). Ce n'était pas un mauvais résultat, si l'on réfléchit qu'Alphonse Lemerre avait obtenu de François Coppée, lui-même, qu'il payât l'édition de ses premiers vers ! La vente du *Sang des Dieux* fut très modeste, — naturellement, — mais ce début ne passa point inaperçu. C'était l'entrée immédiate dans la compagnie des dieux de l'Olympe du passage Choiseul : Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Armand Silvestre, José-Maria de Heredia, Léon Cladel et surtout Barbey d'Aurevilly. Leconte de Lisle et J.-M. de Heredia s'intéressèrent à lui, l'accoutumant, écrivait-il un peu plus tard, à Charles Buet, « plus aux bourrades qu'aux caresses » et le



JEAN LORRAIN EN 1891
Dessin d'Heidbrinck.



JEAN LORRAIN EN 1898

Photo Taponier.

menant « rudement », « Leconte de Lisle (1) et Heredia », précise-t-il, « qui ont été les seuls qui aient bien voulu s'occuper de moi. »

Il travaille ferme, étudie le Paris du jour et de la nuit, des salons et des bas-fonds avec une inlassable activité, publie des vers remarquables dans plusieurs revues dont la plus sérieuse est la *Jeune France*, fondée par Albert Allenet, aux sommaires de laquelle s'étagent les noms d'Emmanuel des Essarts, de Paul Arène, de Jean Aicard, d'Ernest d'Hervilly, de François Coppée, d'André Lefèvre, de Tola Dorian, de Maurice Barrès, de Jules Claretie, d'Anatole France, de Maurice Rollinat : toutes les tendances et toute la fleur de la génération montante. Il met au point un second volume, *La Forêt Bleue* (qu'il voulut d'abord intituler : *Les Bois*), et revoit Alphonse Lemerre qui maintient ses conditions et, comme la première fois, accepte celles du poète. L'imprimeur havrais Echégut composa une seconde brochure analogue au *Sang des Dieux*. Le frontispice n'était pas de Gustave Moreau, cette fois, mais de Sandro Botticelli — qui allait être tellement à la mode quelques années plus tard — l'admirable *Primavera* que Jean Lorrain devait si bien célébrer et dont il eut toujours la hantise.

(1) C'est à Leconte de Lisle qu'il a dédié *Le Sang des Dieux*.

Pendant que *La Forêt Bleue* s'imprimait, Jean Lorrain continuait à faire des entrées dans la ménagerie parisienne. Salons et hôtels meublés, rédactions et cafés, banlieues et bals populaires, il voulait tout voir, tout comprendre, tout ressentir.

Il n'aurait pu soutenir cérébralement et physiquement ce train d'enfer s'il n'avait eu recours à un excitant : l'éther.

Des baraques de la « zone » aux « garnos » suspects, des milieux littéraires aux assemblées de « guinches », du salon de la baronne de Poilly aux « petites héliogaballeries » crapuleuses de « la Bastoche » et aux banlieues estivales auxquelles il va demander des inspirations poétiques, il voit tout, note tout — et invente, s'abandonnant fougueusement à tous les hasards, à toutes les formes, à toutes les suggestions de la vie.

Il fait une place à part, dans ses amitiés littéraires, au romancier Charles Buet.

Charles Buet, injustement et provisoirement tombé dans l'oubli, habitait sur l'avenue de Breteuil, alors déserte, un vaste appartement où il recevait, chaque mercredi, tous les espoirs de l'art et de la littérature, voire du clergé — car cet homme, qu'aucune audace n'effrayait, ne craignait pas de faire figure de catholique fervent dans les très nombreux ouvrages qu'il publiait chez Bloud, Palmé, Henri Gautier, etc. On rencontrait chez lui Coppée, Huysmans, que Jean

Lorrain apprécia tout de suite, Paul Margueritte et son frère Victor, alors symboliste et mallarméen, le pianiste Dusauthoy, Félix Fénéon, qui stupéfiait ses collègues du Ministère de la Guerre par des aventures fantastiques, Léon Bloy, déjà terrible, Stanislas de Guaita, déjà mystique, la tragédienne Roselia Rousseil, encore volcanique, dont la voix pathétique intéressait Laurent Tailhade, d'autres et Oscar Méténier, fils du commissaire de police du quartier de la Sorbonne, secrétaire de son père, Oscar Méténier qui fut, plus encore que Charles Buet, l'ami intime de Jean Lorrain à cette époque — comme Jules Barbey d'Aurevilly, étoile du salon de Charles Buet et de divers autres cénacles, fut sa grande admiration. Assidu du fameux « tournebride » de la rue Rousselet, il s'émerveilla toujours de trouver « dans cette pauvre chambre où le maître couchait, écrivait, prenait ses repas montés d'un restaurant voisin, rêvait, se souvenait et vivait » soit debout, « coiffé d'un pschent écarlate et vêtu d'une espèce de simarre blanche retombant en longs plis sur le pied même, chaussé de cuir de Russie et le pantalon à bandes de satin blanc », soit, prêt à sortir, « la taille cambrée, portant beau, musqué et busqué dans sa longue rhingrave et cravaté de dentelles d'or », soit en train de travailler, assis dans son grand fauteuil ducal, armorié et sculpté », sur le fond rougeâtre du papier peint et des rideaux élimés, le « dernier continuateur

de Brummel », le « Templier de la Plume », ce grand et pauvre honnête homme, ce Connétable des Lettres Françaises, qu'il prit d'abord pour modèle. dont il subit l'influence parce qu'il était un homme de même race et un esprit de même famille, ce grand enfant de grand homme qu'il découvrait aussi enfant que lui.

C'est dans ce milieu qu'il commença à se poser en fanfaron du vice, à se composer cette attitude, à construire cette façade à la conservation desquelles il s'acharna si longtemps. Rien n'est plus éloquent, à cet égard, que ce passage des *Portraits littéraires et mondains* :

« Il se montra tout à fait terrible avec moi, le d'Aurevilly des suprêmes audaces, et je conserve pieusement l'élégante et mince plaquette en tête de laquelle, faisant allusion au criminel amour de cette passionnée Ravalet pour son frère et de ce frère pour cette sœur, incestueux et adultère à la fois, il calligraphiait de sa belle main d'aristocrate : *A Jean Lorrain, ce qui n'est pas une monstruosité pour lui.*

« — Oh! maître, vous me flattez, mais je n'ai pas de sœur !

« C'est tout ce que je pus trouver à lui répondre, mais je n'emportai pas moins le volume, — au fond, éperdument ravi ».

Et il ajoutait ceci qui explique et caractérise à la fois le maître et le disciple :

« On a toujours l'orgueil des vices qu'on vous prête, si l'on est généralement moins fier de ceux que l'on a; d'où la grande indulgence du siècle envers la calomnie, cette calomnie dont Barbey d'Aurevilly se drapait comme d'un manteau, indifférent, en somme, aux glapissements des sots, mais vibrant au moindre heurt de ses opinions religieuses ou littéraires, à la moindre égratignure de sa conscience artistique, campé tout entier, en spadassin, dans cette belle pensée tombée du bec de sa plume dans le moule banal d'une dédicace :

« Aimons-nous dans les mêmes haines.

« Superbe cri du cœur, qui fut la devise de toute son existence et qui devrait être à nous tous, écrivains, artistes et journalistes, l'unique but de toute vie d'efforts et de talent. »

Point important à préciser : c'est chez Barbey d'Aurevilly qu'il rencontra, pour la première fois, l'ami, seul avec Rachilde, qui demeura son ami sans interruption pendant sa vie tout entière, Octave Uzanne, esprit d'une curiosité dévorante, maître écrivain aux jugements très sûrs, et philosophe d'une sérénité admirable. C'est avec Octave Uzanne que Lorrain fit plus tard le voyage en Hollande d'où naquit *M. de Bougreton*, ce chef-d'œuvre, et ce fut

Octave Uzanne qui apprit, entre autres choses, à Jean Lorrain, la science et l'amour des voyages qui furent l'enchantement de sa vie.

Or, malgré l'éther, le train d'enfer que menait Jean Lorrain l'épuisa au point qu'il lui fallut reprendre le chemin de Fécamp pour aller se refaire dans la paix de la vieille cité maritime et de la maison paternelle. C'est pendant ce premier séjour réparateur dans sa cité natale, qu'il écrivit cette lettre, inédite, tout à fait caractéristique, au « Templier » de la rue Rousselet :

« Monsieur,

« J'apprends par M. Buet, qui veut bien quelquefois m'honorer de sa prose, que vous allez partir pour Valognes et l'héroïque pays du chevalier des Touches, des Mesnilgrand et des demoiselles de Touffedelis. Je viens délibérément vous demander de m'y rendre un service.

« Un soir, en sortant de chez la baronne de Poilly, je vous ai vu un étrange et merveilleux paletot, en peau de chèvre, je crois me rappeler; en tout cas, ce manteau de poil était superbe. Sur la remarque que je vous en fis, vous me dites le tenir de Valognes et que la Basse-Normandie, seule, avait ces paletots velus et d'une somptuosité farouche. Je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien me mettre en rapports avec

l'auteur de ces manteaux mirifiques. Je lui enverrai aussitôt mes mesures et m'en commanderai un pour cet hiver.

« Vous excuserez, j'espère, l'indiscrétion de ma démarche en faveur de l'élégance et du dandysme que vous avez inventés après Brummell comme un homme qui inventerait le monde après Dieu.

« Je suis toujours votre très lointain et très près de vous

« LORRAIN JEAN ».

Cependant, *La Forêt Bleue* s'imprimait au Havre. A Fécamp, son auteur était repris par la nostalgie de Paris. Il correspondait assidument avec ses amis, travaillait, renaissait, mais souvent ne pouvait repartir vers la capitale, son état de santé l'avertissant à temps. C'est ainsi que le jour précis où il envoyait le bon à tirer des dernières épreuves de la *Forêt Bleue*, il confiait à Charles Buet : ... « Je devrais être à Paris cette semaine, mais je suis retenu ici, souffrant depuis quinze jours, rien et tout : un mouvement de bile, l'expiation d'une longue chasteté de trois mois, ne péchant jamais qu'à Paris et jamais hors Paris, à la condition de ne jamais revoir les complices. »

La Forêt Bleue parut. Succès d'estime. Léon Cladel, entre autres, ayant un faible pour Barbey d'Au-

revilly, son « pendant à l'extrême droite », fit parler de cette nouvelle œuvre dans quelques gazettes. Si le résultat commercial de cette seconde manifestation en librairie fut médiocre, *La Forêt Bleue* plaça Jean Lorrain parmi les jeunes talents avec lesquels il fallait compter et lui valut de nombreuses relations et des amitiés nouvelles.

Pendant deux ans, de 1883 à 1885, il vit alternativement à Paris et à Fécamp, se reposant des fatigues de la grande ville, dans la quiétude du petit pays natal — qu'il scandalisait parfois un peu pour ne pas se provincialiser excessivement. Quelles journées et quelles nuits parisiennes il avait alors à réparer ! Certaines de ses lettres nous éclairent là-dessus : « Malade... à crever, depuis un mois. Fièvre bilieuse, hémorragies, accidents nerveux. Ecœuré, dégoûté de tous et de tout, des autres et surtout de moi-même. Je voudrais oublier jusqu'au nom des gens que j'ai connus et n'y parviens pas, puisque je vous écris... Ces deux mois de Montmartre m'ont tué physiquement et moralement : ni sens moral, ni sens physiques; tout m'a craqué dans la main. Bon à f... à l'eau. »

J'extrait d'une autre lettre ceci : « ... J'ai l'âme douce et pardonneuse des personnes qui vont ou ont failli mourir. Bête comme le passant rencontré tous les jours, mais simple comme le mensonge le secret

de mon long silence ! Malade, malade, malade !... Ce n'est pas assez de le dire. Des accidents nerveux, des souffrances atroces, des injections de morphine, du chloroforme qui ne m'a pas endormi, des opérations chirurgicales et une convalescence longue, longue comme une dernière espérance, endolorie, recueillie, silencieuse, lasse, lasse de tout. Mes sens ont fait naufrage dans la bataille et je sors de la lutte ruiné physiquement, mais moralement affiné, délié, reposé, avec des aspirations bleuâtres vers les svelteness et les longues, les fines, les émaciées de la beauté spiritualiste... des amours d'archanges avec des chérubs, monstrueux à force d'être purs !

« ... Je ne suis pas coquet comme une femme, mais comme un homme, ce qui est pis, et Georges Selwyn n'aurait pas été embarrassé de deviner que là où il n'y a rien, rien ne peut être... Pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose ? Tous, depuis le Salis-Burlesque jusqu'à Votre Hautesse, en passant par le grand maître d'Aurevilly, veulent qu'il y ait quelque vice affreux, séduisant, repoussant, abject et divin à la fois, puisqu'il nous vient des dieux, dans ce malheureux Lorrain, composé d'un cerveau sensuel et d'un corps chaste... mais absolument, et cela par paresse et par propreté surtout. »

On a lu le nom de Salis. Depuis quelque dix-huit mois, l'étonnant « gentilhomme cabaretier » avait

fondé le Chat Noir, deux pièces ressemblant plus à un atelier d'artiste qu'à un estaminet, sur les bancs et les chaises rustiques duquel vinrent s'asseoir d'abord les membres du groupe des Hydropathes inventé par Emile Goudeau (1) : Edouard Rod, Edmond Haraucourt, venu de son Bourmont haut-marnais; Maurice Rollinat, Charles Cros, Félicien Champsaur, Alphonse Allais, George Auriol, A. de La Gandara, Jean Moréas, Marie Krysinska, Mac Nab, Jean Rameau, Georges d'Esparbès, Fernand Xau, qui plus tard fonda *Le Journal*, Léon Bloy lui-même, P. N. Roinard, Léon Riator, Charles Morice, Camille de Sainte-Croix, Edmond Lepelletier, Charles Frémine, Coquelin cadet, Georges Montorgueil. A ces transfuges de la rive gauche se joignirent bientôt Willette, Henri-Rivière, Luigi Loir, le dessinateur Choubrac, Gérault-Richard, qui ne faisait point encore de politique, Charles de Sivry, beau-frère de Verlaine et alcoolique comme lui, Léon Cladel, Paul Arène, Marcel Legay, Aristide Bruant, qui chantait alors dans de petits cafés-concerts, Jean Ajalbert, Edmond Deschaumes, Jules de Marthold, Jean Richepin, Raoul Ponchon, Maurice Bouchor, Steinlen, Maurice Donnay, encore élève de l'Ecole Centrale, gerbe prodigieuse de valeurs diverses, formée

(1) Emile Goudeau « fils d'une sœur de la mère » de Léon Bloy. Cf. *L'Invendable* (pp. 184-185).

autour du plus surprenant et du plus « commerçant » des fantaisistes. Jean Lorrain fut de cette phalange sacrée, naturellement : il se retrouva dans l'*Institut* du boulevard Rochechouart avec son ami Octave Uzanne et d'autres, parmi lesquels Laurent Tailhade, qu'il avait connu peu après la publication du *Sang des Dieux* par l'entremise d'un ami fécampois, aussi peu « littéraire » que possible, Joseph Boufart, compagnon ordinaire de ses plus folles équipées à Paris.

Jean Lorrain ne fut pas parmi les plus assidus des esthètes du cabaret, mais il collabora au journal *Le Chat Noir* que publiait Salis, y fit paraître, notamment, ses *Lunaires*. Il est intéressant de constater, en passant, que c'est dans *Le Chat Noir* que débutèrent Frant-Nohain et Alfred Mortier et que se révélèrent George Auriol et Alphonse Allais. Ce dernier adorait combiner des farces dont tous ses amis — et jusqu'à Francisque Sarcey — furent victimes. Francisque Sarcey,.. et même Jean Lorrain.

Le Chat Noir, offrant un bal d'inauguration à Montmartre, avait fait parvenir à l'auteur de *La Forêt Bleue* une invitation comme à tous ses collaborateurs. Or la carte ne portant aucune indication sur la tenue de rigueur, Lorrain, très dandy et toujours un peu attaché à des préjugés provinciaux, alla trouver son ami Allais, organisateur principal de la fête :

— Dites-moi, Alphy, faut-il l'habit ou le travesti ?
La carte ne dit rien de ça.

— Le travesti, le travesti, répondit gravement Allais. C'est indispensable.

Et le soir, alors que dans le cabaret des gaillards en veston et de jolies filles en chemisette gigotaient à loisir, un être étrange surgit, habillé d'un maillot de soie rose, couronné de fleurs et portant aux hanches une ceinture de feuilles de vigne : fidèle au rendez-vous donné par Alphonse Allais, c'était Jean Lorrain.

Un éclat de rire homérique l'accueillit. L'invention fut trouvée charmante et le poète soutint le rôle jusqu'au bout. Mais il montra quelque ressentiment contre le mystificateur.

Cette petite aventure n'avait rien pour l'effrayer : il en chercha bien d'autres !

Pendant deux ans, il ne publia rien en librairie. On le voyait partout, à Paris et aux environs, tant qu'il lui restait assez de santé et de force physique pour se tenir debout. Il reprenait alors le chemin de Fécamp où il refaisait provision de vigueur. Puis, rentré à Paris, il recommençait ses équipées. On le voit changer de domicile presque à chacun de ses retours. Il gîte, 9, rue de la Michodière, 18, rue Duperré, 20, boulevard de Clichy. Il fait la parade

en costume de lutteur, sur l'estrade d'une baraque à la fête de Vaugirard; il ose tout, s'en vante et plus c'est fou, plus c'est dangereux, plus c'est hardi, plus il est heureux... Avec quel esprit et quelle tranquillité il raconte, quand il a le temps, dans l'apathie reposante de son Fécamp, les choses les plus audacieuses. Lisez ceci par exemple :

« Il fait si chaud !... Je ne sors plus que le soir, après le coucher du soleil ou le matin, à quatre heures, et en voiture encore ! Les chaleurs m'excèdent; la mer a des miroitements qui me donnent mal au cœur — et à tel point que je crains un commencement de grossesse... Ce sera l'enfant de Grenelle, mais l'enfant de l'injustice — car j'en ai vu faire ou plutôt j'ai vu faire devant moi tout ce qu'il faut pour en faire... mais je n'étais qu'assistant, hélas !... Les enfants ça se fait donc par les yeux ? Depuis Molière, je savais qu'on les faisait par l'oreille, mais, par les yeux, c'est bien vice suprême, cela ! »

D'une autre lettre inédite, comme la plupart des citations que je fais ici :

... « Enfin revenu à Paris le 15 juillet, j'y ai passé quatre jours enivrants à la fête de l'Esplanade des Invalides avec tous mes amis les lutteurs, les cambrioleurs, les assassins, les pitres, les souteneurs, etc... J'ai gité avec eux rue Croix-Nivert, dans des costumes étourdissants, tout en velours gris, en che-

mise à carreaux roses débraillée, pantoufles en tapisserie, grand chapeau gris de fort de la halle ou de farinier. Des beuveries, des vacheries, des flâneries et des engueulements... et tous masseurs par désir... Mais je regarde masser les autres... Très drôle : un petit mime et un grand lutteur, jolie même cette médaille romaine... et voilà ! Rentré ici le 20, j'ai été pris « d'une fièvre brûlante » et d'une angine non couenneuse mais granuleuse... Je suis donc, pour le quart d'heure, veule, blême, avec des yeux trop grands et des lèvres couleur de sang, assez goule, en somme... »

Il risque tout pour une impression, pour un document, sans souci du danger ni des lois, et bien souvent son ami Oscar Méténier, secrétaire de commissaire de police, sera son sauveur quand il se compromettra dans les aventures les plus périlleuses. Il lui arrivera même (il l'écrit dans une lettre griffonnée boulevard de Clichy) d'être poursuivi pour adultère, « pour avoir été trouvé couché *seul* dans le lit et l'appartement d'une femme mariée, âgée et séparée de son mari. C'est fou ! »... Il affecte alors d'avoir un idéal bien scandaleux : « Je travaille à votre ballade : Ça ne vient qu'à moitié. Je voudrais être boucher, gras, râblé, sain et vigoureux d'âme et de corps, bête à miracle, b...r à volonté et aimé d'une cuisinière. » Il ajoute aussitôt : « Quelle

vrille que la littérature ! Je suis vrillé, percé jusqu'aux moelles et cela nuit et jour. » Périodiquement un dégoût profond reparaît dans sa correspondance : la satiété, la fatigue, la colère de ne pouvoir comprendre, découvrir, ressentir et vibrer sans lassitude et sans fin. ... « Quelle tare que d'être soumis aux lois communes et physiques de l'amour ! Le désir en est la meilleure part. La flèche au but n'a déjà plus son vol. » Et ailleurs : « Le visage humain me dégoûte. Je ne l'aime plus que dans les miroirs de Venise, savamment reflété dans le clair-obscur d'une chambre Borgianesque, maquillé à outrance, surhumain, inhumain, tête d'idole ou de martyr, d'une impassibilité cruelle ou d'une volupté souffrante. »

Il trouve, malgré tout, le temps de beaucoup travailler. C'est ainsi qu'en plus d'une correspondance considérable et de collaborations occasionnelles, il va donner, coup sur coup, durant la seule année 1885, trois œuvres de genres fort différents : *Viviane*, *Modermités*, recueil de poésies d'une actualité suraiguë, où commencent à se concrétiser les spectacles et les observations de ces années de débauches et de vie littéraire, enfin un premier roman : *Les Lépillier*, scènes de la vie de province, livre qui n'a pas vieilli et qui conserve toute la saveur acide de ses interprétations humaines et toute la fraîcheur d'aquarelle de ses

paysages normands. Du coup, si « cinquante personnes au moins, ayant cru se reconnaître », désertèrent, à Fécamp, le salon de sa mère, Jean Lorrain fut classé dans les cénacles et les salons comme un talent vigoureux, pittoresque, d'une souplesse et d'une originalité rares. Il n'était pas homme, ayant débuté relativement tard, à laisser l'opinion en repos. Il connaissait assez, dès lors, son Paris artistique et mondain pour savoir comment il fallait le prendre. Il continua à faire preuve d'une activité physique et cérébrale stupéfiante. Ce ne fut pas sans dommage pour sa sensibilité. On le voyait souvent « maigri, pâli, défait, comme sortant de quelque terrible veille ». Et quels nerfs grinçant à fleur de peau !... Douleurs précordiales, troubles nerveux... Après l'éther, le bromure et les serviettes mouillées sur la région du cœur, juste le temps de pouvoir se tenir debout et repartir !

Il se plaisait dans le salon de Rachilde et se lassait du « Tournebride » de Barbey d'Aurevilly — pour qui son affection et son admiration restaient entières : ... « n'y suis pas retourné, rue Rousselet, mande-t-il à Charles Buet. Son entourage idolâtre et fielleux m'écœure... Tous ces gens qui ne sont qu'un que dans les trois mètres carrés de la chambre de la rue Rousselet sont odieux, depuis le sorcier Critique jusqu'au vomito-catholique Bloy... Lui [d'Aurevilly], toujours merveilleux, et il faut qu'il



VUE GÉNÉRALE DE FÉCAMP

Photo L. Jourdain, Fécamp.



MARTIN DUVAL
Père de Jean Lorrain.

le soit pour résister à cet entourage. » Il se lassera même de Charles Buet; il se fâchera avec Laurent Tailhade; il recherchera Huysmans et les deux écrivains, enchantés l'un de l'autre, demeureront toujours en rapports affectueux. A l'issue d'une visite à l'auteur d'*A rebours*, Jean Lorrain écrit : ... « Passé la soirée de dimanche avec Méténier, très vibrant, et Félix Fénéon, flave et long. Vu hier Huysmans au ministère. J'y suis resté des heures et ne l'ai délivré de ma personne qu'à six heures. Celui-là, c'est le régal suprême. Suis encore sous le charme, presque amoureux vraiment de cette pourriture exquise et de ce cérébral idéalisé. » Il connaît Gustave Moreau, un Gustave Moreau triste, mélancolique, « ne travaillant plus, s'isolant du monde, *orphelin et veuf à la fois par la perte de sa mère*, une existence brisée... Ne veut même plus entendre parler de peinture et de son art... Je l'ai vu samedi soir. J'en suis sorti navré (1) ». Il continue à marquer « un grand penchant pour les voyous, lutteurs forains, garçons bouchers et autres marlous ordinaires et extraordinaires » dont il fait « à Paris, avec quelques femmes absolument exquises et quelques rares hommes de talent, sa société exclusive. » Et il travaille. Et comme toujours, il retrouve la Normandie chaque fois qu'il sent ses forces l'abandonner. Écoutons-le :

(1) Lettre inédite à Charles Buet.

« Parti comme un voleur, hélas, oui ! mon ami, mais tant d'affaires et souffrant plus que mille morts : la parfaite conscience de ce cou et de ce clou ridicules... Un clou qui était un kyste, mon cher, et qu'on m'a bel et bien ouvert hier d'une incision cruciale et saupoudré de nitrate d'argent introduit délicatement dans la plaie. De quel baiser venimeux, vénéneux ou sacrilège ce kyste était le fils ?... Paris est plein d'erreurs et Jean Lorrain plein de métamorphoses... Toujours est-il que j'expie cruellement des voluptés en somme bien banales et bien vénales et que je savoure avec délices le calme et la reposante bêtise de ces lieux et des êtres environnants !... Il fait presque froid ici. La belle soirée bleue qu'il faisait à Paris dimanche ! Et j'étais si bête, si engoncé, si grotesquement douloureux ! Le poète des éphèbes, des captives et des dieux malade ! La santé du vice attaquée et défaillante à son tour ! C'est à mourir de honte. »

Il arriva à se complaire (oh ! pour un temps !) dans l'ordre et dans l'indolence de la demeure paternelle. Il avoue à Méténier : ... « Je ne m'ennuie pas et je suis même tout effaré à la pensée de quitter ce pays bâti entre deux falaises emprisonnées par une mer d'encre, une mer que la haute neige des côtes fait couleur de suie et de remords. Je suis avachi de chaleur et de bien-être et, les longs soirs de tour-

mente et de neige, je me surprends à ressasser seul, devant les bûches, la tête appuyée au chambranle de la haute cheminée sculptée, l'œil amusé par les poutrelles du plafond vert de mer et la goutte rouge de ma lampe d'église, — heureux d'avoir chaud, de ma santé, seul éveillé dans la grande demeure endormie, tandis que les branches de houx entrelacées autour du grand landier de fer craquent et se tordent à la chaleur de la flamme. Le vide et l'inanité du but poursuivi me semblent encore plus vides et plus vains et je me souviens presque avec effroi de ce grand Paris boueux qui m'a pris beaucoup de ma jeunesse, beaucoup de ma santé... »

Il correspond avec Goncourt, avec Huysmans... Il s'abandonnera au charme du mois de mai en Caux :

... « Température idéale: les pruniers en fleurs dans toute la campagne, des horizons de vallées d'un vert si léger, si délié, si frêle ! des rivières couleur d'yeux de fée, des pacages, des saulaies argentées, des boutons d'or par les prairies, des cieux d'une pâleur adorable, une jeunesse, une fraîcheur, une montée de sèves : le vrai mois de la Normandie avec tous ses arbres fleuris le long des routes — et, dans les fermes, neige des poiriers, écume d'aubépine, roseur des pommiers, étoiles des cerisiers, une odeur de miel dans l'air et des baisers qui vous frôlent la bouche... »

Mais ses découragements comme ses flâneries sont féconds et de courte durée.

Dans le calme de la rue Sous-le-Bois il bâtit un second roman, qui lui vaudra la rancune de son compatriote, voisin et camarade Guy de Maupassant : *Très Russe*, une manière de chef-d'œuvre qu'on ne relit pas assez. Il acheva cette œuvre dans la douleur : son père, M. Martin Duval, allait mourir. Il parle de cette longue agonie dans les lettres qu'il écrit à ses amis :

... « J'ai beaucoup d'ennuis, de préoccupations. Préoccupation de la santé de mon père qui s'affaiblit de jour en jour. Je l'ai trouvé très changé. C'est l'anémie et la plus terrible des anémies : l'anémie sans nerfs des sanguins devenus exsangues. Le 3, il a eu une crise épouvantable et ma mère et moi avons craint, toute une journée, un événement, la fin... Depuis il va mieux, mais cela ne peut durer, c'est certain. » Plus tard il écrira :

« Mon père est mourant ou presque : l'affaire de huit jours au plus, et ma mère et moi nous relayons auprès de lui, ne le quittant presque pas... Triste, triste la vie, et de voir s'émietter, bribe par bribe, les siens devant soi. Et rien à faire qu'à laisser faire et attendre ! Attendre : le dernier mot de la philosophie humaine... »

M. Martin Duval mourut, en effet, dans sa soixante-et-onzième année, le 2 février 1886. Il fut inhumé dans le cimetière de Fécamp, aux côtés de sa mère, Anne Verdière. C'est alors que Jean Lorrain composa les quatre vers qui, gravés dans le granit noir, lui servent aujourd'hui d'épithaphe comme à tous ceux de sa lignée (1).

Après les règlements de comptes, inventaires, notaires et le reste qui l'excède, il travaille de plus en plus. On l'avait lu dans l'*Art et la Mode*, la *Vie Moderne*, *Lutèce*, la *Revue Indépendante*, la *Suisse romande*, etc. Il travaille à un nouveau roman intitulé : *Les Pelures*, qui le passionne et qui contient de maîtresses pages — mais il ne le terminera jamais et, à part quelques morceaux publiés plus tard, sous forme d'articles, ce beau travail inachevé restera inédit : il l'est encore. Il s'attarde quelque temps à Fécamp, offre l'hospitalité, l'été, à ses confrères, avec une insistance et une amabilité charmantes. Félicien Champsaur sera son hôte et l'en remerciera plus tard, en essayant de se poser publiquement comme son maître et son instituteur — ce à quoi

(1) Voici ces vers :

Ils reposent. La vie ardente et triste, alarmes,
Chagrins, ne hantent plus leur paisible oreiller :
Les aubes, chaque jour, les baignent de leurs larmes...
La vie est une tombe au détour d'un sentier.

Jean Lorrain ripostera par trois lignes écrasantes de dédain. Il se complaît dans la curieuse chambre qui est la sienne, haute, « verte et rose », où il lit « à la lueur d'un cierge », parmi « des statues peintes, aux lèvres d'un rose violâtre, aux yeux glauques et sans prunelle, aux cheveux sanguinolents et plus vivantes, dans leur immobilité fantomatique, que le vide et vain tourbillon des Krysinska-bocqueuses et des Salis-bocqueurs ». Il arrive à aimer la pluie, le vent, « les mers glauques tigrées d'écume, l'automne » qui le font s'avouer veule et découragé au début d'une lettre au cours de laquelle il écrit : ... « J'ai mille choses dans le cerveau, car les temps gris sont mes moments d'éclosion. Je roule mille pensées d'amertume dans la tristesse de mon être et, par contre-coup, j'obtiens des visions éclatantes dans le clair-obscur de mon cerveau !... » Et Paris, une fois de plus, le reprend pour ne plus guère le lâcher.

Un extraordinaire courtier en publicité, Jules Roques, ayant conçu, en 1884 (1), pour faire connaître les pastilles Géraudel, un prospectus ayant l'aspect d'un journal, l'intitula : *Le Courrier Français*. Or il advint qu'il prit ce journal au sérieux, entrevit le moyen d'en faire une feuille très lue, se

(1) Le premier numéro du *Courrier Français* portait la date du 1^{er} novembre 1884.

lança résolument dans la voie de l'audace et, montmartrois, trouva dans les parages du Chat Noir de jeunes talents impatients de se produire en toute liberté, les appela, les accueillit, fit de sa publication quelque chose de très vivant, de très nouveau, de très hardi, de très français enfin, et parvint ainsi à éveiller l'intérêt du public. Il sut choisir ses collaborateurs réguliers avec un flair merveilleux et il s'attacha Jean Lorrain comme chroniqueur. La liberté de tout dire après avoir tout vu, la permission de clamer ses admirations et ses haines sans contrôle, chaque semaine, quelle fête pour Jean Lorrain !

Las des hôtels et des meublés, il s'installa un peu plus tard chez lui, 8, rue de Courty. Au rez-de-chaussée de la maison, la façade sang-de-bœuf d'un antre de mastroquet mettait une note d'un modernisme aigu, mais les fenêtres de ce logis s'ouvraient sur la paix gazouillante des jardins du ministère de la guerre. Paul Duval avait essayé de retrouver là un peu de sa maison natale. Plusieurs de ses meubles provenaient de sa chambre fécampoise. Ce logis de la rue de Courty a été décrit par plusieurs écrivains et jamais mieux que par Gustave Kahn :

« Son salon, écrit l'auteur de *La Childebert*, tenait du capharnaüm et du laboratoire de Faust, tel que l'imaginèrent les décorateurs d'opéra. Avec de lourds

rideaux rouges, des vieux bois, des plâtres peints couleur de vieux bois, des cuivres, des étains, une tête de femme en plâtre qu'il était très fier d'avoir badi-geonnée en décapitée, verte, les yeux révulsés, de larges gouttes de sang au cou, c'était assez le décor de l'*Incarnation* de Félicien Rops. »

Passant de l'habitation à l'habitant, Gustave Kahn poursuit :

« Il ne revêtait pas l'attirail du Mage. Il était moderniste en matière de toilette, toujours à la mode d'après-demain. Il cherchait le point de singularité prescrit par le dandysme dans la somptuosité du bijou. Il chargeait ses doigts de bagues, jouxtant parmi l'or mat et l'or vert, les brasiers légers des opales et les grosses lividités des saphirs blancs, semblables à des yeux malades. Il fut le premier critique qui devina l'art de Lalique. Il porta certainement des bagues imaginées, sinon dessinées par lui-même, des bagues qui eussent fait frissonner de jalousie des Esseintes, car ce qui différenciait Lorrain et des Esseintes, c'est que Lorrain avait un goût un peu osé, mais un goût, dans les choses de joaillerie. »

Ainsi installé, s'étant composé à l'instar de sa première grande admiration, Barbey d'Aurevilly, une attitude, le jeune écrivain, loin de modérer son activité, la tend jusqu'à l'extrême limite de ses forces physiques et morales : il se rue à travers la vie et la

littérature comme les vikings devaient se ruer à travers la Neustrie médusée.

Jean Lorrain, fixé sur la bassesse de tous les milieux, meurtri dans son cœur, déçu dans son idéal, édifié sur la valeur des principes admis, des usages reçus, des habitudes et des traditions plus fortes que les liens de la parenté parfois occasionnelle et de l'amitié rarement désintéressée, Jean Lorrain, orphelin intellectuel, comme tous les novateurs, est résolu à dire son fait à son époque, à rendre coup pour coup, à attaquer au besoin, en bon descendant de corsaire, à vivre en solitaire dans une société mauvaise, ridicule, chancelante, immonde souvent et toujours ignorante ... — et, malgré tout, hélas ! si supérieure, intellectuellement, à la nôtre ! Du haut de son indépendance et de son art, étranger à toutes les compromissions, il regarderait passer son siècle, en se laissant aller sans réserve à sa nature.

Il débute dans le *Courrier Français* par un retentissant article sur Rachilde : *Mademoiselle Salamandre*. Il a trouvé sa voie. Jean Lorrain vient de créer un genre : le sien. Il sera très imité par la suite. Il ne sera jamais égalé. Dans le Paris, encore exempt du cosmopolitisme qui le submerge depuis 1919, dans le Paris croyant encore à l'art, ignorant les lancements à coups de billets de banque, le Paris des omnibus surmontés des agréables impériales, éclairé au gaz.

chauffé au bois et illuminé de fiacres, voici Jean Lorrain bondissant comme un faune, délirant de joie, éperdu de fureur, pleurant pour un beau vers, ricanant devant des choses et des gens, justicier, emballé, tragique, hilarant — d'une sincérité charmant quelques esprits, mais épouvantant toutes les médiocrités, toutes les hypocrisies.

Il est partout et il est partout à la fois. Sa haute silhouette s'encadre dans le chambranle de deux ou trois salons chaque soir. Il abandonne son pardessus à la livrée aussi naturellement qu'il « jaspine » avec « Bath-au-pieu ». Il fréquente les magistrats mais ne s'interdit pas de railler la « renife » à l'unisson de leur clientèle. Il soupe dans les restaurants à la mode et il couche chez Guilloury, là-bas, au Point-du-Jour, en face de l'Île-des-Vaches. Il madrigalise devant les dames titrées et il interroge les demoiselles du quartier du Trône et de la rue Joubert. Il est très goûté dans les salons israélites où les littérateurs nouveaux sont fêtés et il se perd dans des Asnières, des Gennevilliers et des Clichy, où les avenues, aujourd'hui parisianisées, s'allongent, désertes, bordées à l'infini de tremblotants candélabres dont la solitude poigne le voyageur. On le regarde passer sur les boulevards, « grand, taillé en force, note Laurent Tailhade, avec de gros os et des yeux bleus à fleur de tête, les cheveux dorés au henné, musqué, fardé, la main belle, un peu massif,

un peu voyant, trop jeune pour être simple et concurrentement *posant* le dandysme et la perversité ». Il s'affiche, au sortir des salons juifs où il s'attarde, parmi les spectateurs du « quadrille naturaliste », le soir, après s'être exhibé l'après-midi aux courses. Il est un des leaders du *Courrier Français* et l'un des boute-en-train des célèbres bals organisés par ce journal. Il devient en outre l'un des principaux collaborateurs de l'*Événement*, quotidien littéraire dont le propriétaire est Edmond Magnier.

Si Jules Roques fut un directeur extraordinaire, portant souvent tout son avoir dans sa poche et ne payant ses collaborateurs que lorsqu'il lui plaisait (encore ne leur donnait-il souvent que cinq louis, après quoi il les emmenait faire avec lui la fête jusqu'à l'aurore... et là seulement il semait l'or à pleines mains !), Edmond Magnier, directeur d'un grand journal parisien, sénateur, aussi habile « découvreur » de jeunes talents que Jules Roques, était, malgré son train de vie, plus besogneux que lui, payait aussi rarement et menait une existence auprès de laquelle les imaginations de Murger et de Balzac pâlissent un peu. Pendant un quart de siècle il recula une catastrophe inévitable, traînant à belle allure un passif évalué à vingt millions. Mais quel beau journal fut l'*Événement* ! On y voyait se succéder les signatures d'Anatole de la Forge, de Georges

Duval, d'Edmond Deschaumes, d'Arsène Alexandre, d'Emile Faguet, d'Arsène Houssaye, Aurélien Scholl, Mermeix, René Maizeroy, Jules Hoche, Léopold Lacour, etc. Jean Lorrain y débuta par une série de *Portraits littéraires et mondains* qui mirent une fois de plus le Tout-Paris en rumeur. Il poursuivit son œuvre avec tranquillité, disant très haut ce qui se murmurait très bas, révélant ce que l'on cachait, démolissant ce que l'on soutenait, n'épargnant pas les puissants du jour, aussi dédaigneux de ceux qui le déclaraient malhabile que de ceux qui le trouvaient très crâne.

Il précipite encore son train d'enfer. Il publie, par un contraste qui chez lui fut constant, un recueil de poésies : *Les Griseries*, œuvre exquise où toutes les visions du XVIII^e siècle sont encloses. Les vers alertes y pétillent comme du champagne ou s'alanguissent comme meurt une note de clavecin ; le délicieux parfum des élégances qui ne reviendront plus s'exhale de ces pages. Il a des duels avec René Maizeroy, qui deviendra son ami, avec Marcel Proust, etc., où son mépris total du danger se manifeste. Il commence d'autres séries dans *l'Événement* ; il est assidu chez Sarah Bernhardt, qui lui demandera d'écrire pour elle des pièces qu'elle ne jouera pas, les nécessités matérielles l'obligeant à « faire de l'argent » d'abord : ah ! le grand cri de douleur poussé par le poète, à la fin de sa vie, dans la pré-

face de son *Théâtre* ! Il collabore encore parfois au *Scapin*, au *Décadent*, à la *Plage Normande* que dirige son compatriote Charles Durand, *alias* Carolus d'Harrans, à la *Grande Revue de Paris et Saint-Pétersbourg* d'Arsène Houssaye et Armand Silvestre, à la *Chronique Moderne* de Robert Bernier et Eugène Morel ; il écrit dix lettres par jour, tire une pièce des *Lépillier* avec Méténier, est au Pavillon d'Armenonville, chez Julien, au Moulin-Rouge, au Jardin de Paris, dans les cafés de jockeys et de book-makers de la Porte-Maillot, chez Stéphane Mallarmé où il se lie avec Henri de Régnier, Gustave Kahn, Marcel Schwob et quelques autres dont il prônera le talent, par la plume et par la parole, à toute occasion, donne tous ses nerfs, tout son cerveau, toute sa vie, demande de plus en plus à l'éther le moyen de faire obéir encore son corps exténué mais toujours plastronnant et, certains soirs, las enfin de tout et de tous, il pense à sa mère, restée veuve et seule, dans le calme de Fécamp, et, redevenu le petit enfant qu'il fut, au fond, jusqu'à la mort, lui écrit des lettres de cet accent :

« Ce lundi soir, 8 heures. — Ma chère et bien aimée maman, ma seule passion, toi la seule que j'aime *vrai*, car j'aime peu de ma nature, puisque tu ne vis que de mes lettres, en voici une encore. Si nous devions être séparés un jour par la Mort, à laquelle je songe souvent (et c'est ce qui m'enrage

de te savoir loin de moi) et si l'un de nous doit survivre à l'autre, au moins aurons-nous la conscience de nous être bien aimés, la consolation de nous être adorés l'un par l'autre, car je t'aime tant qu'il est des soirs où j'ai des larmes plein les yeux rien que de te savoir loin de moi. Oh ! la cruauté de la vie ! Dire qu'il est des enfants qui ont des mères et qui ne les aiment pas ! » Il poursuit en narrant l'emploi de sa journée, puis, la lettre mise à la poste, repris par le démon de Paris, ayant avalé quelques morceaux de sucre arrosés d'éther, il s'élance de nouveau à travers la grande ville nocturne, l'esprit conquis par quelque marotte nouvelle, s'amusant, par exemple, à ramener les profils des gens qui passent à des types de bêtes : singe, mouton, vautour, etc., tirant de là des déductions étranges, vantant à tout le monde le dernier poème qui l'a ému ou démolissant à jamais le mauvais livre qui l'a ennuyé : « Avez-vous lu la plaquette d'Henri de Régnier ? Par quel nouveau-né gâteux Champsaur a-t-il fait écrire sa dernière prose ?... Comment, vous n'avez pas encore entendu Jehan Rictus ? Allez-y tout de suite... » Et, rentré chez lui à une heure du matin, s'il se sent en verve, l'éther aidant, il griffonne encore le premier jet de quelque conte.

A ce régime on conçoit aisément que l'étrange logis de la rue de Courty se soit peuplé d'hallucina-

tions. Il devint bientôt le fameux *Mauvais Gîte* des *Contes d'un Buveur d'éther*. Jean Lorrain y était la proie de terreurs et d'angoisses. « Mes nuits, a-t-il conté, y étaient atroces. J'y avais des troubles de la vue et de l'ouïe. Le silence de la chambre était hanté de pas. On marchait dans les murs; les rideaux s'écartaient sous l'effort de mains invisibles; les portes s'ouvraient d'elles-mêmes, et cela quand la chambre était obscure. Était-elle éclairée? Des pieds nus surgissaient sous les portières, des mains de femmes s'insinuaient hors des tentures... » Cela devint tel que, parfois, délaissant ce terrifiant logis, Jean Lorrain alla coucher à l'hôtel. Il ne nous a pas dit s'il y trouvait la paix, mais il a fait sur l'appartement de la rue de Courty une remarque au moins curieuse. « Chose extraordinaire, note-t-il, cet appartement fut, après mon départ, loué à un brave et vieux célibataire, un retraité des douanes, qui, en six mois, y devint fou et, finalement, s'y suicida... J'ai su depuis que l'appartement néfaste avait été, avant moi, la garçonnière, ou plutôt la pigeonnière, l'entresol d'aventures et de rendez-vous d'un commis voyageur de Lyon qui, appelé fréquemment pour ses affaires à Paris, y menait une vie de bâtons de chaise... Et voilà !... Étaient-ce les rôles des victimes de Lousteau qui s'acharnaient après moi? Concluez vous-même. Bref, les ténèbres de cet appar-

tement étaient terriblement grouillantes et sa solitude bizarrement peuplée (1). »

De ces hallucinations même il fera de l'art, des thèmes d'ouvrages d'une personnalité telle que ses imitateurs en tous genres (ils seront nombreux) ne s'attaqueront pas à cet ordre d'œuvres.

Il se dépensera à l'*Evénement*, et au *Courrier Français*, comme toujours sans compter. Pendant trois ans et demi sa signature habituelle ne suffit pas à Jean Lorrain pour « faire retourner le Boulevard », comme le lui demande Edmond Magnier. Il prend, ce qu'il fera toute sa vie avec délices, des pseudonymes. Rien que dans l'*Evénement* il signera des séries de chroniques : Arlequine, Bruscombille, la Batte, Francine, etc. (Vingt ans plus tard, alors qu'il se sentira décliner, il signera même, avec le grand courage qu'il eut toujours : le Cadavre). Il collaborera aussi à l'éphémère quotidien fondé par Jules Roques : *L'Egalité*, mais on peut dire que c'est à l'*Evénement* qu'il commença à construire sa grande réputation et qu'en s'essayant dans tous les genres il parvint, peu à peu, à dégager tout à fait sa manière. L'*Evénement* et le *Gil Blas* réalisaient une forme de journalisme que l'*Echo de Paris*, puis le *Journal* mirent ensuite au point — et qui, depuis,

(1) Lettre à Jules Bois.



JEAN LORRAIN DANS SON LOGIS DE LA RUE DE COURTY

(En haut, à gauche, moulage peint de la tête de la *Femme inconnue* de Donatello, Jean Lorrain a fait ajouter par le mouleur, sous le cou, des caillots de sang.)



Pioto Taponier.

JEAN LORRAIN EN TRAVESTI

s'est malheureusement perdue comme s'est perdu l'art de la chronique.

Quand Jean Lorrain se sentait faiblir, il allait, comme par le passé, se réfugier auprès de sa mère et « se réparer à outrance » dans son pays natal où son boghei, ses complets clairs et ses cravates étaient célèbres de Saint-Jouin aux Grandes-Dalles. Mais il suivait alors de trop loin l'actualité, malgré sa très active correspondance avec Edmond Magnier. Sous peine d'être distancé, sinon supplanté, il fallait revenir à ce Boulevard, à ce Paris, qui veut tous les nerfs, tout le cerveau, toute la vie. En outre, pour obtenir cinq louis de Magnier, il fallait une semaine de négociations, de courses et de correspondance. Cela lassait l'écrivain. Le 16 juillet 1890, après avoir tout fait pour éviter une rupture (car il devait toujours être reconnaissant à Magnier de l'avoir « inventé » en tant que chroniqueur), après avoir accepté les propositions de l'*Echo de Paris* à la rédaction duquel il appartenait depuis quinze jours, il écrivit au directeur de l'*Evénement* cette lettre :

« Mon cher Magnier,

« Comme j'ai horreur des scènes et du rôle de Monsieur Dimanche, comme j'ai malheureusement autre chose à faire que venir huit fois en huit jours à la caisse de l'*Evénement* pour n'y pas toucher soixante-quinze malheureux francs, comme si je suis

aujourd'hui à l'*Echo de Paris* la faute en est à vous qui n'avez pas voulu me faire chez vous la situation qui m'était due et promise, nous en resterons là et arrêterons, n'est-ce pas ? à partir d'aujourd'hui une collaboration qui aura durée six mois et trois ans plus quinze jours.

« Vous m'avez reproché tantôt de m'avoir connu autrefois plus simple et plus coulant, et vous m'avez fait justement sentir tous les torts que j'eus d'être timide et trop pliant. Je débute et j'ignorais encore le journalisme. Grâce à vous, je connais aujourd'hui les êtres et les choses.

« Je vous en garderai toujours la reconnaissance, mais j'ai passé l'âge des humiliations salariées et gratuites.

« Croyez-moi quand même très vôtre

« JEAN LORRAIN. »

Il avait déjà publié dans l'*Echo de Paris*, en 1888, — en même temps que paraissait chez Dalou, *Dans l'Oratoire*, son premier livre « terrible », — un court feuilleton : *La Dame aux lèvres rouges* et il avait été, dès cette époque, présenté aux lecteurs comme « un jeune écrivain qui, par son talent, a su se créer une place dans la littérature contemporaine ».

Oui... Mais l'éther lui rappelle brutalement qu'il se fera bientôt payer le service qu'il lui rendit jus-

qu'alors de lui donner une activité presque surhumaine. Les premiers accidents arrivent : les classiques abcès sous le bras droit — précurseurs des opérations à venir. Jean Lorrain est éthéromane : il le sait mieux que personne — mais sa « maman », elle, ne supposait pas qu'il fût à ce point. Paul Duval peut à peine tenir une plume. Et bientôt le voici très malade. On prévient sa mère. L'admirable femme n'est pas longue à connaître toute la vérité. Elle n'hésite pas. Elle arrive à Paris. Elle vient reprendre sa place, comme autrefois, au chevet de son enfant malade. Elle ne le quittera plus. Elle sera l'ange gardien de ce Pétrone et de ce Saint-Simon de la fin du xix^e siècle, qu'on a pris d'abord pour un nouveau Dangeau, — le Dangeau des *Mémoires*. Désormais on verra aller, au bras l'un de l'autre, à travers la vie et à travers le monde, ce bon fils posant au « mauvais garçon », cet observateur sagace de notre temps, ce voyageur inlassable et désespéré des contrées marécageuses où rampe la maladie et des pays de songe où gambadent les elfes, ce poète fidèle en même temps à Gustave Moreau, à Botticelli et à Burnes-Jones, ce désenchanté trop méchant en apparence pour n'être pas très indulgent dans son cœur — et il fut en effet un confrère d'une obligeance rare — et cette femme vaillante, esclave de l'amour maternel, esclave heureuse de sa servitude.

Il quitta joyeusement l'appartement de la rue de Courty. Il vint habiter avec sa mère dans cette jolie et célèbre maison du 45 de la rue d'Auteuil qui, au XVIII^e siècle, nous dit Octave Uzanne, appartenait aux demoiselles Verrières. Ce n'est plus le capharnaüm décrit par Gustave Kahn. L'appartement a changé ; l'habitant aussi. Jules Bois le constate. Plus rien de ce perfide asile de garçon « dans la nouvelle demeure spacieuse, aux plafonds élevés, aux tentures riches et correctes, aux graves meubles Louis XIV ou Louis XVI qui ont une grâce familiale dans leur raideur ornementée. Tentures vieux rose, charme d'un quartier central mais retiré, ameublement gracieux pour une laborieuse mollesse, avec beaucoup de paravents, de coussins, d'étoffes vieux vert... Dans un coin, une tête de plâtre saigne, coupée, vers un plat d'Hérodiade... Lorrain a changé de mine en changeant de quartier. Reposé et frais, l'œil calme sous l'ébouriffement de cette moustache de beau matou que soulève le sourire d'une morsure toujours prête, morsure qui n'est, au fond, qu'une caresse exacerbée et plus profonde... il ne ressemble plus au Lorrain d'autrefois. »

Cette sagesse ne durera pas toujours. Mais la « maman » est là pour tempérer les folies, la maman dont il dira un jour : « Ma mère ? Elle est toute ma vertu. » Il écrira encore, d'elle, dans des notes que j'ai pu recueillir : « Je vois clair dans son

âme mais je n'y pénètre pas : c'est une sainte dans une châsse de verre ».

Les bureaux de l'*Echo de Paris* se trouvaient alors à l'hôtel Colbert, 16, rue du Croissant. Valentin Simond occupait avec autorité le fauteuil directeur. Sous son aimable férule, Henry Bauër, Edmond Lepelletier, Dubrujeaud (si oublié !) critiquaient les mœurs, l'art et la littérature. L'auteur de *Dans l'Oratoire* y publia sa célèbre série : *Une femme par jour*, puis les tout premiers *Pall-Mall* signés du pseudonyme Restif, puis *Raitif de la Bretonne*. Il assumait, en adoptant ce nom comme pseudonyme, une lourde tâche. On sait avec quelle maestria, à l'*Echo de Paris*, puis, surtout, au *Journal*, il sut l'accomplir. Il est amusant de remarquer que la forme dite *Pall-Mall* apparut, fugitivement, dans le quotidien fondé par Fernand Xau avant l'arrivée de Jean Lorrain au *Journal* : le 26 octobre 1893, en effet, André Theuriot y donnait un article : *Sur les Chemins*, dans lequel, inconsciemment peut-être mais manifestement, il se montrait influencé par les chroniques de l'auteur d'*Ellen*.

C'était la belle époque où l'on pouvait lire dans la même page la signature d'Emile Zola et celle de François Coppée au-dessus de celles de d'Esparbès, d'Henry Becque, de Clovis Hugues, de Paul Brulat, de Maurice Barrès, de Jean de Bonnefon,

de Fernand Vandérem, etc., etc. La littérature pouvait alors justifier une concurrence entre deux directeurs de journaux, et Fernand Xau exécutait exactement cette partie du programme qu'il publiait dans le tout premier numéro du *Journal* (28 septembre 1892) : « Journal de combat littéraire et artistique, où les jeunes auront leur place à côté de leurs aînés et où l'incessante activité de leur talent pourra s'exercer en toute liberté... » Le terrain de la concurrence entre les quotidiens s'est considérablement déplacé depuis !

Voici donc Jean Lorrain au *Journal*. Cependant il collaborera à d'autres journaux tels que le *Gaulois*, à des revues de tous ordres telles que la *Revue Illustrée*, mais il ne se dispersera plus autant qu'auparavant. Le *Journal* sera le centre de son activité, l'un des agréments de sa vie, tant que Fernand Xau vivra, et la grande tribune du haut de laquelle il pourra lancer sur le monde intellectuel les flèches d'or de son esprit et les feux multicolores de son talent.

Oscar Méténier proclame alors avec raison, dans la *Revue Moderne* : « Jean Lorrain a décidément gagné ses galons. »

IV

Dans la Bataille

REPRENONS et précisons. Regrettant d'avoir perdu tant de temps et tant de forces dans les cénacles, les jeunes revues, les salons de seconde zone, les camaraderies intéressées, les « relations littéraires », avec tant de courtiers usurpant le titre d'homme de lettres, et les génies de tavernes qui font passer l'Art après le Bock et le Lit, Jean Lorrain, installé à Auteuil, déclina les invitations, « sema » d'encombrants confrères, commença à utiliser des souvenirs — mais, en dépit de la Faculté, continua à mener une vie mouvementée bien qu'un peu moins fiévreuse, pourtant. Nous sommes exactement fixés sur son état d'âme à cette époque par les déclarations très nettes qu'il fit à Jules Bois, pour le *Courrier Français*, au cours d'une visite que ce dernier lui rendait dans ce logis d'Auteuil dont s'achevait l'installation.

— Mon Dieu ! mon cher, n'exagérez pas trop mes vices. Vous savez que j'en suis revenu, car ils ne m'ont pas donné ce que je leur demandais. J'ai interrogé l'humanité aux multiples faces. Je l'ai suppliée, torturée... Son secret banal lui est échappé et mon cœur n'en a pas été satisfait. L'humanité est une créancière... Et la chronique ! La chronique où il faut se dépenser chaque jour, croyez-vous qu'elle ne trompe pas, elle aussi, cette maîtresse quotidienne, qui boit notre sang sous forme d'encre et aspire lentement notre sève toute chaude qu'elle sert à un public blasé sur du papier d'imprimerie ? Après *Une femme par jour...*, *Un imbécile par jour...* Croyez-vous que cela change ? Fabriquer du neuf, débiter sa petite chanson bonimenteuse, être l'Yvette Guilbert d'un grand journal !... J'adore et je hais cette vie moderne, où j'ai pris tant de bains au picrate : je n'étais pas fait pour vivre au milieu des civilisés, parmi la méfiance et la rancœur ; je comprends trop cet amour exclusif de l'Océan, de l'horizon fuyant et lointain, des plages monstrueuses et inconnues... L'âme des petites océaniennes ou des marins bretons aux larges prunelles bleues et si naïves d'avoir vu l'infini m'aurait suffi. Sortir de soi, oh ! sortir de soi ! s'écrier comme Fantasio : « Que je voudrais être le cerveau de cet homme qui passe ! » De là m'est venue ma passion pour les bals costumés. Je ne m'explique pas l'égotisme de Maurice

Barrès qui se complaît en lui-même ; je suis plus sincère et plus dédaigneux. Je cherche à m'élancer hors de ma personnalité, hors de mon siècle, hors de mon sexe, et j'adorerais être un clown effarant, troublant, par cela même attirant, avec un masque épouvantable qui terroriserait les petites femmes (cependant peu étonnables) du Régent... Vivant de la vie parisienne, dans la bousculade haineuse, j'ai sorti bec et ongles. Ne voulant pas être dévoré par des sots, j'ai roulé de gros yeux mécontents et au bout de ma patte, j'ai mis parfois une griffe pour plume. Certes, j'ai beaucoup d'ennemis, mais je n'en suis pas fâché parce que je me suis acquis quelques amis rares, mais sûrs qui me comprennent... Je n'en veux pas plus. »

Il a publié *Sonyeuse* chez Fasquelle. Il va donner au même éditeur *Buveurs d'Ames*. Il voisine avec Edmond de Goncourt qui habite 67, boulevard de Montmorency, mais s'il vient parfois le dimanche aux réunions dites du « Grenier », on ne peut le classer parmi les assidus de ces réunions qui groupent tout ce que la littérature et l'art comptent de tempéraments originaux, d'Alphonse Daudet à Robert de Montesquiou et de Jean Ajalbert à Rollinat en passant par Lucien Descaves, J.-H. Rosny, Zola, Maupassant, Bourget, Mirbeau, Georges Lecomte, Gustave Geffroy, de Heredia, Jules Chéret,

Gustave Guiches, Arsène Alexandre et vingt autres. Les relations de Jean Lorrain et d'Edmond de Goncourt n'étaient pas de simples relations littéraires. Des goûts communs de bibelotiers et une similitude dans leur façon de juger les hommes avaient fait naître entre eux une affection personnelle dépouillée de toute littérature. Jean Lorrain répondit quelques années plus tard à M. Fromentin qui s'étonnait de ne jamais le voir au « Grenier » :

— Jamais je ne me suis senti plus près du cœur et de l'esprit de l'auteur du *Journal*. Je fréquente peu le « Grenier » pour la bonne raison que je préfère voir M. de Goncourt seul... Et son voisinage et son amitié me rendant la chose facile, c'est en semaine que je vais présenter mes devoirs au maître.

Choyé par sa mère, indulgente à ses fugues, caprices et frasques, il travaille plus et plus régulièrement que jamais... Néanmoins Paris le fatigue et les abus d'éther font sentir leurs effets et payer les heures surhumaines qu'ils donnèrent. La Faculté, appelée par la maman très attentive, conseille le voyage, le soleil, la chaleur. Lumière, décors changeants, sensations nouvelles : cela plaît trop à Jean Lorrain qui part pour l'Afrique du Nord en passant par Luchon et l'Espagne : Madrid, Tolède, Murcie, Valence, Carthagène. Il s'attardera au retour, à Marseille, l'une des villes du monde qu'il préfère, après

avoir visité Blidah, « la rose de l'Algérie », Oran, Mostaganem, Tlemcen où l'excursion de Mansourah l'enchantera, — Tlemcen, d'où il écrira à sa mère : ...« Je t'envoie ci-joint deux fleurs cueillies hier pour toi à Perego. J'avais ramassé jeudi de merveilleux iris bleus dans le cimetière arabe aux portes de Tlemcen, mais je n'ai pas osé t'en envoyer un : pas de fleurs de cimetière entre toi et moi... Je t'aime tant !... Cette nature fantasque et maladive, moralement et physiquement, ces à-coups de cœur et d'imagination folle (car je n'ai pas de sens, hélas !) qui font peut-être mon talent, en suis-je bien responsable et n'y a-t-il que de ma faute à moi ? » Il se plaira particulièrement à Alger, Alger dont il se souviendra *trois ans plus tard*, au cours d'un dîner à Armenonville avec Jules Chéret (Jules Chéret et Mme Chéret avaient été ses charmants compagnons de route et d'extase à Constantine, à Biskra, à El-Kantara et à Alger même) : « Oh ! les beaux couchants d'El-Kantara, la porte de l'Aurès et du désert bleu, mais bleu comme la mer, des soirs de Biskra, et — repris au charme de ces visions d'or et de pourpre, de ces féeries indescriptibles de la lumière de là-bas, nous projetons d'aller passer l'hiver prochain au Caire (1). »

(1) RAITIF DE LA BRETONNE, *Pall-Mall Semaine*, *Le Journal*, 5 juin 1896.

Il revient à Auteuil plus calme, ivre de lumière, reconnaissant au désert, qu'il décrit à tout venant avec un lyrisme admirable, de lui avoir procuré une sorte d'assoupissement de sa nervosité parisienne. Mais l'éther, qui l'a à peu près privé de sens, confesse-t-il, est un créancier implacable. Le 30 juin 1893, il fallut l'opérer de neuf ulcérations de l'intestin. « Un mois plus tard, c'était la perforation et le *comic* final », écrivait-il à Méténier (2), le 28 août suivant, de Plombières où, aucune plaie n'étant fermée, il saignait encore « comme un cochon de lait ». Ce fut Pozzi qui l'opéra. Nous trouvons des détails émouvants sur cette opération dans le *Journal* des Goncourt.

« ...Ce pauvre Jean Lorrain, écrit Edmond de Goncourt le 28 juin, doit être opéré vendredi et tous ces jours-ci, pour que sa pensée aille le moins possible à vendredi, il déjeune ou dîne chez des amis, et donne à déjeuner et à dîner à des amis, chez lui. Aujourd'hui il m'a invité à dîner chez lui et m'a servi comme curiosité : Yvette Guilbert...

« ...Contre cette porte fermée, où il y a les bœufs d'eau phéniquée, les éponges, la table pour le charcuter, Lorrain dit des choses légères, rieuses, plaisantes, comme en dit un homme d'esprit dont le lendemain est sans bistouri. »

(2) Lettre inédite.

Le 30 juin, l'auteur de *la Faustin* écrit :

« Malgré moi, toute la matinée, je ne puis m'empêcher de penser à Lorrain, que Pozzi opère en ce moment. A cinq heures, je vais savoir de ses nouvelles. Sa mère, qui est à la porte, me dit : « De son lit, il vous a vu traverser la place. Entrez donc quelques instants. Vous lui ferez un vrai plaisir. » Et tout bas : « Ça été bien dur. »

« — Ah ! fait-il en me voyant entrer, on a été six minutes avant de pouvoir m'endormir. Je croyais que je ne dormirais jamais. Pozzi m'a dit : « Vous avez pris de l'éther »... Oui, c'est vrai, j'en ai beaucoup pris, à la suite d'un grand chagrin qui me donnait des contractions de cœur... et ces contractions l'éther les calmait. Vous savez, l'éther c'est comme un vent frais du matin... un vent de mer qui vous souffle dans la poitrine... Ah ! après ce que j'ai souffert... il me semblait que j'avais le corps rempli de phosphore et de flamme. Il faudra encore que, dans trois semaines, je fasse une saison de Luchon : c'est bien ennuyeux d'être obligé de refaire son sang...

« Puis, après un silence, ses bras jetés hors de son lit, dans un étirement douloureux :

« — Oh ! dans la vie, il n'y a peut-être que quelques jouissances littéraires, et quelques jouissances d'exquise gourmandise (1) !... »

(1) *Journal des Goncourt*, T. IX, pp. 138 et 140.

Après vingt-cinq jours de lit, et deux mois pendant lesquels il fut « atrocement souffrant et douloureux », il partit pour Plombières le 26 août. Il y retrouva l'appétit et le calme. Quoique encore un peu saignant, il acheva sa convalescence en quittant Plombières à la mi-septembre pour visiter Bâle, Bienne, Berne, Lucerne, Zurich et la Suisse allemande. Il ne regagna Paris qu'à la fin du mois d'octobre pour s'occuper de son œuvre : *Yanthis*, quatre actes en vers avec musique de scène de Gabriel Pierné, qui fut représentée à l'Odéon pour la première fois le 10 février 1894 avec un beau succès littéraire. Avant sa maladie, il avait fait d'aimables débuts au théâtre : le 3 mai 1893, le théâtre de la Bodinière avait représenté la pièce en trois actes tirée par Oscar Méténier et par lui-même de son roman *Très Russe*.

Rétabli, il se rejeta avec la même fougue dans le travail et la recherche des sensations neuves, bâtissant contes, nouvelles, chroniques, poèmes, œuvres théâtrales, signant alternativement Jean Lorrain et Raitif de la Bretonne, suivant la vie littéraire et artistique dans toutes ses manifestations, mais choisissant maintenant « ses » salons et « ses » rôdeurs, et prenant plaisir à s'attarder chez quelques courtisanes en vogue dont il favorisait les aspirations artis-

tiques. Son état d'âme n'a pas changé. Il avait écrit en 1892 :

« ...C'est notre besoin de sentir et de vivre qui nous fait oublier... Que faire alors ? S'en aller, toujours partir, promener son incurable misère dans des décors nouveaux, devant d'imprévus horizons de montagnes et d'océans, à travers de populeuses et grouillantes villes lointaines, dont la curiosité s'émerveille et s'étonne ; essayer au cours de ses voyages de faire tenir une minute d'infini dans d'irréparables et brèves aventures, rencontres sans lendemain ; se disperser à tous les vents ! Voilà où la dure expérience mène les fidèles et les tendres : au libertinage du cœur, ce pis-aller du sentiment ! Oh ! le triste savant que je suis devenu dans l'art de vivre — qui est aussi l'art de souffrir... nécessairement (1) ! »

Son meilleur plaisir était de recevoir à sa table des convives de son choix. Alors, il oubliait de manger, il vidait son verre d'un coup, machinalement, entre deux phrases (au point que, sur le conseil du médecin, sa mère lui fit fabriquer un verre à fond surélevé, spécialement pour ces repas d'amis : il ne s'en aperçut jamais !), tout à la joie d'intéresser et de divertir ses hôtes. Octave Uzanne a bien dégagé

(1) *Echo de Paris*, 23 septembre 1892.

le caractère de ces agapes dans un précieux petit livre introuvable (2).

« Le chroniqueur, note l'auteur du *Sottisier des Mœurs*, recevait à sa table, rue d'Auteuil, ses amis et ses amies dans des déjeuners ou dîners inoubliables, où il prodiguait sans réserve tout son esprit culbuteur et drolatique d'enfant terrible, tandis que son adorable mère, impassible, indulgente, le sourire aux lèvres, avec le charme et la distinction d'une grande dame du siècle de la poudre et de la philosophie aimable, était attentionnée et aux petits soins pour les amis et les comédiennes invités par son cher grand gamin. Fréquemment, nous rencontrions à cette table hospitalière nos vieux camarades J. K. Huysmans, François Coppée, de Goncourt, Maurice Barrès, Henry Bataille, Paul Adam, de Mitty, H. de Régnier, Henri Baüer, quelques-unes des actrices de Paris, Mme Constant Coquelin, puis aussi, entre temps, Laurent Tailhade, Jean de Bonnefon, Muhlfeld, Marni, Heredia, et combien d'autres ! Ces intéressantes réunions se renouvelaient sans cesse et c'était toujours une bonne fortune que d'assister aux déjeuners et dîners d'Auteuil où le chroniqueur nous servait sans compter les épices et les polychromies pyrotechniques de sa prodigieuse causerie. »

(2) *Jean Lorrain, l'Artiste, l'Ami*, ouvrage tiré à 80 exemplaires pour *les Amis d'Edouard* (mars 1913).



JEAN LORRAIN CHEZ E. DE GONCOURT



JEAN LORRAIN EN 1900

Parmi les revues jeunes de cette époque, *La Plume*, fondée et habilement dirigée par Léon Deschamps, avait une importance particulière. Nulle, hormis le *Mercure de France*, ne pouvait rivaliser avec elle. Cette publication un peu désordonnée mais d'une vigueur enragée groupait tout ce qui avait un nom, allait en avoir un — ou espérait, en vain, parvenir à se faire connaître. *La Plume* organisait des banquets, des manifestations — et un salon très fréquenté : le Salon des Cent. C'est ce salon qui révéla en France le peintre Henry de Groux, entre autres. *La Plume* fit beaucoup pour la renommée de Grasset, de Mucha... et même de Baric. Jean Lorrain y donnait de loin en loin quelques poèmes. En 1895, au Salon des Cent, il produisit *Le Conte du Bohémien*, lumino-contes dont les quatorze décors étaient d'Andhré des Gachons et la musique de Charles Silver, qui devait composer aussi celle de *Neigilde*, le ballet-opéra de Jean Lorrain, créé quatorze ans plus tard, au Théâtre de Monte-Carlo. Ce qui donnait une importance particulière à cette manifestation du Salon des Cent de 1895, c'est que, coup sur coup, l'auteur du *Conte du Bohémien* avait publié *Un Démoniaque* (première esquisse de *M. de Phocas*), suivi d'*Espagnes* et des *Histoires du bord de l'eau*, puis surtout *La Petite Classe*, préfacé par Maurice Barrès, — enfin que, réclamé par Fernand Xau décidé à faire le trust de tous les talents de

premier plan, il était passé de l'*Echo de Paris* au *Journal* où, du premier coup, Jean Lorrain et Raitif de la Bretonne avaient conquis les lecteurs de plus en plus nombreux de cette très vivante feuille. L'ère des *Pall-Mall* s'ouvrait.

L'heure de la gloire sonnait enfin pour Jean Lorrain. Dans la salle des dépêches de la rue Richelieu, parmi celles des principaux collaborateurs du *Journal*, sa photographie le montrait, étrange, dédaigneux, la boutonnière fleurie d'une orchidée : tel enfin qu'il paraissait sur le boulevard. Parmi cent autres, dus à la franchise impitoyable et à l'ironie corrosive des *Pall-Mall*, un incident devait, dès le début de 1896, faire du chroniqueur l'homme et la fable du jour, — et achever de lui donner en vingt-quatre heures une notoriété que dix ans d'efforts soutenus n'avaient pu que partiellement lui procurer.

Jean Lorrain, toujours féru de nouveautés, suivait avec une attention particulière les manifestations du Théâtre de l'Œuvre qui, en décembre 1895, avait représenté de lui *Brocéliande*, un acte en vers dans lequel Suzanne Desprès remplissait un de ses premiers rôles : celui du conteur. Ensuite l'Œuvre monta une pièce de Robert de La Villehervé qui fut cause de l'incident en question. Quelque temps avant

sa mort, l'impeccable poète haurais m'écrivait à ce propos :

« ...On allait, sur un théâtre qui est maintenant celui de l'Athénée, me jouer une pièce passablement audacieuse et mes comédiennes qui, sans l'avouer, avaient grand'peur de ce qu'il en adviendrait, me prièrent et supplièrent d'écrire au moins à Jean Lorrain et de tâcher de le décider en notre faveur. Je me soumis... Il doutait de pouvoir assister à ma répétition générale et même à ma première, mais il m'assurait qu'il ne manquerait certainement pas de noter au passage cet événement parisien. Il tint parole, et je n'eus, en effet, qu'à m'applaudir de sa courtoisie — pour ce qui était de moi et de mon ouvrage. Mais sa dureté pour mes comédiennes, pour celles-là qui m'avaient si fort prié de le leur rendre doux comme un mouton, sa dureté à leur égard ne s'ouata guère de ménagements et les vingt-cinq ou trente lignes qu'il leur consacra furent d'une « rosserie » qu'on peut qualifier d'exemplaire. Une de ces malheureuses surtout aurait eu à se plaindre ; mais c'était une forte femme qui, plus tard, devait danser dans des cages pleines de lions. Elle eut vite fait de chercher Jean Lorrain, de le trouver et, publiquement, dans quelque autre salle de spectacle, elle lui toucha non sans brusquerie le visage de tout un trousseau de clefs dont elle s'était armée. Lui ne broncha pas. De son mouchoir il

essuya sa joue ensanglantée et ne riposta que d'un article, mais tel que la carrière théâtrale de la dame irascible fut interrompue du coup et que, de désespoir, avant que d'aller finir en faisant la Loïe Fuller dans de rugissantes ménageries, elle s'adonna au commerce de l'automobile (1). »

Raitif se contenta, en effet, de raconter la scène dans son Pall-Mall — et de quelle encre ! Lisez :

« ...C'est l'entr'acte. Il y a foule et comme je cherche à me frayer passage, un formidable coup reçu en pleine figure, m'étourdit, un second coup m'aplatit le nez, me fend une narine et une voix connue me crie : « Sale canaille ! Ça t'apprendra à dire du mal des femmes chez qui tu as dîné !... » Je suis aveuglé par le sang et les coups pleuvent encore, car je ne riposte pas et cherche seulement à me garer, ayant enfin reconnu, dans un ébouriffement de plumes et de soie rose, Mme Bob Walter, — Bob Parterre : elle est si courte ! — Comme je suis couvert de sang et que c'est moi l'attaqué, c'est moi qu'on arrête. J'y consens, mais à la condition qu'on appréhende aussi la dame agresseur. Elle ne m'a frappé qu'avec un « ridicule », clame et réclame-t-elle en agitant un élégant sac de soie ; oui, mais j'ai soin de faire constater qu'il a été préalablement rempli

(1) Inédit.

de trousseaux de clés, d'une bonne lorgnette, d'une boîte en argent et d'objets très durs : une masse d'armes, quoi ! Je m'étonne même de ne pas y trouver de ciseaux, car j'ai le front ouvert et la narine coupée. C'est évidemment les yeux que la douce enfant visait ; on n'arrache pas plus galamment l'orbite à un homme coupable de vous avoir trouvée pas mal, car c'est pour l'avoir trouvée ainsi et l'avoir écrit que Mme Bob Walter a fait ce soir sa petite Ménade. Quant au dîner reproché, ô Bob, m'avez-vous assez poursuivi, harcelé, traqué d'invitations pour que je l'accepte, et combien en ai-je refusé ! Espériez-vous donc que, pour un déjeuner, je vous reconnaîtrais talent, bonté, jeunesse ? Et quelle singulière opinion avez-vous donc de la Presse ?... En attendant, je saigne toujours et il faut que le coup ait été rudement porté, car Mme Bob Walter vient de déclarer son âge au suppléant du commissaire : la toute belle a avoué trente-trois ans et mon hémorragie n'a pas été arrêtée court ! »

Le lendemain le portrait de Raitif était dans tous les quotidiens. Ce scandale se répercutait dans les provinces. Sans l'avoir voulu, Bob Walter ouvrait toutes grandes à Jean Lorrain, à l'aide de son redoutable trousseau de clefs, les portes de la grande célébrité. Il s'amusa de l'incident pendant une semaine, ne conservant qu'un regret : celui de

n'avoir pu, à cause de cela, assister le surlendemain, 10 janvier 1896, aux obsèques de Verlaine à qui il consacra un bel article. Emilia Laus, « de l'Académie nationale de musique, chez qui il n'avait jamais déjeuné pourtant », lui envoya un panier de roses au *Journal*, ses interprètes, Mathilde Castera et Aimée Martial, s'offrirent à lui servir de gardes-malades et, parmi d'autres, Liane de Pougy lui envoya, de Monte-Carlo, ce billet : « ...Il paraît que Bob a voulu te taper dans l'œil, de gré ou de force. C'a été de force. Que ces blessures te soient douces ! Tu les dois à ton amour pour la beauté et à ta haine envers ce qui est laid. »

Blaguée, ridiculisée, chansonnée, conspuée, Bob Walter ne dérangeait pas. Elle envoyait régulièrement à Jean Lorrain tous ses *Pall-Mall*... salis d'une manière plutôt malodorante. L'écrivain se renseigna. Il lui retourna directement le dernier papier maculé reçu et, le lendemain, il racontait le fait dans le *Journal*... « Mme Bob Walter, imprimait-il, m'a, sans doute par erreur, adressé sa carte de visite. Je la lui ai retournée... et j'ai pris le soin, de peur que le facteur se trompât, de bien écrire la suscription : *A Madame Bob Walter Closet*. » Et il continua sa vie d'aventures et d'art gaillardement. Mais l'incident lui profita et le jour où, aux Acacias, une autre toute belle irascible, Béatrix de Castillon, de Parisiana, le rencontrant au Bois, descendit de sa

voiture et, arrachant le fouet des mains de son cocher, le menaça de sa lanière sifflante, Jean Lorrain esquiva le coup, s'empara du fouet, le brisa puis, la saisissant à bras le corps, lui couvrit la figure de baisers parmi les rires des spectateurs enchantés.

Pour les années qu'il vivra encore à Paris, Jean Lorrain a trouvé son attitude définitive. Le boulevardier, Narcisse perpétuel, audacieux, attirant ou révoltant selon son caprice du moment, le Jean Lorrain en représentation a été fixé dans un article du *Paris* (juillet 1896) signé Bastos, qui ne fut probablement pas écrit sans l'assentiment, et peut-être la collaboration malicieuse du magicien des *Histoires de Masques*. Voici ce portrait remarquable :

« ...La démarche assassine ; le regard fondu sous de lentes paupières ; le geste rare, en un ensemble séduisant qui s'extériorise jusqu'en l'élégance du vêtement, — tel est le mieux achevé de nos philosophes de boudoir, le moins dégoûtant de nos malades : Jean Lorrain. « Notre Jean », les femmes le nomment ainsi et le collectivisme du terme semble indiquer qu'elles se le partagent sans jalousie. Il est vrai qu'il a su leur plaire, sans exiger d'elles autre chose que leurs confidences. Il est le confesseur qui n'oublie jamais qu'un grillage, pourtant fragile, le sépare des belles pénitentes, et l'absolution légère,

qu'il esquisse du bout des doigts, passe sur leurs fautes comme une caresse. — Outre cette psychologie élégante, Jean Lorrain possède d'autres dons d'analyse non moins précieux, encore que très divers. L'étrangeté des mœurs de certains êtres populaires l'a séduit à un tel point qu'il n'a pas hésité à les fréquenter et à vivre de leur vie, afin de les observer d'aussi près qu'un membre de leur famille. Ces relations osées n'ont point détourné de lui les amis qu'il a dans tous les mondes, sauf, pourtant, celui de l'aristocratie essentielle et sévère qui se refuse à l'admettre. Car il n'a point l'excuse du piquant marqué, dont parfois il procède — littéralement : il n'est pas né. Mais, en revanche, que de partisans variés, depuis les robustes camarades des expéditions nocturnes, jusqu'aux jeunes oisifs, en rupture de virilité, pour lesquels il invente des distractions exquises, des modes nouvelles et des jeux charmants ! — L'amitié a du prix et, de tout Paris, Jean est l'homme le plus nombreusement aimé. — Cependant, d'après ces légères informations, il ne faudrait point que le public qui nous lit, fixât son opinion, d'une manière définitive, sur un littérateur qui, en somme, résume excellemment les inquiétudes modernes. Sa personnalité littéraire échappe à l'examen superficiel, insaisissable à cause de sa complexité même. N'a-t-on pas vu Jean Lorrain tour à tour conteur très archaïque de légendes anciennes, poète

au rythme exact, à l'expression très pure ? Puis, technique explicateur des repaires criminels, flâneur attardé des rives parisiennes, historien des belles enfants sans histoire et enfin chroniqueur à la petite semaine dans les colonnes du *Journal* ? Cette instabilité dans la manière est si nettement marquée chez l'auteur de *La Petite Classe*, que ses maîtres, eux-mêmes, et ses amis, ne surent jamais exactement quels mérites étaient les siens...

« Brièvement, notons son habitation prochaine des berges et des « fortifs » tout à la fois, dans une rue doucement montante vers une petite église, presque villageoise, qui la termine. ...Là, il demeure avec sa mère, sobre et discrète compagne, infiniment digne d'estime, qui rappelle, par instants à son fils, qu'il n'est point tout à fait aussi mauvais qu'il affecte de le sembler, lui reprochant aussi, doucement, son noctambulisme effréné. Elle les connaît, celle-là, les dîners refroidis, la table mise, inutilisée, le lit préparé pour le grand garçon qui ne rentre pas et n'a plus faim que de sommeil lorsqu'il rentre... Car il dîne beaucoup en ville, Jean Lorrain, tout comme M. de Goncourt. Hélas ! on y meurt aussi. »

Tel apparaîtrait alors au grand public l'auteur de *Très Russe*. Comment apparaîtrait-il à la critique littéraire ? Nous allons le voir en quelques citations caractéristiques. Voici l'opinion d'hommes qui savent

ce qu'ils lisent et ce qu'ils disent. Dès 1892, Anatole France écrit dans la *Vie littéraire* :

« M. Jean Lorrain est un poète et un artiste. Ses vers sont dans la tradition parnassienne avec un goût de préraphaélisme et de mysticisme qui s'allie naturellement à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. Mais à ne connaître que se prose, on sentirait encore qu'il est poète. M. Jean Lorrain excelle à donner une poésie aux vieilles pierres et à faire chanter l'âme des maisons anciennes. Il aime les vieux parcs, les hautes charmilles, les allées en berceau, les quinconces déserts. Il pénètre le secret de leur mélancolie. Il devine le mystère des chambres hantées. En décrivant seulement quelque manoir normand, dont le toit d'ardoise et l'épi grêle sont cachés par les arbres, il donne le frisson... »

En 1896, Jacques des Gachons proclame dans la *Revue Illustrée* :

« Jean Lorrain est un écrivain étrange. Je ne crois pas qu'il ait son pareil dans aucune littérature. Il est à part, inclassable, à cause surtout de sa merveilleuse diversité : il se dresse comme le plus hardi représentant des heures présentes, tout en étant le plus légendaire des poètes. D'ailleurs, il en est des poètes comme des fleurs qui ne poussent que dans certains terrains à certaines époques. Jean Lorrain est l'Iris

noir de notre bourbeux marécage. Il est plus aisé de lui donner une plante pour ancêtre qu'un homme. »

Charles Maurras, d'autre part, affirme dans la *Revue Encyclopédique Larousse* :

« Je connais maintenant qui est M. Jean Lorrain. C'est un romancier ou du moins un conteur réaliste. J'en ai pris mon parti, après de longues hésitations. Si j'étais prince, j'obligerais M. Jean Lorrain à ne plus nous donner que de ces peintures exactes, finies, fermes, vraies, comme on en trouve dans *Une femme par jour*, dans la *Petite Classe* ; je l'enfermerais dans une cage de fer jusqu'à ce qu'il promît de nous communiquer, non ses rêves, mais ses impressions de la vie. Car c'est vraiment là qu'il nous donne la mesure de son grand et bizarre talent. »

A quelques mois de là, dans la même revue, Maurras était obligé de revenir sur ce jugement. La critique et le public n'étaient pas au bout de leurs étonnements. Jean Lorrain devait ébahir, mystifier, fustiger son siècle et, par excès de bravoure et de talent, forcer l'admiration.

Célébrité Parisienne

Si paradoxal, si invraisemblable que cela paraisse, Jean Lorrain précipita encore le train d'enfer qu'il n'avait cessé ni de mener, ni d'accélérer. L'effort qu'il soutient est énorme, — il donne tout, son cerveau, sa volonté, sa santé, sans compter. Levé dès six heures du matin, — après s'être couché à quelle heure ? ou avoir remplacé le sommeil par une station au Hammam, — il vit dans ce cabinet de travail, cadre enfin à son goût, ce cabinet silencieux, rempli d'une harmonie verte et peuplé de grenouilles de toutes formes, et de toutes nuances, bronzes japonais, bois sculptés, céramiques, rainettes innocentes, batraciens ventrus suant le crime ou la maladie, à côté de vases de Lachenal ou de Bigot et devant des tapisseries où chevauchent des chevaliers. Au plafond, un lustre de cristal taillé. Aux murs, Botticelli, Léonard de Vinci, Hokousaï... Partout des fleurs. Les pendules sont arrêtées. Sur la table de

travail, face à la fenêtre, l'article écrit la veille prêt à partir en même temps que les innombrables lettres quotidiennes, le conte ou le poème commencé et les livres nouveaux — surtout des livres de poètes, — car il aura, seul de tous les chroniqueurs d'alors, l'habitude de faire une place à la poésie. Il gardera cette habitude jusqu'au jour où la publicité, le bluff et les « combines » le dégoûteront au point, Xau étant mort, de quitter le journalisme quotidien dont il devait dire à Nice, peu de temps avant sa mort :

— Dire qu'ils ont fait de moi un journaliste, les cochons !

Ce n'était pas exact, heureusement — et l'œuvre est là qui montre ce que fut ce poète, ce romancier — et aussi cet étincelant journaliste, créateur d'une nouvelle forme de chronique où, s'il bavarda parfois comme un merle qui aurait imité des pies, il attaqua bravement sans souci des conséquences quelles qu'elles fussent et s'enthousiasma éperdument toutes les fois que, dans son incessante chasse au talent, après avoir mis en déroute d'innombrables snobismes, il faisait lever un mérite véritable. Combien de réputations créa-t-il alors « pour rien, pour le plaisir », parce que, lorsque quelque chose lui avait plu, ou déplu, aucune puissance humaine, aucune tentation matérielle ne pouvaient l'empêcher de le dire, de le proclamer, de l'imprimer !... On put le voir arriver à l'Œuvre, brandissant la première

plaquette d'Henry Bataille — qui n'était encore que l'auteur, en collaboration avec Robert d'Humières, de *la Belle au bois dormant*, féerie lyrique « tombée à plat » — et disant à tout venant : « Avez-vous lu *La Chambre Blanche* d'Henry Bataille ? Il faut lire cela : c'est d'un vrai poète ! » Et dans les couloirs, il lisait devant un cercle de mondains ou de confrères quelques poèmes dans le petit livre qu'il eut à la main toute la soirée. Que ne fit-il pas, à l'heure où ils étaient inconnus, ou à peu près, pour Franc-Nohain, Remy de Gourmont, Ernest Lajeunesse, Charles-Henry Hirsch, Sem, Lalique, Lachenal, Pierre Louys, Maeterlinck, Paul Adam, Marcel Schwob, Albert Samain, Henri Ghéon, Henry de Groux, Emile Verhaeren, Hugues Rebell, Tristan Klingsor, Georges Eekhoud, Gustave Kahn, Paul Fort, Aman-Jean, Viélé-Griffin, Henri Rivière, Lévy-Dhurmer, Jehan Rictus, Louis Bertrand... que d'autres ! Certains se souviennent (certains... car la reconnaissance n'est pas un fardeau qui convient à toutes les épaules), tels Henri de Régnier et Francis Jammes qui m'écrivait en novembre 1925 : « ...Jean Lorrain est l'écrivain qui a le plus fait pour lancer ma poésie. J'estime que son article sur *Clara d'Ellébeuse*, dans le *Journal*, et, plus tard, sur *le Deuil des Primevères* (dans le *Gaulois*) ont plus fait pour ma réputation que cent apologies dans la suite. »

En même temps qu'il écrivait au *Journal*, en effet, Jean Lorrain chroniquait encore au *Gaulois*. Il collaborait à diverses revues, — continuait à faire des chansons (*Là-bas près du ruisseau*, la célèbre *Fleur de Berge*, créée par Yvette Guilbert, *Au Bois*, créée au Cirque Molier par Camille Stéfani, qui chantait à cheval, etc.) et se passionnait pour le music-hall. Il donna dès 1896, aux Folies-Bergères, *L'Araignée d'Or*, ballet (partition d'Edmond Diet) où Liane de Pougy obtint un succès de beauté, — premier en date d'une série de ballets, d'un art neuf et très personnel, qui ennoblirent passagèrement le music-hall et qui, de 1897 à 1900, devait comprendre : *Rêve de Noël* (partition d'Edmond Diet) à l'Olympia ; *La Princesse au Sabbat* (partition de Louis Ganne) aux Folies-Bergères, *La Belle aux cheveux d'or* (musique d'Edmond Diet), à l'Olympia, et *Watteau* (partition d'Edmond Diet), toujours à l'Olympia. Cela ne l'empêche pas de publier, en moins de deux ans (1896-1897) : *La Princesse sous Verre*, dont il tirait un opéra lorsque la mort vint le surprendre, *Une femme par jour*, *Femmes d'été*. *Loreley*, *Contes pour lire à la chandelle*, cette chose adorable, *M. de Bougreton*, que tout le monde considère aujourd'hui comme un chef-d'œuvre — et c'en est un, — *Ames d'Automne* — enfin ce livre de poèmes parfaits, *l'Ombre Ardente*, qui force l'admiration et qui obligea Charles Maurras à compléter

ou, plus exactement, à modifier son opinion qu'il croyait définitive (je l'ai reproduite à la fin du précédent chapitre) :

« M. Jean Lorrain, avouait-il dans la *Revue Encyclopédique*, a donné un nom magnifique au recueil de ses vers : *l'Ombre Ardente*. — Il n'y a pas longtemps que je me suis rendu coupable d'une grave malice envers M. Jean Lorrain, ayant beaucoup loué chez lui le chroniqueur aux dépens du conteur. Sans trop rien effacer de ce que j'ai dit, je le veux compléter. M. Jean Lorrain est poète lorsqu'il écrit en vers, et la qualité de cette poésie est si rare qu'il me faudra, pour l'expliquer, une de ces métonymies fondées sur des noms d'écrivains qui sont, paraît-il, familières à un honorable maître de rhétorique à l'Ecole de la rue d'Ulm et qu'on nomme, pour ce sujet, une coullonge. Imaginez, vous dis-je, M. France métamorphosé, par quelque fantaisie des destinées, en son contraire, c'est-à-dire en rimeur parnassien. Ou bien plutôt, figurez-vous quelque parnassien, mais du plus descriptif, du plus glacial et du plus mécanique Parnasse, doué de la grâce onduleuse, animé des fines humeurs qui font l'œuvre de M. France si vivante. Un poète du caractère de France qui écrirait parfois aussi mal qu'un Heredia, ou encore un Heredia qui réaliserait certaines qualités de France : en combinant l'une ou l'autre



Rêve de Noël

Pantomime en 3 Tableaux
de M.M^{rs} Jean LORRAIN
& Ed. DIET.
Jouée par M.M^{mes}

LIANE et POUGY
& ROSE DEMAY

AFFICHE DE MANUEL ORAZI



JEAN LORRAIN EN 1902

Photo Taponier.

de ces chimères, mais en y ajoutant quelque perversité, vous aurez une idée de la surprenante poésie de Jean Lorrain. J'y retrouve tous les plus détestables procédés de nos rimeurs d'hier, et j'y rencontre à tout instant et à toute heure j'y fréquente des vers mélodieux, des images légères, de souriantes et parlantes figures humaines ou divines, mille effets délicieux que de tels procédés sont incapables de produire...

...« J'extrais du sonnet de *La Chimère* ce vigoureux dessin de la victime emportée au galop du monstre :

Lascif et douloureux, son souple corps de femme
Nue, et flottant dans l'ombre entre ses lourds cheveux...

« On pourrait vous multiplier les citations de cet ordre. Mais le caractère commun de tels vers est déjà sensible : au milieu d'autres vers trop matériels, surchargés d'ornements, alourdis de pierreries et de métaux précieux et, par là, à peu près dénués d'expression et de mouvement, ces vers-ci vivent, marchent, dansent, nous révèlent et nous communiquent une émotion. »

Cette production formidable n'empêcha pas un instant Jean Lorrain de faire face à toutes ses obligations mondaines, d'être partout, d'écrire vingt lettres par jour, dont aucune n'est indifférente, et

de semer à tous les vents, avec une prodigalité miraculeuse, des trésors de fantaisie et d'esprit. Rien ne l'arrêtait jamais — sauf la maladie: encore trouvait-il le moyen d'être spirituel jusque sur la table d'opération !

Désormais il est célèbre et sa vie, jusqu'au moment où il quittera définitivement Paris, est celle d'un homme redouté et recherché, d'un artiste très laborieux sous une apparence parfois frivole. Nous cesserons donc de la suivre pas à pas, — nous contentant de la jalonner et de la caractériser par le rappel de quelques faits principaux et par diverses anecdotes.

Peu après l'agression de Bob Walter, il eut une polémique assez violente avec Séverine — et il continua, d'accord avec Liane de Pougy, à surexciter la malignité publique. Oscar Méténier qui venait de faire représenter avec succès une pièce tirée de *Mlle Fifi*, le fameux conte de Maupassant, au cours de la dernière soirée du Théâtre Libre (pendant laquelle il mit en échec le préfet de police et ses commissaires qui avaient mission d'empêcher la représentation), tenta d'éveiller la curiosité des habitants de Rouen lorsque son œuvre fut créée dans cette ville. Carrément, il proposa à Jean Lorrain de venir dans sa Normandie natale créer l'un des rôles de cette œuvre — dont mille représentations à l'heure actuelle

n'ont pas épuisé le succès. Carrément aussi, l'auteur d'*Ellen* lui répondit :

« Non, on ne m'emmène pas et je me dérobe à cet excès d'honneur et à cet uniforme. A Rouen, en Prussien ! A Rouen où le nom de Jean Lorrain constitue déjà, à lui seul, un scandale ! Excuse donc mes scrupules bourgeois, mais on a déjà trop parlé de moi cet hiver : Bob Walter, Séverine et Liane ! A taquiner, que dis-je ? à harceler ainsi l'opinion, on finirait par me prendre pour une de ces dames ! »

A cette époque, c'est, je crois, la seule fois qu'il recula devant un esclandre : encore ne suis-je pas sûr que le déplacement lui plaisait — ou que son état de santé lui interdisait cette fatigue supplémentaire. Il est alors, en effet, en pleine « représentation », s'appliquant à réincarner, en apparence, un mignon du roi Henri III ou un roué du Régent, s'amusant, parfois, à être le « chroniqueur galant » qui fréquente chez Otéro et chez Liane et, toujours, à « pratiquer les débardeurs (1) ». L'excellent romancier Edmond Jaloux a tracé de lui un portrait qui, à ce moment, est aussi exact et d'un art plus pur que la célèbre page d'Henry Bataille : « *C'est une sorte de grand barbare, un barbare authentique, installé dans l'Urbs boulevardière... etc. (2).* »

(1) Maurice Guillemot.

(2) *La Renaissance Latine*, juin 1902 ; *Le Journal*, juillet 1902, etc.

« C'était, écrit Edmond Jaloux, un homme de robuste stature. Il ressemblait à ces Northmen, ses ancêtres, qui, avides de conquêtes et de sang, envahirent les côtes de la Manche. Comme eux il avait la poitrine large et extrêmement bombée, mais la hauteur de ses épaules engonçait son cou et le forçait à tenir la tête relevée, ce qui lui donnait l'air arrogant. Ses moustaches retroussées et courtes étaient teintées au henné (1), une pointe de cheveux lui descendait sur le front, il avait le menton puissant, lourd, brutal, mais ses yeux constituaient le trait le plus étrange de sa physionomie. Ils étaient glauques, à fleur de tête, à demi capotés par d'énormes paupières qui ne s'ouvraient pas comme les autres paupières mais retombaient sur le coin de l'œil. Il ressemblait au Philippe IV de Velasquez qui est au Louvre, et il le savait. A le voir passer, élégant et lent, nul n'eût su lui attribuer une race contemporaine ou une profession. Qu'il marchât ou qu'il s'accoudât, le soir, à une loge de théâtre, l'habit fleuri d'une fleur rare, il gardait l'air d'un homme qui se sait toujours regardé. Il y avait en lui du matelot, du maquignon, du cabotin et avec cela, je ne sais quoi de grand seigneur. Il était superbe et déconcertant. Il faisait tache, violemment, sur l'humanité banale. Où qu'il se trouvât, il était en relief. Sa

(1) Il eut un jour la fantaisie de les poudrer d'or.

légende l'accompagnait partout. Elle était sinistre, sa légende, mais il en jouissait. Paris, qui n'est pas une école de vertu, a besoin de boucs émissaires derrière lesquels il abrite ses hontes. Jean Lorrain représentait presque un vice. Aux bagues étranges qui ornaient ses doigts, il avait ajouté celle-ci, qui était la plus voyante et la plus hideuse. Il s'amusait de sa dangereuse réputation et il en riait quand il en parlait, ce dont il ne se privait pas. Il y apportait une sorte de fanfaronnade, où il y avait du courage et du cynisme. Il s'en parait avec éclat. Comme tous les naïfs, il cherchait à étonner. Car cet homme était resté naïf. Il l'était comme un marinier ou comme un enfant. Il s'indignait encore. Ce qu'il avait vu en vingt ans de Paris n'avait pas réussi à le blaser. Il passait pour méchant et il était cruel parce qu'il avait l'indignation facile. Il y avait en lui un fonds absolu d'honneur et de probité et cet écrivain, que l'on disait corrompu, et qui l'était peut-être malgré lui, avait horreur de la corruption... Ce qu'il y avait de pire en lui venait de sa naïveté, comme ce qu'il avait de meilleur. Car cet homme cruel était aussi très bon : il l'était pour ses vrais amis, il l'a été jusqu'au dernier jour pour sa mère. Nul n'a été un fils plus admirable que cet être légendairement pervers. Au fond, c'était un grand enfant qui s'amusait. A quinze ans, certains garçons, exquis au demeurant, font tout au monde pour paraître des

monstres de corruption. Il y avait un peu de leur puérilité chez Jean Lorrain. Il était à peindre quand on disait devant lui que tel confrère avait une réputation de vice. Il en semblait scandalisé. « Un tel ? Allons donc ! » Pour un peu il se fût imaginé le seul à jouir d'un semblable état moral (1) ».

Sinon d'un semblable état moral, du moins d'une telle légende créée avec tant d'art et parachevée avec tant de science ! Et cela me remémore deux mots de lui, l'un dit à Paris :

— Moi ? Mais je suis la Sarah Bernhardt de ce monde-là !

L'autre dit à Nice, un jour de gaîté :

— Mon cher, se faire une légende telle que la mienne est assez difficile. Mais il est encore plus difficile de la conserver... à mon âge !

Quelle étonnante verve il a dépensée pour cela ! Un jour il alla prendre le charmant Boisard, secrétaire de la rédaction du *Monde Illustré*, quai Voltaire, et il lui offrit à déjeuner dans un vieil établissement de la rue du Bac.

— Tu vas voir, lui dit-il, c'est une boîte antique, une maison d'habituez. C'est plein de séminaristes, de vieilles dames du tiers-ordre, de dignes messieurs décorés, mais on y mange vraiment très bien.

(1) *Le Feu* (Marseille), décembre 1906.

Le déjeuner fut excellent, mais pendant tout le repas Jean Lorrain se complut à « estomirer », comme il aimait à dire, la clientèle en contant très haut des histoires scabreuses, pour ne pas dire plus. Il termina, au dessert, par ces deux alexandrins qu'il improvisa et déclama comme au théâtre :

J'ai couché cette nuit entre deux débardeurs
Qui m'ont débarrassé de toutes mes ardeurs.

Vers la fin de sa vie, à Nice, il reçut un journaliste assez balourd qui venait lui prendre une interview. Lorrain, très obligeant, se soumit à ce supplice, une des rançons de la gloire. En terminant, le reporter, encouragé par cet accueil, s'enhardit jusqu'à poser une question directe relative à ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou de faux dans la fameuse légende. L'auteur d'*Yanthis* fixa son interlocuteur qui était physiquement fort laid, puis il se leva et, poussant doucement l'audacieux vers la porte :

— Ecoutez, mon ami... Quand quelqu'un vous demandera si je vous ai fait des propositions, vous pourrez répondre par la négative... On vous croira, mon cher confrère, on vous croira !...

Que n'osa-t-il pas, ce grand enfant terrible, dont Remy de Gourmont écrivait avec clairvoyance, dès le *Deuxième livre des Masques* : « ...Il ne faudrait pas le prendre pour un écrivain purement sensuel et qui ne s'intéresserait qu'à des cas de psychologie

spéciale. C'est un écrivain très varié, curieux de tout, et capable aussi bien d'un conte pittoresque et de tragiques histoires. » Et de quelle qualité, de quelle diversité aussi fut son ironie !

Se plaignant d'avoir fait antichambre, une fois, dans un théâtre pour, finalement, n'être pas reçu, il concluait devant un camarade :

— Mon petit, pour « réussir », à Paris, il faudrait coucher avec toutes les femmes. Comme ce genre de sport n'est pas, révérence parler, à la portée de toutes les bourses, il s'ensuit que la gloire couronne de rares athlètes.

Une autre fois, dans un dîner, où l'on s'entretenait d'une courtisane de marque, un convive prétendit que cette superbe personne avait l'habitude, singulière en ces temps déjà lointains, de porter un maillot de soie. Quelqu'un, se tournant vers Jean Lorrain qui, de notoriété publique, la connaissait fort bien, le questionna :

— Ce détail est-il exact — ou inexact ?

A quoi Raitif, l'index devant les lèvres :

— Chut ! Chut !... C'est le secret professionnel.

Un auteur qui écrit, assez mal, des choses souvent intéressantes, M. Marc Brésil, raconte cette facétie choisie entre quelques autres d'une énormité assez rare :

« N'eut-il pas, un jour, l'audace d'emmener dans un restaurant de nuit, telles filles qui, en cheveux, fleurissaient d'un charme indiscutable et approprié, les recoins des fortifications, mais dont la présence, ce soir-là, dans ce décor et parmi ces convives, était d'une impertinence fracassante ? Elles arrivèrent tout droit de Grenelle, et dans l'accoutrement pittoresque de leur profession, à la porte de l'établissement de nuit. On refusa, naturellement, de les accueillir, et un attroupement se formait au bas de l'escalier, lorsque Lorrain parut, en tenue de soiriste impeccable, donna les noms très connus de ses amies qui, disait-il, venaient d'effectuer avec lui une tournée des grands-ducs. On se récria, on applaudit au déguisement, au pittoresque à peu près vraisemblable... de leurs toilettes, au naturel de leurs rôles. Dans le grand salon flamboyant de lumières, on acclama leur entrée, tandis qu'un ami de Lorrain, faisant office de valet de pied, publiait les noms les plus imposants du faubourg Saint-Germain : « La même Poil Dru, vulgo la Marquise de X... », annonçait, avec une déférence narquoise, le valet de pied. On applaudissait et l'énumération continuait. Avec un sans-gêne charmant, elles prirent place aux diverses tables, au hasard des chaises libres, à demi grises déjà, et les fêtards de cette nuit purent se vanter d'avoir feuilleté et froissé à

leur aise l'armorial de France : à défaut du Faubourg, les faubourgs avaient donné (1). »

Tout cela amusait et séduisait la société parisienne du XIX^e siècle expirant, — cette société nomade, mélangée, fiévreuse et bizarre sur laquelle le formidable apport industriel et scientifique de la seconde moitié du siècle avait exercé une influence si grande qu'elle la dotait d'une mentalité spéciale, toute récente. Certes, Jean Lorrain eut, dans ses Pall-Mall même, des audaces inconnues avant lui, mais il ne se cantonna pas dans ce genre d'esprit. Voici un mot typique de l'ingéniosité foudroyante de ses réparties. Il est rapporté par Edmond Jaloux :

« [On aurait dû conserver ses mots ; il y en a d'excellents et de redoutables. C'est lui qui baptisa du surnom de la Pompe-Funèbre, telle actrice fameuse chez qui mourut un homme d'Etat.] Un jour, comme on lui demandait si une femme, habile à piper les gens, était belle ou non, il répondit, adossé à la cheminée et levant le bras, du geste dont on retire de l'eau une canne à pêche : « Elle a de la ligne (2) ! »

(1) MARC BRÉSIL, *Mercur de France*, 16 août 1912.

(2) *Le Feu*, décembre 1906.

Son ardeur à vivre et sa fantaisie ne languirent jamais tant qu'il put se tenir debout. Jusqu'aux deux dernières années de son existence, il demeura fervent des bals et des travestissements. De même qu'au temps de sa jeunesse il avait stupéfié aux Petites-Dalles les parents et les amis devant qui, arrivé dans son boghey en fracassant complet de flanelle blanche, il avait dansé les pas de Valentin-le-Désossé avec une frénésie effrayante, de même il stupéfia plus tard Sarah Bernhardt devant qui il mima l'agonie d'un Romain de la décadence dont elle lui avait composé le costume. Edmond Jaloux, que je ne saurais trop citer, a noté une fantaisie de ce genre de laquelle il fut témoin :

« Je l'ai vu, narre-t-il, chez des amis, arriver déguisé en Turc, enveloppé dans une vaste gandourah noire. Il joua les pirates barbaresques, s'admira, dit mille folies, et finalement exécuta des danses orientales, une voluptueuse d'abord, puis une guerrière. Il dansait au milieu du salon, faisant des gestes opulents avec sa gandourah qu'il drapait autour de lui. Le pas guerrier se terminant par l'agonie du héros blessé et sa mort, il se roula sur le tapis, bondissant sur lui-même et retombant, avec une souplesse et un entrain extraordinaires chez un homme âgé de plus de quarante ans. »

Je ne finirais pas si je voulais montrer tous les aspects de cet esprit à facettes. Bornons-nous donc à quelques « échantillons » caractéristiques choisis dans des genres très différents.

Il aimait à raconter cette anecdote : Une Parisienne charitable ajoutant à ses aumônes, dans le village qu'elle habitait l'été, des préceptes de ce qu'elle croyait être la morale, rendit visite à une journalière fort misérable. Elle la trouva entourée d'une dizaine de gosses et elle apprit tout de suite qu'un onzième marmot s'annonçait. Elle se récria :

— Mais, ma pauvre femme, vous n'y pensez pas ! Ou plutôt votre mari n'a pas de raison ! Avec les salaires que vous touchez comment pouvez-vous espérer nourrir et habiller tout ce monde ? C'est de la folie, voyons !

— Ma bonne dame, répondit la mère, essayez voir de vous mettre un instant à notre place. En ville, les bourgeois ont, le soir, des jeux, des bals, la grande Opéra, enfin tout ! Nous autres, ici, on est sevré de plaisirs... Alors, écoutez voir, de bien nous aimer, le mari et la femme, eh ! ben, c'est notre grande Opéra à nous !...

Voici maintenant deux spécimens de la notoire férocité de Raitif : la victime, souriante d'ailleurs, fut le bon Francisque Sarcey dont les *Grains de bon sens* étaient alors en pleine vogue (1898). Lisons :

« *Samedi 16 avril.* — Marseille, chez Isnard, à sept heures du soir, le repas des fauves. Il est là, le monstre, qui dîne attablé, l'air d'un melon sur une borne, mais de quel melon écroulé ! C'est un écrasement, un effondrement de courge trop mûre en pantalon et en redingote ; le visage a l'air d'un mufle avec le nez absent, sous les poils argentés de la barbe, profil à venir, que le Cénacle déclare socratique, et que les jeunes auteurs trouvent dantesque, — pédantesque, messieurs !

« C'est une puissance ! Mardi dernier, il débutait dans les *28 jours de Clairette*, à Monte-Carlo : tournez roulette, il sort zéro ; il va conférencier ici, demain, sur le nez de Cyrano, et c'est du flair. En attendant, il mange, il mangé, et ses bras trop courts rattrapent péniblement les brins de vermicelle égarés dans sa barbe ; il mange, et dans la salle du restaurant chacun cesse de manger ; c'est de la stupeur et de l'effroi ; les dîneurs pâlissent, d'autres pouffent de rire sous leur serviette. A la porte de la salle, des clients du premier font halte et regardent ; Duchesne, de l'Opéra-Comique, y demeure figé. Il mange, c'est lui, pas un autre, c'est lui-même. A la devanture, la foule s'écrase, les passants se sont attroupés, et moi qui, depuis trois mois, vis en Sicile, à Naples et à Pompéi, au milieu des statues et d'une race restée grecque, j'en suis comme atterré. « Tiens ! un foie

gras qui dîne », chuchote, en se levant de table, une jolie Provençale.

« A quoi peut-il bien songer ? ne puis-je m'empêcher de dire à Pickmann, le célèbre liseur de pensées dont je suis ce soir l'invité. Voyons, vous qui voyez dans les âmes et lisez à livre ouvert dans les cerveaux, fixez-le un moment et dites-moi la pensée de cet homme. » Et Pickmann, avec un hochement de tête de sa face rosée et blonde qui secoue ses anneaux d'oreilles : « A quoi il songe, lui ? Il mange... Rien, niente. »

« *Dimanche 17 avril.* — Il confrencie. Il pleut, le ciel est en deuil ; il pleut, et comme il pleut dans le Midi, à verse. C'est « un grain de Bon Sens » : il faudrait des « Fagots » pour se sécher. »

Un jour qu'il sortait d'une piscine à la mode il s'exclamait devant quelqu'un :

— Quel bien-être ! Cela seul peut remplacer le sommeil. Et puis quel beau spectacle : je viens de voir tout nu Henry Bauër...

— Diable, mais il est énorme, colossal !

Alors lui, doucement dédaigneux :

— Allons donc !... Un cure-dents dans une citrouille !

Choisissons parmi ses effrontés *Arlequins de La Vogue* (1) :

... « Les demoiselles font moins parler d'elles : les députés occupent toute l'opinion ! La fête de Neuilly se démode : on y va moins. Mlle de Pougy, qui est redevenue brune depuis que M. de Max la néglige, a cru devoir, pour s'encanailler, avenue de Neuilly, arborer une perruque rousse (perruque rousse et sourcils noirs) ; mais sa beauté fameuse se refuse à l'incognito et, devant la baraque de Marseille, les lutteurs jadis invités par elle à des fêtes célèbres acclamèrent la douce enfant et la signalèrent au public. — Au manège des cochons (on a toujours le cheval qu'on mérite), la baronne D..., emportée par le tourbillon, choit de sa selle et, un pied retenu dans l'étrier, se voit traînée sur la piste et révèle à l'assistance la première lettre du nom de M. de Beaurepaire. Plus heureuse que Mme de Pougy, le public ne la reconnaît pas. Le duc de Pomar, seul, théosophe et occultiste, tressaille, intérieurement averti. »

Encore un mot de lui, entre mille autres. Dans un salon littéraire, la conversation roulant sur nos plus célèbres compositeurs, on vint à mettre sur la

(1) *Revue mensuelle*, nouvelle série, n° 7, 15 juillet 1899.

sellette l'auteur de la *Korrigane*, le bon Charles Widor, membre de l'Institut. Une jolie femme, d'un snobisme connu, s'écria tout de suite :

— Oh ! quel grand maître ! Quel artiste ! Quel génie !... Il sera immortel.

— Immortel, riposta Lorrain, oui, il l'est déjà... mais c'est en voyage !

Enfin une anecdote qui montre combien Jean Lorrain, sévère pour les autres, était cruel à lui-même. En mars 1897 parut, dans *Le Journal*, le premier article d'une série (une manière de roman) qui, sous le nom de Grenouillot, mettait en scène Jean Lorrain lui-même. Cela était écrit durement, d'une plume impitoyable. Le Boulevard et les rédactions, du coup, furent en émoi. Le soir même, l'auteur de *M. de Bougreton* traitait au cabaret son fidèle ami Octave Uzanne à qui je laisse la parole.

« Il était, comme toujours, fleuri, élégant, maniéré, éclatant, légèrement fardé, la moustache passée au henné, paré de cette gaîté démonstrative qui n'était que la façade burlesque du théâtre de sa noire mélancolie. A peine au potage, après mille plaisanteries fiévreuses sur les événements cabotinesques et les drôleries du Boulevard, il nous lança :

« — Eh ! bien ! cher, vous avez lu, je suppose, ce matin, dans *Le Journal*, le surprenant *Grenouillot*

du petit Daudet ? Vous n'avez eu aucune peine, je pense, à m'y reconnaître. C'est vraiment assez coquettement troussé, solidement buriné. N'est-ce pas votre avis ?

« Et comme je protestais sur la brutale gravure au vitriol du portrait :

« — Ah ! mais pas du tout ! pas du tout ! Je suis loin de partager cet avis, s'exclama-t-il avec une profonde sincérité. Si le *Grenouillot* du petit Daudet est raté, ce n'est certes pas par outrance caricaturale ou par lourdeur de touche. C'est plutôt par manque d'acuité de vision et surtout par défaut d'audace, de férocité et de vigueur dans l'accentuation profonde des traits. Je suis infiniment plus horrible, plus déformé qu'il ne m'a peint. Mon masque est plus abject, mes tares physiques sont assurément plus marquées et plus expressives encore... Voyons, regardez-moi bien, sans complaisance amicale. Ne suis-je pas fait pour donner excuse à toutes les charges ? Ah ! si j'avais à me peindre, mon pauvre ami, je vous prie de croire que je me ménagerais infiniment moins et que je ne me raterais pas comme je fus raté à fond, dans *Grenouillot*, croyez-le bien ! Je me vois si nettement, si cruellement au naturel, que rien ne m'échappe de mes décadences physiques. Ah ! quelle peinture j'aimerais faire de ces maxillaires d'homme de proie, de ces oreilles décollées, de ces yeux à fleur de crâne, aux paupières

semblables à des plaies vives, de ce front ravagé, de ces bouffissures des joues, de ce nez renifleur, complaisant et inquiet et de tout ce système pileux, roussi par le henné et les teintures ! Cette tête de favori de quelque lointain Héliogabale... Ah ! non, allez, je me ferais ressemblant, moi. Je ne laisserais rien dans l'ombre. Je me suis toujours si bien vu !

« Lorrain à ce moment était profondément touchant. Il n'agissait pas pour le plaisir de nous surprendre, de nous mystifier. Le littérateur, à ce moment, dominait l'homme. Il était par amour du vrai, comme Cromwell, disant au peintre Lély : « Sur-tout, n'oubliez aucune de mes verrues. »

Malgré tout, Octave Uzanne conseilla à Jean Lorrain d'arrêter par un moyen quelconque la publication de cette série. Il lui en fournit un. Il revenait d'Angleterre où il n'était bruit que du séjour de la famille Daudet qui avait accumulé les maladresses dans la haute société londonienne. Depuis leur départ, on se faisait des Daudet des gorges chaudes. Uzanne, très connu parmi cette élite, avait entendu conter des choses terribles. Il conclut :

— Vous faites toujours ce que vous voulez au *Journal* ?

— Oui, Xau est toujours très gentil.

— Eh bien, faites allusion à ce que je viens de

vous apprendre... Puisqu'ils vous appellent Grenouillot, baptisez-les donc... Crapaudet !... Ça calmera Léon.

— Ah ! très bien... Je voyais plutôt un duel, moi... Mais vous avez raison.

Le *Pall-Mall* qui suivit se terminait ainsi : ... « A propos, vous savez que Jacques de Fiel en prépare un, terrible, un roman à clef et qui va remuer le monde. — Vous savez le titre ? — Non. Il hésite entre deux : *Les Crapaudet à Londres* ou les *Gaffes de Barbarin*. »

Cela suffit. Léon Daudet ne donna aucune suite à son *Grenouillot*.

Ce que Jean Lorrain disait de lui-même à Octave Uzanne était exact en effet. Au temps de ses débuts il remarquait parfois :

— Je ne puis regarder attentivement la vie sans éclater de rire et quand je ris aux éclats, je souffre abominablement. C'est ma manière de pleurer, à moi, qui n'ai pas les yeux faits comme tout le monde !

Comme Rachilde, qui nota ce propos, a bien vu et bien compris Lorrain lorsqu'elle a écrit : ... « Il offrait la fête de sa pensée pour la joie de penser tout haut. Il avait bien le brave et de plus en plus rare défaut de parler pour le plaisir de parler, de se

griser de ses propres indignations. C'était, gratis, devant la foule des snobs ahuris, le luxe des feux d'artifice du Verbe. Rien ne l'empêchait, selon son expression un peu sauvage, *de rire à mort et à la Mort*, comme les chiens de chasse hurlent, parce qu'il sentait passer des fantômes dans la forêt de Bondy de la société moderne ! Il devinait, d'instinct, que le siècle finirait dans la vulgarité courtière de la réclame, et d'avance osait se tailler sa réclame à lui, formidable, éclatante, inquiétante, parée de la pourpre de l'hydre dont les multiples têtes repoussent au fur et à mesure qu'elles ont la funèbre volupté de se faire couper par le bourreau. Il savait qu'il faut choisir : ou dire la vérité en frappant ou être cruellement frappé pour avoir dit trop de vérités (1). »

Malgré cette perpétuelle « fête de sa pensée », malgré son état de santé qui l'obligea souvent à passer des hôtels de Bagnères-de-Bigorre à ceux de Plombières ou de Chatel-Guyon, malgré sa terrible vie de chroniqueur et de mondain, quelle somme énorme de travail produisit cet homme soi-disant plongé alternativement dans les boues les plus nauséabondes et les plus parfumées ! De 1897, où notre énumération est restée, jusqu'à 1901, année où il

(1) *Mercur de France*, 15 juillet 1906.

quitta définitivement Paris, Jean Lorrain donna, rien qu'en librairie, les œuvres suivantes : *Poussières de Paris*, deux livres que « consulteront les malins qui voudront connaître l'exacte physionomie de la vie parisienne, sans apprêt et sans fard (1) »; *Heures d'Afrique* qui firent écrire à Robert de Flers, enthousiasmé : « Ce pèlerin passionné, qui a toujours la vision violente et colorée des choses, sait aussi la rendre avec une troublante intensité; tous ceux qui se piquent de « mandarinisme » intellectuel liront ce livre où, selon le mot de Fromentin, toutes les splendeurs de la lumière céleste ruissellent sur des haillons parfumés »; *Princesses d'Italie*; *la Dame Turque*, qui vaut mieux que le meilleur Loti; *Ma petite ville*, évocation de Péronne; l'inoubliable *Madame Baringhel*, incarnation du snobisme à l'époque du « modern style »; les terrifiantes *Histoires de Masques*, *Vingt femmes*, enfin, et surtout, *M. de Phocas*, qui n'a d'équivalent dans aucune littérature, livre qu'il écrivit comme on ouvre une plaie, comme on entre en agonie, avec une violence d'émotion qu'il atteignit rarement malgré son extrême acuité nerveuse.

Liane de Pougy me racontait un jour, qu'allant le voir rue d'Auteuil, elle trouva sa porte impitoyablement consignée. Elle se retirait lorsqu'il ouvrit bru-

(1) Elie Berthet.

talement la fenêtre et la rappela. Elle le trouva seul, le torse libre dans un chandail de matelot, presque sanglotant encore et le visage baigné de larmes. Sur la table s'étalait une page de *M. de Phocas*, dont l'encre était encore humide.

Je ne rappelle le titre de ses œuvres représentées à Paris pendant cette période que pour y ajouter le grand succès de *Prométhée*, écrit en collaboration avec M. Ferdinand Hérold (avec une admirable partition de Gabriel Fauré) et donné pour la première fois, le 26 août 1900, aux Arènes de Béziers — Béziers que les accoutrements fantaisistes de Jean Lorrain soulevaient de curiosité, et que ses mots enflé-vraient pendant les répétitions (1). La collaboration de Lorrain et de Ferdinand Hérold avait été provoquée l'année précédente, à la fois par une étourderie de Castelbon de Beauxhostes et par une phrase de Cora Laparcerie, qui prévoyait fort exactement un succès. Un témoin anonyme nous renseigne là-dessus :

« C'était, écrit-il, au lendemain de *Déjanire*, à Béziers, en 1899. Mlle Cora Laparcerie venait de remporter un éclatant triomphe. Jean Lorrain, Ferdinand Hérold et toute la troupe des poètes toulou-

(1) *Prométhée* fut par la suite représenté à Paris, à l'Hippodrome, puis à l'Opéra.

sains se trouvaient réunis dans la vieille acropole albigeoise.

« M. de Castelbon des Beauxhotes, qui est un fort charmant homme, affable et généreux, avait prié la tragédienne, ses camarades et ses amis à dîner à la villa qu'il possède devant la mer, à Sérignan. Il fixa une date et, dans les soucis de l'organisation des spectacles, l'oublia. A l'heure dite, les invités arrivèrent, mais aucun serviteur et aucun dîner n'attendaient les visiteurs. Seule, la vieille femme qui a la garde de l'immeuble accueillit acteurs et auteurs, leur prépara en hâte une omelette et la servit sur une table improvisée. Jean Lorrain refusa de manger, sortit sur la plage et, ayant rencontré un pêcheur, se fit conduire par lui jusqu'au village dont on voyait les lumières au loin. Les poètes toulousains dévorèrent...

« Une heure plus tard, on retrouvait Jean Lorrain attablé avec des pêcheurs devant des crabes bouillis, du vin sur et du fromage. Il offrit aux comédiennes une part de son dîner. Elles acceptèrent.

« Puis on dansa. Marc Varenne, aujourd'hui secrétaire de Fallières, mais qui dirigeait alors, avec Ernest Gaubert, l'« Aube Méridionale », installa un orchestre.

« A minuit, on regagnait Béziers et c'est alors que Mlle Cora Laparcerie dit à Hérold et à Lorrain :

« — Si vous faisiez une pièce en collaboration ?
« C'est ainsi que naquit *Prométhée* (1). »

Ce désir de solitude, après tant d'années de représentation perpétuelle, devait grandir très vite. Il était déjà en germe pendant les « évasions » de Raitif : l'Espagne, l'Algérie, l'Italie, la Sicile, Venise, où il eut « la plus belle impression de sa vie », Venise, où, envoyé par *Le Journal*, il écrivit ces pages d'anthologie : *le Kaiser à Venise* (2), Venise, la ville de ses rêves qui le revit plusieurs fois et de laquelle il eut toujours la nostalgie... La fièvre joyeuse du voyage le prit et il fut toujours reconnaissant à Octave Uzanne, ce globe-trotter parfait, d'avoir été son conseiller, son véritable initiateur au vagabondage. Il avait trop profondément senti le néant lamentable de la vie mondaine (qui assassina Maupassant, moins clairvoyant), le cabotinage cupide de beaucoup, la mesquinerie, le renfermé, le mensonge de la société moderne, « l'inique oppression de l'argent, sa tyrannie dissolvante et sa féroce emprise sur la bêtise hypnotisée des foules », pour demeurer plus longtemps dans ce Paris qui l'avait tant intéressé et qui l'excédait à présent.

Il décida de se fixer à Nice. Pendant le transport

(1) *L'Intransigeant*, 6 déc. 1907.

(2) Cf. *Voyages*, pp. 243 et suiv.

de son mobilier, il habita le Palais d'Orsay. C'est de là qu'il écrivit à un jeune poète qui manifestait le désir de le rencontrer : « ... Me connaître ? A quoi bon ?... Je suis malade, abîmé par la vie, la vie de Paris surtout, et je m'exile. Je gagne les pays du soleil. Je n'ai plus de gîte et j'habite à l'hôtel comme un voyageur. »

Se sentait-il blessé à mort pourtant ? Contrairement à l'opinion d'Octave Uzanne, je ne le crois pas. Il partait avec joie, heureux de pouvoir ne plus se disperser, s'appartenir enfin, croyait-il, se rétablir en vivant dans la douceur lumineuse de la Riviera, dans cette Nice qu'il connaissait déjà et qui serait son port d'attache au centre de tant de rivages enchantés qu'il pourrait visiter lentement les uns après les autres. Il avait écrit, quelque temps auparavant, à un critique : « ... Je sens et je déplore amèrement ce que le journalisme m'a fait gâcher et dilapider de documents et de sensations qui auraient pu être mieux employés. » Et il devait répondre, de Nice, quelque temps après, à un écrivain qui lui demandait sa collaboration : ... « Je ne signerai pas davantage un roman avec quelqu'un. Pour le roman, je ne veux aucune collaboration. J'ai mis vingt-sept ans à me faire un nom plus ou moins coté dans la littérature... Je possède de plus en plus mon métier et j'ai trente ans de vie de Paris, de voyages et d'existence cosmopolite qui me font un bagage très per-

sonnel. » Plus tard, alors qu'il sera près de la mort, il écrira, un matin d'allégresse parmi « les sommets bleus d'encre dans les vapeurs d'opale irisée » de Peira-Cava, dans la Montagne de Nice, à Ernest Gaubert :

« Paris est la ville empoisonnée. Aussi l'ai-je quittée avec joie et suis-je heureux de vivre loin de ses petites intrigues et de ses menus complots, au bord de la Méditerranée, au soleil !... Au fond, je suis un vieux matelot, fils et descendant de marins, et la mer, seule, me chante. J'étais prisonnier à Paris et, comme les détenus, je m'y aigrissais et m'y pourrissais. Maintenant que la santé morale m'est revenue avec la santé physique, j'ai tout oublié. Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve. »

VI

Au Soleil

JEAN LORRAIN venait à Nice pour se soigner, pour se reposer, pour travailler en paix. Il ne chercha pas à habiter une demeure à la mode. Il ne tenta pas de se loger à Cimiez. Le jour où il découvrit la villa Bounin, sur le boulevard de l'Impératrice de Russie ensoleillé et quasi désert, il loua tout de suite.

Il était là, dans le quartier du port qu'il ne devait plus quitter, où il pouvait voir vivre et fréquenter les humbles, les pêcheurs, qui lui rappelaient les terreneuviers de son Fécamp natal, et leurs femmes, d'aspect si différent des *ramendeuses* cachoises mais de vie si semblable à la leur. La villa Bounin s'élevait en face de quelques hautes maisons jaunies, très populaires et très italiennes. Elle s'entourait du plus vaste et du plus luxuriant des jardins, où des

millions de roses s'épanouissaient le matin pour joncher le sol, le soir, d'un tapis de pétales.

Il travailla beaucoup pour oublier les ennuis que lui donnaient divers procès. Il oubliait Paris de son mieux et passait ses journées aux côtés de sa mère, heureuse de collaborer assidûment avec lui. Elle écrivait alors, dans une lettre adressée à une amie : « C'est triste à dire, mais on ne possède bien les siens que malades ou malheureux. »

Parvenu à l'âge où, après avoir tant vibré, il commençait à sentir le poids des heures, il voulait vivre comme un vieux navigateur, sûr de ne jamais repartir, berce sa mélancolie au souvenir de ses voyages d'antan. « Au fond, écrivait-il, je n'aime que mon travail. » Au moment où il allait quitter Paris, il envoyait, probablement à un jeune confrère (1), cette page qui nous renseignera sur son état d'âme : « Je n'ai pas à vous pardonner des injures que j'ai ignorées, des jugements injustes qui ne me sont pas parvenus... Ce qui m'émeut et me touche profondément, c'est que vous ayez perçu un peu d'émotion à travers les railleries de Raitif et beaucoup de tristesse et de dégoût dans les bizarreries de *Phocas*... Heureusement pour nous consoler

(1) Vraisemblablement un collaborateur de la *Revue Naturaliste*, d'après la contexte. Ce billet inédit fut acquis chez un marchand pendant la guerre de 1914.

des écœurements de l'ambiance, il existe encore de beaux ciels, de beaux pays, un port à Marseille, une rade à Toulon, des palais à Venise, des villes et des races très vieilles et très jeunes et de beaux artistes qui ressentent tout cela et parfois le rendent... Je pars vers cette lumière et cette splendeur. »

Mais on n'échappe ni à sa destinée, ni à son tempérament, ni à sa renommée. Outre qu'il y avait en Jean Lorrain trop de réserves de fièvre et trop d'inquiétude instinctive pour qu'il pût atteindre la sérénité à laquelle il aspirait, Nice n'est, en somme, qu'un Boulevard prolongé. Aussi, dès que Tout-Paris arrivait en Riviera, se hâtait-il de faire visite à la villa Bounin. Lorrain fut submergé par les invitations qu'il ne put, décemment, décliner toutes. Il résista mal à l'attrait des redoutes, au voisinage de Marseille et de Toulon, villes qu'il adorait. Quand Mme Hégлон ou Emma Calvé, qu'il admirait profondément, venaient chanter à Nice, comment ne point assister aux représentations ? Comment se coucher à huit heures ? Comment, lorsqu'on est débordé de travail, ne pas se lever à cinq ou six heures du matin, puisque tant de belles dames de Monte-Carlo, de Cannes ou de la ville mangent toutes vos heures ? Comment maintenir, quand, furieux, las, et constant que la santé ne peut revenir, on les a prises, des décisions telles que celle-ci signifiée à J.-F. Louis

Merlet : « Désormais ma porte sera fermée à tous et à toutes qui me prennent, me dévorent mes journées... Je hais tout ce qui m'empêche de vivre ma vie et de ne connaître personne. » Comment, quand on appartient au *Journal*, résister « aux Letellier » qui « vous prennent trois journées à Nice et une à Monte-Carlo sans se douter qu'on a autre chose à faire ? »

Il se défendra pourtant au commencement de sa vie niçoise. « Je ne veux connaître absolument personne, ni journalistes, ni artistes, ni bourgeois. Quiconque habite ce pays est pour moi une gêne et un ennui à connaître. Je n'ai pas assez d'heures pour vivre ma vie et ne puis disposer d'aucune. Dites bien à quiconque voudra me connaître que je suis un ours, un loup, un monstre, un troglodyte, mais qu'on me fiche la paix. » Il n'aimera complètement, comme il me l'écrira, « que le Nice d'été ou de printemps avancé, vide d'étrangers, silencieux de casinos, trop fleuri, trop odorant et absolument désert » ; mais la chaleur de juin l'obligera, comme toute la société niçoise, à voyager, de nouveau, à camper dans la montagne : Pêira-Cava, Le Boréon, etc. Il voudra fuir les visiteurs, les amis, les voisins, en pleine saison : il ira à Toulon, à Marseille, à Agay, chez Polaire — et c'est encore une invitation ! Il sera obligé d'écouter les conseils du bon docteur Castelli quand une saison d'eaux sera indispensable — et c'est encore

voyager !... Les éditeurs, les directeurs de théâtre, qui l'impriment et le jouent, rendront nécessaires d'assez fréquents séjours à Paris, où il souffrira, se traînera, — sans se plaindre jamais et sans vouloir être plaint — et c'est encore la terrible vie parisienne. Alors, après avoir été assiégé, encombré par les « passants de Paris » et par les Niçois, après avoir songé à quitter la patrie de Masséna et en avoir reconnu l'inutilité, il ne résistera plus que par intermittences.

Malgré tant d'ennuis et de tracas, malgré la maladie même, aussi longtemps qu'il aura un souffle, il restera le travailleur acharné qu'il fut toujours, le travailleur pour qui plaisir et labeur turent synonymes et le « surprenant instrument enregistreur d'ardentes et impétueuses sensations artistiques » qu'admirait si fort Octave Uzanne. Il lui arrive de défaillir, soit ! Le docteur niçois Castelli et ses grands confrères Albert Robin et Pozzi agiront alors et Jean Lorrain reprendra des forces, pour continuer encore, dans l'atmosphère ouatée où le gardera sa mère, — la mère, « la seule affection vraie que nous ayons au monde et, réalisé, le seul possible dévouement (1). » Après avoir été l'analyste des purulences, des fièvres et des splendeurs de Paris, il sera

(1) Lettre à G. Coquiot.

celui des névroses, des tératologies et des merveilles de la Riviera.

Il clamera la vive admiration, le grand amour qu'il a pour le pays en même temps que son « horreur pour les gens qui le déparent. » ... « Ah ! ces cosmopolites de la Riviera ! écrira-t-il à Willy, si vous saviez comme la gendeletrie paraît fade quand on connaît quelques grands fauves de Rastaquouèropolis ! »

Il reprend sa vie trépidante de naguère, aux cures dans les villes d'eaux et aux semaines de montagne près. Il est d'ailleurs plus que jamais poursuivi par de belles et riches dames, à qui l'histoire, déjà ancienne pourtant, du mariage soi-disant projeté entre lui et Liane de Pougy, donne d'énourissantes ambitions. Il jouera comme un félin avec ces passions ardentes et dorées. Oh ! les lettres qu'il infligea à une redoutable baronne éperdue d'amour, fort jolie du reste et lourde de millions !

Entre autres réponses, car très éprise, jamais elle ne se découragea, il lui infligea celle-ci : « Vous savez mon opinion sur les flirts et les fiançailles sans amour. Je n'ai ni la tête, ni l'estomac de l'emploi et rien ne m'attriste plus, pour vous et pour moi, que l'insistance de votre regard. Je vous le répète une fois pour toutes, *jamais* cela n'aura lieu. Jamais. Vous êtes femme et vous vous obstinez ; je connais si bien les femmes et les hommes, hélas !... Je n'aime



JEAN LORRAIN CHEZ LUI, A NICE

Les ministres vont en route en Espagne
et se menant entre eux face à vent et à Paris
en Juin et Juin de la un peu d'indes. Indes.
Etrangers! et plus tout mon autisme à
Venise et à Florence et un poète Florentin
ami de d'Ameyras et, en italien, marie
c'est mille francs de suite. Indes et Juin
à ces amoncelles de la France
à tous les jours comme la gendarme. Juin et Juin
en comment quelques grandes familles de Paris et
les autres à l'école de la France.

que mon désir et je hais celui des autres. Rappelez-vous ma devise. Vos millions m'épouvantent. Votre tendresse inconsciemment caressante m'effare. Je hais encore plus la contrainte que le mensonge et si le mensonge ne contraignait pas, peut-être mentirais-je comme les autres !... Femme, vous avez rêvé ce que vous vouliez rêver. Je ne suis ni un être de tendresse, ni de sentiment. Je suis un être de caprice, de libertinage et de volonté qui n'a jamais aimé personne, puisqu'il vous faut tout dire, mais qui a su inspirer de violentes foudrades — dont je me suis toujours amusé, considérant l'appétit sensuel comme une tare qui vous livre, pieds et poings liés, les gens. Mais, les gens prisonniers, je dédaigne même de les rançonner. »

Il ne fut plus féroce qu'à l'égard des invraisemblables vieilles dames qui sont vraiment une « spécialité » niçoise. Il eut pour ces dernières des mots épouvantables.

A une Russe détraquée qui lui avait écrit : « Vous êtes le monstre de la Riviera. On ne saurait passer Nice, sans... » etc., il répondit : « Prenez du broumure et un amant vigoureux, Madame. » Il compléta sa vengeance un soir de Veglione. Vite reconnu sous son déguisement, il fut intrigué par un domino noir dans lequel il distingua bientôt la princesse russe à qui il avait fait la réponse précitée. Il attira ce domino noir au milieu de la salle — et là, s'étant

démasqué au milieu de la curiosité générale, il parut se défendre avec horreur des audaces de la princesse. Un cercle s'était formé. Lorsque Jean Lorrain trouva le nombre des spectateurs suffisant, il mima la terreur puis, au milieu du silence relatif, il cria d'une voix de tête :

— On ne ferme donc plus les cimetières, le soir ?

Deux ans avant sa mort, il n'avait plus guère d'illusions sur son état physique. Chose d'autant plus pathétique que jamais il n'avait eu autant de vivacité d'esprit, autant de puissance de travail. Il disait à Ernest Gaubert avec qui il écrivait le livret de *Loreley*, opéra pour Xavier Leroux :

— J'ai bien vieilli, mais je n'aime pas qu'on me le dise. L'autre jour, Mme X..., qui a mon âge, me déclara carrément : « Ah ! mon pauvre Lorrain, comme vous avez blanchi ! » J'ai répliqué : « Vous oubliez, ma chère, que les hommes seuls ne blondissent pas en vieillissant. »

Une femme de lettres l'agaçait par l'exagération de son enthousiasme. Un jour, cette muse l'exaspéra plus que de coutume. Ne lui parlant qu'à la troisième personne, elle se pâmait littéralement d'enthousiasme, à la grande joie des personnes que l'écrivain recevait dans sa villa. Quel esprit avait le Maître ! Le Maître avait-il travaillé à son roman où était sûrement enclose toute la lumière de la Riviera ? Le Maître avait-il remarqué la suavité du crépuscule

de la veille ? Ah ! si le Maître avait décrit cela !... Mais le Maître a l'air un peu mélancolique ? La santé du Maître serait-elle de nouveau chancelante ? A quoi Jean Lorrain, furieux, répondit en détachant les mots :

— Le Maître, aujourd'hui, Madame, i's'a purgé !

Puisqu'il n'avait pas pu passer inaperçu parmi la foule cosmopolite, il se décidait à être jusqu'à la fin sinon le Jean Lorrain de la légende, du moins un artiste ami de toutes les libertés et défenseur farouche de son indépendance personnelle.

Tout de suite, d'ailleurs, cette célébrité parisienne fut une célébrité niçoise. Pendant que les revues de fin d'année le mettaient en scène à Paris, sa silhouette faisait sensation aussi bien dans les cafés du quartier Lympia, que dans les loges des théâtres de Nice et de Monte-Carlo. Dans cet admirable marché aux fleurs débordant de lys rouges, de tubéreuses, de merveilleux œillets « couleur de genêt » (les *gloires de Nice*), de roses roses et de daphnés aux feuillages noirs, dans ce marché où s'attardaient toutes les illustrations parisiennes de passage, de la très belle Mme Hégлон à la très bonne Jeanne Marni, en passant par Marie Leconte, Paul Mariéton, Cora Laparcerie, de Féraudy, etc., on voyait paraître Jean Lorrain coiffé de son grand feutre gris, ganté et chaussé de même, cravaté de feu ou de vert serpent, une perle baroque

à la cravate et ses éternelles bagues à tous les doigts. Devant les fleurs il oubliait tout. Il considérait les renoncules au centre vert épinard et à la collerette rouge, les camélias plus sensibles au toucher qu'un épiderme d'amoureuse et les iris noirs, ses fleurs préférées, comme il regardait les visages humains... L'été il traversait rarement le Paillon : le vieux Nice et le parc du Château si italiens, les arcades du port, le bord de la mer du côté de Rauba-Capeu, le séduisaient plus que tout le reste de la ville. Il escaladait parfois les sentiers en gradins du Mont-Boron d'où très souvent descendait pour le voir son ami et protégé Louis Bertrand, dont le grand talent s'affirmait depuis *Pépète le Bien-Aimé*, et parfois, en vaste feutre et en pantoufles, il allait s'asseoir dans un paisible café de la place Garibaldi où, devant une menthe à l'eau, il prenait plaisir à faire parler Francis, le garçon, dont les aperçus originaux l'enchantaient. Il demandait aux gens de cette sorte, aux matelots, aux facchini, comme il avait demandé aux nervis de Marseille, aux anarchistes de La Spezzia, aux filles, aux cabots qu'il allait écouter à Toulon, devant une bouteille de vin cuit, dans l'extraordinaire cabaret Poësy, des récits, des anecdotes, les cris, les gestes qui avouent et qu'il fixait dans des pages d'une intensité pénétrante. Cette prédilection pour la Basse-Rue choquait, naturellement, la société niçoise. Quels bourgeois auraient pu deviner

la raison véritable de cette assiduité auprès du peuple, dont il disait souvent avoir ensemble l'adoration et l'horreur ? Quel profane aurait réfléchi sur la somme de travail fournie par cet « original » !... Or elle fut effrayante. Essayons de nous en faire une idée.

De son arrivée à Nice à sa mort, Jean Lorrain publia : *Sensualité amoureuse*, roman; *Le Vice errant*; *Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, contes admirables et sans égaux dans la littérature française; *Quelques hommes*, contes; *La Mandragore*; *Fards et Poisons*; *La Maison Philibert*; *Propos d'âmes simples*; *L'Ecole des Vieilles femmes*; *Madame Monpalou*; *Ellen*, ce chef-d'œuvre pur que les jeunes filles peuvent lire; *Le Crime des Riches*, dont la dédicace semble gravée dans le bronze avec un stylet trempé dans le sang et dans le vitriol; son *Théâtre*, en vers; *Thécla ou le Drame de Neuilly*, drame représenté une seule fois, le 23 juin 1904, dans la baraque Legois, à la fête de Neuilly; *L'Inutile Vertu*; les actes réunis sous le titre *Trumeaux* : *Chiromancienne*, *Chez le grand critique*, etc.; les étincelantes *Heures de Corse*; *Quatre femmes en pièces*; *Le Renard Bleu*, *Madame Bolument*, deux actes qui formèrent, avec *Ludine*, le programme d'une soirée fameuse consacrée à Jean Lorrain au Palais de la Jetée, à Nice, — ce qui ne l'empêcha pas de faire une critique des salons de peinture, où figura son théâtral portrait par Antonio de

La Gandara, aujourd'hui au Musée du Luxembourg. La Gandara, que certains, en raison de son allure assez tunisienne et de sa nonchalance affectée, surnommaient « La Gandourah » mais que Lorrain baptisa « Veulasquez ». Et je n'ai rien dit de ses collaborations au *Journal* et, après qu'il eut quitté cette maison, à la *Revue illustrée*, à la *Vie Parisienne*, à *Femina*, à *Je Sais Tout*, à l'*Auto*, etc., ni des inédits qu'il laissa et dont j'eus l'honneur de corriger les épreuves : *Le Tréteau*, grand roman de mœurs littéraires et théâtrales, répondant aux critiques qui veulent notre auteur incapable de faire plus que la nouvelle; *l'Aryenne*, œuvre achevée valant le meilleur Maupassant; *Hélie, garçon d'hôtel*; *Maison pour Dames*; *Pelléastres*; *la Jonque Dorée*; *Du temps que les bêtes parlaient*; *Voyages*, etc. Et je n'ai soufflé mot ni de *Eros Vainqueur* (musique de Pierre de Bréville) dont la création, à la Monnaie de Bruxelles, fut un triomphe; ni de *la Mariska* (partition de Louis Narici) créée au théâtre de Monte-Carlo en 1908 par Natacha Trouhanowa; ni de *Neigilde*, ballet-opéra, musique de Charles Silver, créé l'année suivante sur la même scène, ni des opéras encore inédits (collaborations : Camille Mauclair, Louis Payen, etc., pour les livrets, Mariotte, Raymond Balliman, etc., pour la musique). Et j'ai oublié de rappeler *Sainte Roulette*, quatre actes avec Gustave Coquiot, drame qui, créé au Théâtre Molière,

fut ensuite promené en tournée dans les villes du Midi où Lorrain, très malade, eut la volonté de présenter lui-même cette pièce au public, dans une petite conférence préliminaire, et j'ai négligé toute une série d'actes écrits en collaboration, qu'il dédaignait lui-même un peu : *Deux heures du matin... quartier Marbeuf, Hôtel de l'Ouest... Chambre 22, Une nuit de Grenelle, Clair de lune*, etc., créés au Grand-Guignol, à la Boîte à Fursy, au Théâtre Rabelais, au Concert de l'Epoque, à la Nouvelle Comédie et autres scènes « à côté ».

Enfin que ne projetait-il pas lorsque la mort, qu'il attendait depuis quelques mois sans la craindre, vint le faucher avec une brutalité inouïe dans ce Paris qu'il avait en nausée ? Au moins trois grands romans dont il avait choisi les titres : *Le Jardin des complices* qui aurait traité de l'affaire Dreyfus et où les rancunes, les vanités blessées, les besoins de basse vengeance et les menues lâchetés de certains déclassés ainsi que les marchandages de conscience du temps auraient été déduits et exposés par ce nouveau Juvénal ; *Le Valet de gloire*, où il se serait mis en scène comme l'indique ce propos qu'il tint à son fidèle ami Octave Uzanne : « Nous sommes, lorsque nous occupons une tribune en vue dans un valable journal, des sortes de *valets de gloire*. Ceux que nous avons présentés loyalement au public ne nous pardonnent pas de ne plus continuer à les louer ».

journallement, sans répit, alors même qu'ils n'en sont plus dignes ou nous ont déçus. Ils nous jugent coupables et égoïstes si nous ne nous préoccupons pas uniquement de servir leur gloire et de flatter leur vanité. Ils se croient des droits sur nous. Ah ! certes oui, nous ne sommes que des *valets de gloire* et ceux dont nous créons le renom deviennent bientôt pour nous des traîtres cruels et sans pitié... » ; — enfin *le Châtiment de la lumière*, qui lui faisait dire encore au maître écrivain du *Sottisier des Mœurs* : « Vous verrez ce que sera cette fresque d'humanité grimaçante au soleil. J'y ferai défiler les intermédiaires louches de meurtres obscurs et impunis, donnant des « garden-parties » dans les plus somptueuses villas du littoral, les vieilles cocottes internationales, plus soucieuses d'égards, d'étiquette, de bien-dire que les plus collets-montées du noble faubourg, les faillis de l'industrie et de la finance qui ont oublié ou fait oublier leurs malversations, les souteneurs de la haute pègre qui, aujourd'hui, font de l'usure discrète à la petite semaine, les pisteurs de joueurs décavés qui cèdent aux victimes de l'impair, du rouge ou du noir, contre escompte, de fallacieuses marchandises en douane à Vintimille... Tout cela grouillera dans mon livre comme des asticots en sac tout à coup mis au soleil aveuglant et stérilisant... Et je n'oublierai pas les femmes de chambre enrichies aux dépens des vices de leurs maîtres et

qui se font donner de la comtesse ou de la marquise en veux-tu, en voilà ! »

Il fut toujours impitoyable pour cet armorial de la Riviera qu'il baptisa d'un nom qui reste : « la noblesse du Var » (1). Tout voyageur devenait noble, selon lui, au moment précis où le rapide qui l'amenait franchissait le Var. Un journaliste cannois racontait à ce propos l'anecdote que voici :

Pendant le premier hiver que Jean Lorrain passa à Nice, une des personnalités étrangères les plus connues de Menton à Toulon, était sans crédit le comte d'Arragon. Brun, barbe courte, moustache puissante, yeux noirs, de ce noir velouté qui affole certaines femmes, le comte d'Arragon était d'une élégance et d'une distinction proverbiales. A Monte-Carlo, à Nice, à Cannes, pas de gala sans lui. Le comte d'Arragon, qui inspirait des passions connues dans le monde le plus authentiquement princier, daignait honorer le journaliste cannois de sa sympathie. Or, un jour que ce dernier se promenait à Saint-Raphaël, la ville rouge, sur le boulevard de la mer, en écoutant Jean Lorrain lui conter quelque belle histoire, le comte d'Arragon sortit d'une rue transversale. Il aperçut les deux hom-

(1) Il a créé bien d'autres vocables consacrés depuis par l'usage : *rat d'hôtel*, par exemple, est une de ses inventions.

mes et se détourna brusquement. Pas assez pour ne pas avoir été vu par l'auteur d'*Ellen* qui l'interpella :

— Tiens, c'est vous ? Que diable fichez-vous par ici ?

Le comte d'Arragon s'arrêta, plus rouge qu'un homard de chez Prunier. Alors Jean Lorrain le présenta au gazetier cannois :

— M. Bourgoin, mon coiffeur de Paris.

Le comte d'Arragon n'a jamais reparu sur la Côte d'Azur.

Jean Lorrain ne perdait jamais l'occasion d'être cruel à l'égard de ce « monde équivoque de parasites, d'escrocs, de faiseurs et de filles que l'étalage des millions remués attire autour des casinos et des banques ». Il avait plaisir, au contraire, à s'oublier parmi les pêcheurs et les gouapes du port. Il les regardait vivre, il les faisait parler, les écoutait et s'extasiait : « Quelle couleur ! Quelle sincérité ! Quelle beauté simple et si vivante ! » Malheureusement son fard de malade héroïque mit en défense ces braves gens qui ne furent pas longs à connaître la légende. Alors, au nom de « la morale », les pêcheurs niçois, après avoir ri de l'écrivain qui se glorifiait de parler le *niçard*, alors qu'il l'écorchait aussi terriblement que l'italien, complotèrent de « li mettré lou cuou aou fresqué », c'est-à-dire le dos

au frais. Ici je laisse la parole à Marc Brésil qui a fort joliment narré cette anecdote.

... « Un jour, Lorrain partit en barque avec des pêcheurs qu'il connaissait. On devait aller manger la bouillabaisse... Lorrain se faisait une fête de la promenade et ignorait le projet de ses compagnons qui était de lui « faire prendre un bain ». On rama jusqu'à la sortie du port, et là, on « mit à la voile ». Déjà Lorrain causait avec eux, se révélait « marinaire », les intéressait aux bateaux terre-neuviers qu'il avait vus si souvent à Fécamp rentrer à l'automne pour repartir au printemps. Son père avait été armateur, leur disait-il; il leur révélait la vie aventureuse de ces marins qui pendant vingt ans, trente ans, ne passaient pas un été chez eux, ne connaissaient pas *leur* Normandie l'été, ne savaient ni le nom ni la couleur des fleurs qui embaumaient leurs jardinets; il leur contait tout cela, comme Lorrain savait conter, avec un art prestigieux d'évocation et des nuances infinies. Au retour, tandis que le couchant tout de nacre et d'or semait les Alpilles et l'Estérel de claires améthystes, tandis que parmi les villas étagées sur le mont Boron des vitres éclataient colorées de couchant comme des vitraux éblouis, Lorrain gardait le silence... Ils lui avaient avoué, en riant, leur projet, et ne l'avaient pas étonné. A le mieux connaître ils avaient oublié

les calomnies, les plaisanteries lâches et faraudes... Lui, les yeux perdus au loin, heureux de ne pas voir s'encanailler le décor parmi un dévoiement de grasses gauloiseries, cherchait peut-être quelque image, un vers... parmi le frissement des brises dans les voiles...

« Quand ils rentrèrent au port, des quolibets les attendaient, des apostrophes gouailleuses aux allusions limpides ; et comme ils mangeaient le « pan bagnat » dans une auberge de la place Garibaldi, une dispute éclata : on avait bafoué la vantardise des matelots qui devaient jeter Lorrain à l'eau et ne l'avaient pas fait ; ceux-ci défendirent Lorrain, assurant à leur manière qu'il avait été un compagnon charmant, les autres ripostèrent. Des sous-officiers prirent part à la discussion, qui, de mot en mot, dégénéra en dispute, puis en bagarre. »

Pendant près de cinq ans il vécut, souffrit et travailla dans la villa Bounin, la quittant de temps en temps pour faire de beaux voyages à Florence, à Venise, en Corse ou sur les lacs italiens, puis, cette demeure ayant été vendue par le propriétaire, il découvrit, sur le port même, un admirable appartement dans un vieux palais niçois de l'époque Directoire, vaste, très haut de plafonds et solennel comme les habitations italiennes de la fin du XVIII^e siècle. Après le désarroi du déménagement, un déménage-

ment fait par un mistral forcené et malgré un atroce mal de dents que trois extractions ne calmèrent pas, il eut quelques semaines de vraie joie. Il avait pris plaisir à arranger ce nouveau gîte où apparaissait l'évolution de son caractère : quel contraste entre la surcharge de son cabinet d'Auteuil et l'ordonnance simple de ces admirables meubles normands et gothiques, quelle science dans la mise en valeur de ces vieilles faïences de Rouen et de tant d'œuvres d'art choisies à loisir ! Et de ses fenêtres, au-dessus des platanes de la place Cassini, quel horizon ! C'est de là qu'il m'écrivait :

« J'habite le port, au milieu des pêcheurs et des paquebots en partance. De mes fenêtres, de mon lit, je vois le rempart d'une falaise abrupte et toute l'aventure de la mer inviteuse et des joyeux départs. Cet horizon retrouvé a été celui de mon enfance. »

Il reçut là quelques amis : Jean de Bonnefon, Alfred Mortier, Aurel, René d'Ulmès, Louis Bertrand...

Hélas ! un proverbe dit que lorsque la maison est finie, la Mort y entre.

J'ai tenté de fixer dans une page écrite peu après la mort de l'auteur d'*Ellen* et qu'on m'excusera de reproduire ici, l'image du Jean Lorrain de cette époque.

C'était dans le rapide. Le poète d'*Yanthis* monta dans mon wagon en gare de Nice. « Vêtu de blanc,

chaussé de blanc, coiffé de son feutre aux ailes souples, Lorrain, accoudé à la barre de cuivre du couloir, contemplait le paysage. Il le faisait avec une fixité de regard prise par certains pour de l'égarement alors qu'elle était la manifestation de l'attention minutieuse dont ses livres font la preuve. Il parla peu d'abord. Puis, s'étant assis, sa conversation prodigue de remarques vives et de traits charmants ou corrosifs, d'effroyables détails et d'observations désopilantes, marqua une fois de plus sa volonté de plaire ou d'indigner ou encore *d'obliger au souvenir*. Son esprit n'avait pas vieilli. Il se complaisait toujours en débauches d'imagination, en bouffonneries inénarrables soutenues par une verve étincelante, frénétique, surnaturelle. Mais son attitude effondrée sur les coussins ne pouvait plus passer pour une nonchalance affectée. Son masque surtout, son masque orageux de « chez nous », sous les cheveux teints et malgré la moustache trop rousse, inquiétait. L'épiderme, un peu bronzé, ressemblait à une étoffe ancienne fripée. Ses yeux clairs perdaient par intervalle leur assurance barbare et leur fixité de prunelles d'oiseau de mer. L'expression qu'ils revêtaient alors se différenciait aussi de la langueur rêveuse qu'ils eurent souvent. Une angoisse ne désertait plus leurs pupilles ternies sous les paupières pesantes. Malgré « les maxillaires assassins » chers à Henry Bataille, les traits manifestaient plus d'agita-

tion que de coutume et moins de sûreté dans leurs expressions espiègles ou tragiques, selon que le causeur se grisait d'ironies ou s'hypnotisait sur d'invraisemblables tares. A la courte station des Arcs, il demanda du raisin. Il mangeotta la grappe, grain à grain, en écrasant chaque grume sur ses incisives, lentement, avec effort :

« — Je fais tout ce que je peux pour déjeuner, sourit-il. Je ne veux pas qu'on me sache malade.

« Un vaste accablement pesait sur ses larges épaules. J'eus l'impression précise que l'auteur d'*Ellen*, victime de la façade qu'il s'était composée depuis sa première arrivée à Paris, soutenait héroïquement le rôle qu'il ne cessa vraiment de jouer avec personne, sauf avec sa vénérable « maman ».

« Il descendit à Toulon.

« Je le vis s'éloigner, après un dernier signe de la main, raidi dans son attitude, indifférente ou narquoise suivant les heures, sous les regards stupéfaits de la foule.

« Et pendant que la *coupe-vent* luisante et noire se ruait à travers les vignes vers Marseille, vers Paris, « la ville empoisonnée », je craignis ce qui est advenu. Bien qu'il eût tracé de son écriture d'enfant nerveux cette ligne harmonieuse : « Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve », je ne devais plus le revoir jamais... »

VII

Ce qui demeure

UN jour qu'il se promenait à Toulon, sur ce Carré du Port toujours animé par les pantalons bleus et les « tailloles » rouges de quelques voyous attendant que leurs « femmes » aient fini de travailler, là-haut, dans les rues chaudes, un ami apprit à Jean Lorrain la mort d'Alphonse Allais. Une lueur de mélancolie parut dans le regard de l'écrivain, car ce Fécampois et ce Honfleurais étaient restés bons camarades. Lorrain se tut un instant, puis :

— Ce pauvre Alphy est un voleur ! Il m'a escamoté ma feuille de route, mais, plus léger que lui, je le rattraperai.

— Voyons, voyons, mon cher...

— Je dis ce que je pense. Un seul sentiment domine en moi en ce moment : je sens que je m'émiette. Je me dissous... J'aspire à cette dernière volupté que j'entrevois dans le repos éternel — enfin !



LE DOCTEUR CASTELLI



MONUMENT DE JEAN LORRAIN A FÉCAMP
par Alphonse Saladin.

Attitude ! pensa l'interlocuteur de Lorrain, — un Lorrain amaigri à la vérité, mais toujours si vibrant — et tellement fardé ! Beaucoup de gens qualifiaient de même les lettres dans lesquelles l'auteur de *Fards et poisons* donnait des détails horribles sur son état de santé. Pourtant les initiés savaient que s'il avait pris un secrétaire pour lui dicter la *Maison Philibert* qu'il se refusait à dicter à sa mère, ce secrétaire était aussi un véritable infirmier. On savait que, le 31 octobre 1905, voulant revoir « le décor de ruines et de soleil où se déroule le drame d'*Ellen* », à Hyères, la fièvre l'avait trahi et que le moindre écart de régime lui valait de terribles crises. On le voyait affaibli mais toujours crâne. Un matin, sur les terrasses de Monte-Carlo où il paraissait plus que jamais, le feutre en bataille, son ami, le docteur Albert Robin, l'avait grondé.

— Vous allez me faire le plaisir de rentrer tout de suite à Nice et de vous coucher en arrivant. Vous ici... c'est une folie !

Mais on le voyait depuis si longtemps agonisant un jour et piaffant le lendemain, on constatait dans les pires crises une telle lucidité, une telle vivacité d'esprit, que la plupart de ses amis, eux-mêmes, croyaient devoir faire, dans tout cela, une belle place à la « littérature ». Une lettre adressée, le 18 février 1906, à Mme Flore Bergeys est typique :

« J'ai trouvé, écrit-il de Nice à l'artiste, votre télégramme hier soir, en rentrant de Monte-Carlo : la reprise du *Roi de Lahore* avec Renaud, Rousse- lière et Farrar, ma première sortie du soir depuis mon retour de Marseille, le 3 courant. C'est tout vous dire, et encore, hier soir, suis-je parti avant la fin et rentré en voiture de Monaco ! Je suis rentré de Marseille, Nîmes et Montpellier en si mauvais état ! Ah ! cette tournée (1) ! Qu'ai-je été faire dans cette galère ? Je suis revenu les deux mains perdues de cre- vasses tant j'ai eu froid. Je ne puis écrire moi-même que depuis six jours, on a dû m'habiller et me désa- biller toute une longue semaine. J'étais tout à fait apte à aller à Paris surveiller les répétitions de *Josiane* !... Il faut donc renoncer à me voir demain et d'ici longtemps peut-être. Mon médecin ne veut entendre à aucun prix parler de déplacement avant un mieux sérieux. Mon entérite va mieux, mais l'état général est piètre. Je fais de la... staphylococcie ! Un mot barbare que vous ignorez : le staphylocoque, bacille affreux, père du streptocoque, bacille de la tuber- culose. Brr... Brr... C'est la troisième fois que cela m'arrive en six ans. Je n'ai quitté Paris et ne suis venu dans le Midi que pour cela : je filais doux vers la tuberculose et le *tube* ou

(1) Tournée Dufrenne (*Sainte-Roulette*).

le *cule* de cette aimable affection me re-menace. C'est charmant. On m'a mis immédiatement à un régime énergétique et déprimant. Mon cas est délicieux. Je n'ai plus de globules rouges dans le sang; rien que des globules blancs, et des bacilles en liesse (ce sont des bacilles de premier communiant) profitent de tout ce blanc pour faire le plus de pus qu'ils peuvent et toutes les muqueuses s'étoilent de petits... camélias blancs. Vous comprenez donc, chère Amie, que je n'aille pas promener par ce froid de canard mes streptocoques sur les bords fleuris qu'arrose la Seine... »! Et il signe : « Votre ami, désolé mais captif des streptocoques, ces Japonais du corps humain. »

On voit le ton. A ceux qui croyaient à l'exagération, à l'attitude, à la *littérature* de Jean Lorrain, la promptitude de son trépas répond. Quatre mois après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, l'écrivain était mort.

Pour ceux qui voulurent croire à de l'inconscience de la part de ce malade qui fut pendant des années un héros méprisant la maladie, la douleur et la mort, je rappelle qu'il avait écrit un testament qui fut retrouvé dans un tiroir longtemps après son décès et je reproduis une autre lettre qui le montre sans illusion dès le 30 novembre 1905. L'une de ses cousines ayant demandé des nouvelles à Mme Duval-

Lorrain, Jean Lorrain, très touché, tint à lui répondre lui-même.

« Ma chère Lucie, disait-il, on juge les gens indifférents parce qu'ils se tiennent à l'écart et vivent très loin de nous. Ils ne vivent justement ainsi que parce qu'ils sont très sensibles et que tout les heurte et les froisse, la bêtise et la vanité d'autrui, la suffisance de l'un, la morgue de l'autre, la prétention de tous. — Il ne faut pas croire qu'on s'endurcit en vieillissant; au contraire, on s'écorche à vif et plus on avance en âge, plus on aime la solitude, et il faut bien l'aimer puisque les autres ne vous aiment plus ! Mais assez de philosophie. Tu as demandé de mes nouvelles. Elles ne sont pas fameuses. Les eaux de Chatel-Guyon m'ont fait le plus grand mal, j'en suis revenu congestionné, dilaté, ballonné, avec une apparence de force et de santé qui a été un désastre. Voilà deux mois que je me traîne; mon retour ici ne m'a pas rétabli. Le 8 novembre, j'ai été pris d'une crise terrible : l'estomac, les intestins, la vessie, tout a été pris. Je sors à peine. Il paraît qu'on me tirera de là, mais ce sera long, très long. Comme je veux te marquer ma gratitude pour l'intérêt que tu as bien voulu me porter, je t'envoie ma dernière photographie. Garde-la en souvenir de moi, et quand plus tard tes enfants te demanderont : « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? » tu pourras leur répondre en

citant ces beaux vers d'Henry Bataille, qui résumeront la situation :

« Une histoire, une histoire, tout finit en histoire !

On a beau crier, souffrir

Et partir et s'en revenir :

Tout se calme par un beau soir.

Ah ! toi, mon cœur, toi seul le sais,

Dis-le-leur avec moi, toi qui fus du voyage,

Voici : le feu, la nappe et les enfants bien sages...

Une histoire, une histoire, tout finit en histoire !

Plus tard, ainsi, je ne serai dans la famille

Que l'oncle ou le cousin qui a eu des malheurs

Et dont on parle à l'heure fade de la camomille...

Et tu finiras là, histoire de mon cœur !... »

C'est dans le même temps qu'il répondait à Jérôme Doucet :

« J'ai reçu et lu et relu votre bonne lettre. Elle ma fait un grand, grand plaisir. J'ai été si malade, mon pauvre ami ! Je ne puis plus habiter Paris. Paris m'intoxique et m'empoisonne. J'en reviens toujours exténué, à demi mourant. Il me faut le grand air, de la lumière et du calme, de l'air et de la lumière surtout. J'étouffe partout. J'ai trop donné à Paris et il m'a si peu rendu en échange ! Sept ans de Raitif m'ont démoli. Je me suis attiré la haine des snobs et des sots, c'est-à-dire de tout le monde, sans parler des arrivistes et des méchants. Quant aux artistes... la vie est brève et on n'a plus le temps de se souvenir ! J'ai orienté ma vie autrement et les éditeurs, heureusement, me font la vie assez belle... »

Il travaillait, en effet, plus que jamais, heureux de se sentir en pleine possession de son métier, de créer, de construire... Il travaillait comme il faisait tout dans la vie, à corps perdu... Quand il allait défaillir, il demandait à l'éther et à l'arsenic — car il ne « fit » *jamais* ni de morphine, ni d'opium — la force de poursuivre sa tâche.

Un procès gagné en première instance, qui allait venir en appel, le compte-rendu de la merveilleuse *Exposition d'œuvres d'art du XVIII^e siècle* (à la Bibliothèque Nationale) qui lui était demandé par une revue et plusieurs collaborations en cours l'obligèrent alors, une fois de plus, à revenir dans ce Paris qu'il redoutait d'instinct. Il y arriva le 12 juin 1906 et, cherchant le calme et la solitude, il descendit dans le paisible Hôtel de l'Elysée, 3, rue de Beaune. Le 20, il écrivait à une amie :

« Comme je bénis votre absence ! Je suis tellement absorbé par des visites, des démarches et contre-marches pour ce maudit procès, que je n'aurais pas une minute à vous donner. Je rentre exténué des courses que j'ai à faire d'un bout à l'autre de la ville. Ces visites officieuses se compliquent de rendez-vous chez les éditeurs, les directeurs de théâtre et les collaborateurs... Tous ces gens me harcèlent, sachant que je ne fais pas long feu. Je suis si fatigué,

le soir, que je rentre dans ma chambre à sept heures. J'y dîne légèrement de fruits cuits et de pâtisseries sèches et je me couche à neuf heures. Encore si je pouvais dormir ! Non. J'ai été repris d'hémorragies violentes dans la nuit de vendredi à samedi... Les seules heures que j'ai de bonnes sont celles où je rentre me terrer, comme un bête traquée, dans ma chambre, les heures où je suis absolument seul. Tout me fatigue. Ce que je m'applaudis de ne pas avoir laissé ma mère venir à Paris ! Qu'y ferait-elle, la pauvre femme ? Elle aurait le spectacle de ma fébrilité sans pouvoir y porter remède. »

Le mercredi 27 juin, malgré son état peu satisfaisant, il passa la soirée rue de Rivoli, chez son collaborateur, le compositeur R. Balliman, avec qui il tirait un opéra de *La Princesse sous Verre*. Il y dictait ses derniers vers, sa dernière œuvre : *la Ballade du Bohémien*. Très en verve, il ne quitta Balliman qu'à minuit et lui donna rendez-vous pour le samedi suivant, heureux de constater qu'il fatiguait ce jour-là moins que d'habitude.

Le 28 juin, au matin, son secrétaire, arrivé un peu en retard, le trouva étendu dans son cabinet de toilette.

Il fut transporté d'urgence à la maison de santé du docteur Prat-Dumas, 19, rue d'Armaillé. Accourus à son chevet, ses amis, les docteurs Pozzi, Albert Robin,

Le Dentu, Cazenave, lui prodiguèrent des soins empressés, mais ils constatèrent vite l'inutilité de leur science et de leur dévouement. Et lorsque éperdue de douleur, la mère de l'écrivain, accourue de Nice par le rapide, arriva auprès de son fils, il fallut bien lui avouer que Jean Lorrain était irrémédiablement perdu (1).

Ce fut l'agonie, longue et douloureuse. Il importait de ne rien laisser voir au malade. Les docteurs lui promirent de l'opérer.

Avec son courage invariable, Paul Duval dit à sa mère :

— On va m'ouvrir le ventre encore une fois demain matin.

Et la mère, qui venait de sangloter en répondant aux praticiens : « Si tout est inutile, faites au moins qu'il ne souffre pas », la mère s'installa une fois de plus au chevet de son enfant. Elle ne le quitta plus.

Il expira le samedi 30 juin 1906.

Jean Lorrain quitta Paris sous la pluie et sous les

(1) Les opérations subies par Jean Lorrain après ses accidents d'éther nécessitaient de fréquents lavages intestinaux (et parfois des cautérisations). Il est probable qu'il se perfora l'intestin en voulant, pressé qu'il était de sortir, s'administrer seul un de ces lavages. Cette perforation était facilitée par l'amincissement des tissus cicatriciels provoqué par les opérations.

fleurs pour aller dormir son dernier sommeil sous le granit de la tombe familiale, dans le cimetière à flanc de coteau de sa ville natale (1).

« Tant qu'il vécut, constate Octave Uzanne, Lorrain sut dompter tous ceux qu'il avait, tour à tour, réduits aux abois. Il était brave d'ailleurs et ne se déroba jamais à l'envoi de témoins. C'était le galant homme prêt à payer de sa personne dès l'heure qu'il s'y trouvait convié, sans même vouloir discuter la valeur des raisons qui engageaient son honneur. On le savait. On n'ignorait point davantage quelle était sa fierté, son indépendance intellectuelle et morale. Ceux qui ont osé dire qu'il ait, une seule fois dans sa vie, trafiqué de sa plume ou cédé à la complaisance d'un éloge, ceux-là en ont menti. Il demeurerait inattaquable et les lâchetés des blessés et des fouaillés qui attendaient, impatients, l'occasion de le déchirer, tenus en bride par la peur de nouveaux coups à recevoir, durent rageusement patienter jusqu'à l'annonce de sa mort. »

Mais, dès le lendemain de ses obsèques, toutes les cuistreries éclopées, toutes les fausses dignités salon-

(1) Sa vénérable mère, morte à Nice le 19 mai 1926, est venue l'y rejoindre après avoir vécu, seule, pendant vingt ans, dans cet appartement de la place Cassini qu'il avait pris tant de plaisir à meubler et à décorer quelques semaines avant de disparaître.

nières écorchées tentèrent, en sourdine, de faire admettre que Jean Lorrain devenait hors la loi, qu'il ne méritait que le silence et, *surtout*, que ses écrits ne valaient que l'oubli — que son nom et son souvenir étaient une honte (1).

Que ceux qui n'ont pas encore compris que le Normand Jean Lorrain est de la grande lignée des Flaubert, des Maupassant, des Mirbeau, des Jean Revel, que ceux-là lisent cette déclaration de Rodin : « Mon cher Maître, vous donnez à chacune de vos études une si grande profondeur de nuances que cela me rappelle les commissures des lèvres de la Joconde; cet art subtil que d'aucuns croient fait de finesse n'est produit que par la Force. » Je les prierai aussi de méditer sur ces lignes de Maurice Barrès :

« Chez un tel homme les images sensuelles rompent l'harmonie ou, pour parler plus librement, la médiocrité de notre vision ordinaire. Il transforme dans son esprit les réalités du monde extérieur pour en faire une certaine beauté ardente et triste. Ils ont raison de se choquer, de s'épouvanter, ceux pour

(1) C'est pourquoi nous avons voulu qu'un monument fût érigé à sa gloire. Six ans après sa mort, nous inaugurons, à Fécamp, l'œuvre du sculpteur Alphonse Saladin. Un autre monument a été réclamé pour Nice par Octave Uzanne, Francis Carco, Aurel et d'autres. M. Ferdy, rédacteur en chef du *Petit Provençal*, a demandé qu'une rue de cette ville porte le nom de Jean Lorrain.

qui l'art n'est point un univers complet et qui, ne sachant point s'y satisfaire exclusivement, tentent de transposer des fragments de leur rêve dans la vie de société : rien n'en résultera que désastres. »

Et sur celles-ci, de René Boylesve :

« Mon admiration était bien plus vieille que mon amitié pour lui. Il est un des rares hommes dont j'aie dit partout où je me suis trouvé, et constamment, du bien. Je crois avoir goûté toute sa sensibilité, son sens si fin, si juste, son intuition merveilleuse de tout art. Il était le véritable et, je crois bien, l'unique héritier des Goncourt, mais personne n'a été aussi original que lui. Je l'aimais jusque dans ses excès; il n'y a rien que je ne lui eusse pardonné car, en tout ce qu'il a écrit ou dit, il a mis je ne sais quelle grandeur, et la désinvolture vraiment élégante d'un génie ivre de liberté. »

Je crois incontestable que Jean Lorrain fut un poète excellent, un incomparable épistolier, un romancier et un conteur de premier ordre, un des hommes les plus spirituels de son temps, et, surtout, le plus étonnant de tous nos descriptifs. En outre, cet admirable chroniqueur apparaît de plus en plus nettement, dans le recul des années, comme le Saint-Simon de la fin du XIX^e siècle.

Il y a vingt ans qu'il est mort. La plupart de ses

livres sont réédités sans cesse. Cette « âme à l'aventure (1) », qui souffrit assez de son siècle pour lui cacher sa douleur sous le plus effarant des masques, a créé une œuvre qui, d'année en année, se libère des anecdotes forgées et des souvenirs à scandales, pour monter, dans la lumière et la sérénité, vers la place qu'elle mérite d'occuper dans la littérature française.

(1) ACHILLE SEGARD. *Les Voluptueux et les Hommes d'action*, Paris, Ollendorff, 1900.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

La race et l'enfance.....	7
Toute une jeunesse.....	44
Le baptême du feu.....	60
Dans la bataille.....	103
Célébrité parisienne	124
Au soleil	155
Ce qui demeure.....	176

TABLE DES GRAVURES

Maison de la famille Duval, à Fécamp.....	16
Alexandre Mulat	17
M ^{me} Pauline Duval-Lorrain.....	32
Jean Lorrain à l'âge de sept ans.....	33
Judith Gautier	48
Jean Lorrain au 12 ^e hussards.....	49
Jean Lorrain (dessin d'Heidbrinck).....	64
Jean Lorrain en 1898.....	65
Vue générale de Fécamp.....	80
Martin Duval	81
Jean Lorrain dans son logis de la rue de Courty	96

Jean Lorrain en travesti.....	97
Jean Lorrain chez E. de Goncourt.....	112
Jean Lorrain en 1900.....	113
Liane de Pougy et Rose Demay, par Manuel Orazi	128
Jean Lorrain en 1902.....	129
Jean Lorrain chez lui, à Nice.....	160
Autographe de Jean Lorrain.....	161
Le docteur Castelli.....	176
Monument de Jean Lorrain à Fécamp.....	177



3 9001 02165 1701

Ateliers d'Imprimerie JACOB & C^{ie}, Paris.

LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

PARUS

George Sand. — Paul Verlaine.

Lord Byron. — Goethe. — Diderot. — Tolstoï.

Baudelaire. — Balzac. — Victor Hugo.

Dickens. — Voltaire. — Stendhal. — A. de Musset.

Th. Gautier. — A. de Vigny. — Lamartine.

Villiers de l'Isle-Adam. — Guy de Maupassant.

Jean Lorrain.

EN PRÉPARATION

Gustave Flaubert.

Les Écrits et la Vie anecdotique
et pittoresque des grands Artistes
(Peintres, Sculpteurs, Musiciens et Comédiens)

PARUS

Corot. — Favart et Mme Favart. — Gaultier-Garguille.

Fromentin. — Léonard de Vinci. — Carpeaux.

La Malibran. — Gavarni.

Michel-Ange. — Schumann. — Daumier.